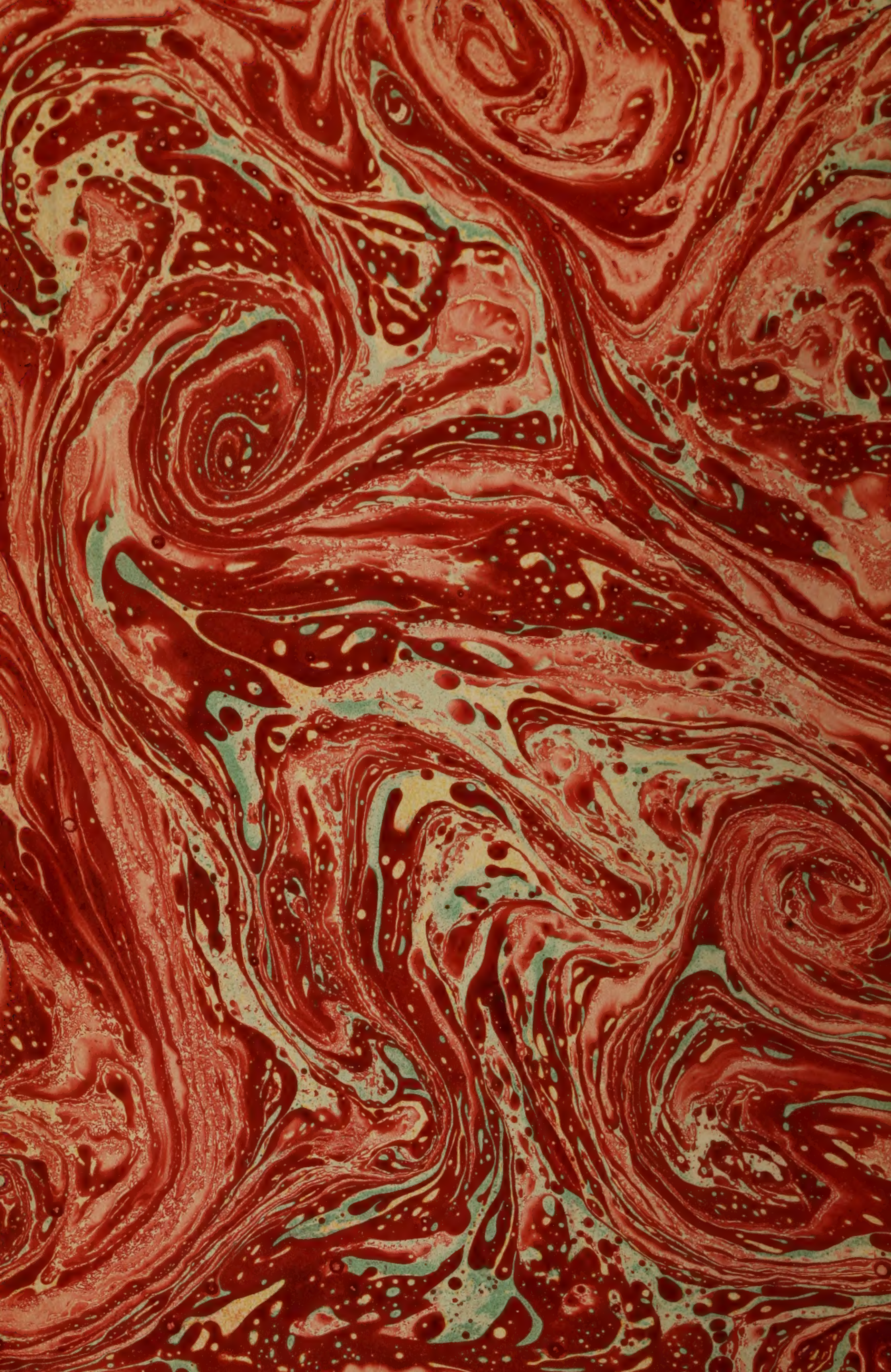
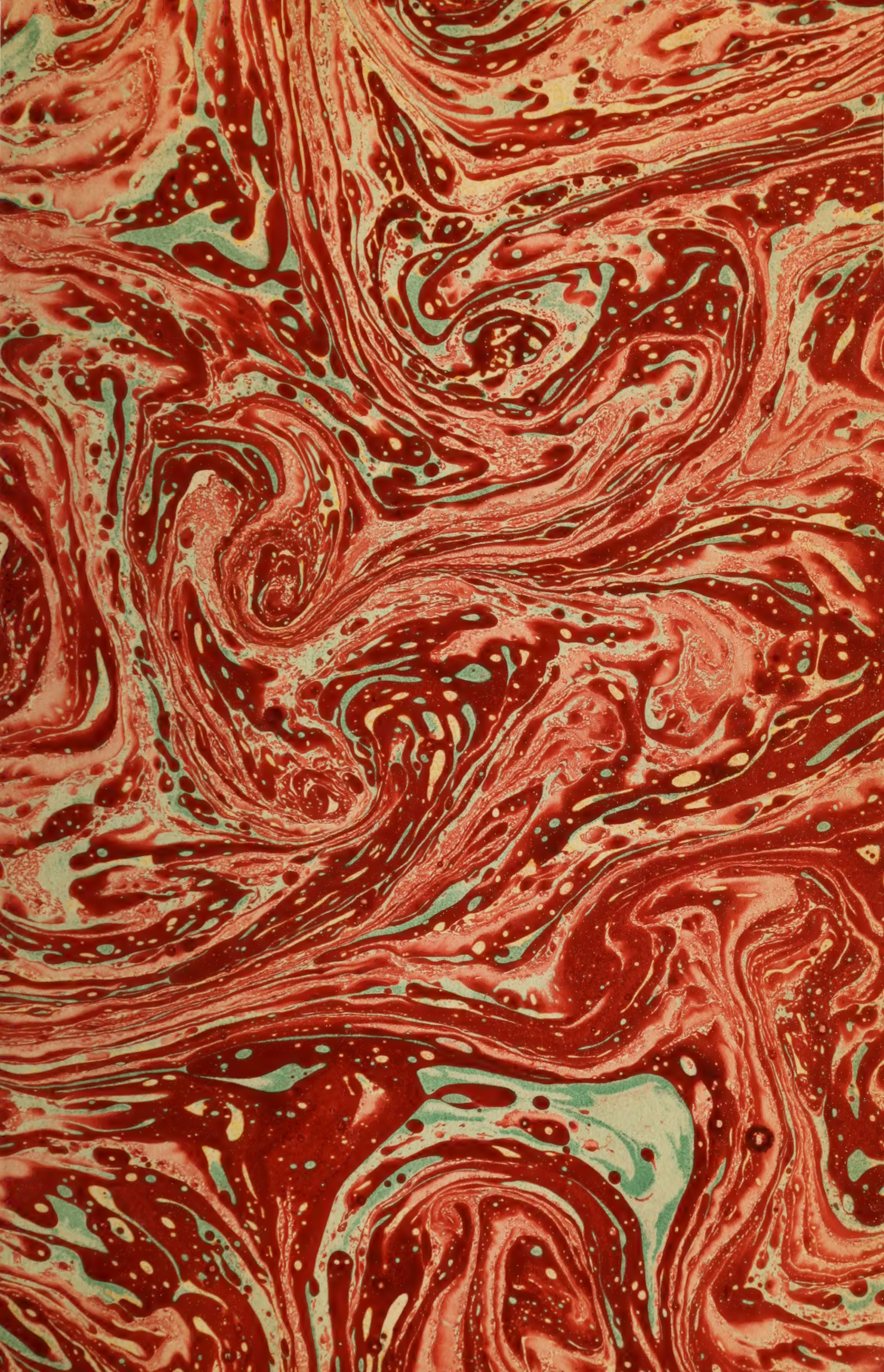
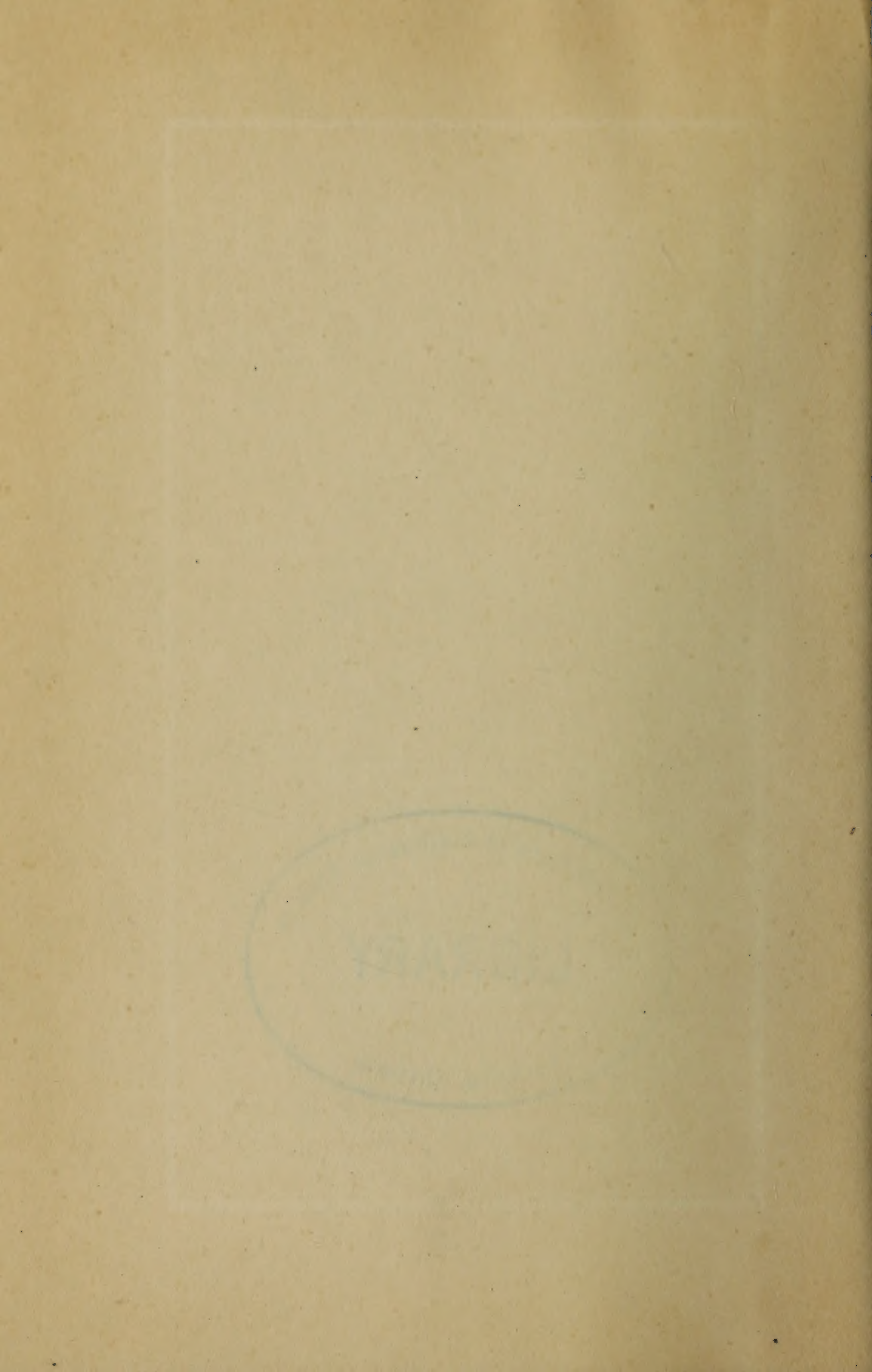








LA PUCELLE A LA ROSE

PAR

ANDRÉ MARY

AVEC DES IMAGES
DESSINÉES ET GRAVÉES SUR BOIS
PAR
LOUIS BOUQUET



CURIOSITÉS LITTÉRAIRES

ÉDITIONS DE LA BANDEROLE
A PARIS, 30, RUE DE PROVENCE

LA PUCELLE
A LA ROSE

LA PUCELLE A LA ROSE

ROMAN D'AMOUR & DE CHEVA
LERIE DE L'AN 1200, MIS
EN NOUVEAU LANGA
GE PAR ANDRÉ MARY



AVEC DES VIGNETTES GRA
VÉES PAR LOUIS BOUQUET

ÉDITIONS DE LA BANDEROLE

A

MAURICE DU PLESSYS

CHAPITRE PREMIER

D'UN EMPEREUR QUI AVAIT NOM CONRAD ET QUI FUT LE MODÈLE DES BONS ROIS.



L y eut jadis en Allemagne un empereur qui avait nom Conrad et qui fut le plus prud'homme qu'on vit jamais, au dire de ses gens. S'il me fallait vous deviser ses qualités et talents divers, toute une journée n'y suffirait pas. Jamais, même au temps de la



guerre de Troie, ne vécut seigneur si bien doué et orné par la nature. Il détestait tout vilain péché, autant que manger l'été au coin du feu. Depuis qu'il eût l'âge de raison, nul n'entendit jamais sa bouche proférer jurons ni laids propos. Toute sa vie fut celle d'un roi excellent; il gouverna ses gens par sages décrets et justes 1

lois, ne méconnut jamais quiconque pour pauvreté ou richesse. Pour sa courtoisie, sachez qu'elle était en rapport avec son rang; et nul n'en savait plus que lui en fait de déduits de chiens et d'oiseaux.

Conrad, certes, valait un muid de rois qui lui ont succédé. En guerre, il vainquit tous ses ennemis par effort de lance et d'écu. Il n'eût jamais aucune considération pour les arbalétriers, au rebours des hommes d'aujourd'hui qui les entretiennent par avarice et mauvaiseté : il n'eût pas voulu pour tout l'or de Rome qu'un seul de ceux-là, à droit ou à tort, eût tué un prud'homme de son ost et même un de ses ennemis. Ses perrières et ses mangonneaux, c'étaient ses chevaliers avec leurs lances et leurs bannières; ils ne prenaient pas autrement les hautes tours et les grands châteaux; ils eussent plutôt mangé aux dents les hourdis sur les murs; leur seigneur était sûr d'eux; jamais il n'entreprit un siège qu'il ne le menât à bonne fin; comme quoi de tels chevaliers sont un trésor que les rois doivent être jaloux de posséder, s'ils veulent soumettre et confondre leurs ennemis.

Conrad donnait l'exemple de la valeur : il était plus hardi que léopard, quand il était armé de son écu lequel était pour moitié celui du gentil comte de Clermont : d'or et d'azur au lion rampant. Mais savez-vous ce dont on doit surtout le louer? De sa grande modération dans les devoirs de son état, comme dans les plaisirs, enclin qu'il était, ouvert et instruit à toute gentillesse. Quand un homme franc s'adressait à lui au sujet de quelque différend, il n'eût pas forjugé pour mille marcs d'or. Il ne haïssait pas à la légère et n'aimait jamais contre l'honneur.

Savait-il vieux vavasseur ou veuve dans le besoin? Sa main leur était ouverte : il leur donnait largement de quoi se vêtir et garnir leur aumônière. Il gardait peu de chose pour son usage personnel; il tenait surtout à être entouré de nombreux chevaliers, et pour cela, il n'épargnait pas les joyaux, les robes et les destriers. Il n'entendait parler d'aucun bon chevalier qu'il ne se l'attachât par des présents, lui donnant, selon son prix, une terre ou un château.

Tous les jours, hiver comme été, il tenait sa cour, et jongleurs et menestrels y étaient bien reçus. Conrad avait accoutumé de tenir des parlements et de réunir ses barons. Il n'était pas de ces rois qui donnent à leurs garçons rentes et prévôtés à ferme, ce qui a pour effet de déshonorer et de ruiner les terres : il fait mal, le seigneur qui repousse les prud'hommes et met les gens de rien aux postes d'honneur, car les vilains seront toujours les vilains. Conrad le savait et se gardait bien de les favoriser : il prenait ses baillis parmi les vavasseurs qui aiment Dieu et craignent la honte; ceux-ci avaient soin de tout ce qui touchait à son honneur comme de la prunelle de leurs yeux.

Ce bon prince était trop sensé pour pressurer les vilains et les bourgeois; il les laissait gagner et acquérir, sachant bien qu'en cas de besoin, il pourrait disposer de leur avoir, intérêt et capital; de la sorte, la richesse du pays en était accrue, et tout le monde y trouvait avantage. Jamais le sage Conrad ne souffrit qu'un marchand privé ou étranger qui traversait ses terres fût inquiété à cause de quelque guerre ou pour quelque raison que ce fût. Il avait fait une telle chasse aux larrons et aux brigands que chacun allait à travers l'empire aussi sûrement que dans un moutier. Les marchands lui en étaient fort 3

reconnaissants, et pour le lui prouver, ils n'oubliaient jamais, en revenant des foires, de lui rapporter quelque beau cheval ou toute autre denrée de prix; ce qui lui faisait beaucoup plus d'honneur que s'il les eût taillés.

CHAPITRE DEUXIÈME

COMMENT LES BARONS DE L'EMPEREUR LUI PARLÈRENT DE SE MARIER ET COMMENT IL LES EMMENA SE DÉDUIRE EN FORÊT.

ONRAD était en pleine jeunesse et il n'était pas marié. C'était le vœu ardent de ses barons qu'il prît femme au plus tôt. Ils en parlaient souvent entre eux, disant : « Si notre bon sire meurt sans hoir, nous sommes perdus ! »

Ils l'entretinrent de ce qui les tenait en souci.



Mais jeune et bouillant comme il était, Conrad n'était pas pressé d'entendre à leurs bonnes raisons. Il aimait beaucoup mieux, que songer au mariage, se déduire par les prés et les bois, pendant la belle saison.

Ce jour-là, il a projeté de grands ébats dans

la forêt. Trois ou quatre jours avant, il a envoyé quérir tout ce qu'il y avait, à sept journées de marche à la ronde, de duchesses, de châtelaines et de vavasseurs; il veut mener grande dépense et donner une telle fête qu'on en parle longtemps encore après sa mort.

A l'orée de la forêt sont dressés et encordés, les grands trefs et les aucubes et les larges pavillons.

En jouant, vêtu de simple cotte, avec ses compagnons, il pense aux occasions où chacun se fera une amie. Sachez que pour sa part il n'y manquera point, le bon roi, car de l'amour il sait toutes les rubriques.

Dès le matin, les archers vinrent devant son pavillon et huchèrent :

— Or sus, seigneurs, nous allons au bois!

Les cors sonnèrent pour éveiller les vieux chevaliers chenus et traînards. L'empereur fit donner un arc à chacun. Jamais vraiment, depuis le temps du roi Marc, nul ne sut si bien vider les pavillons des gêneurs. En homme avisé, il fit bailler aux envieux et aux jaloux épieux et cors. Il les accompagna jusque dans le bois, afin qu'ils ne fussent pas tentés de s'en retourner, puis il pria les uns d'aller buissonner avec les archers, les autres de poursuivre les cerfs avec les limiers.

Quand il les eût mis sur la voie, en haute forêt, Conrad revint sur ses pas, par une vieille charrière, avec deux chevaliers qui riaient fort de la plaisanterie.

Cependant les bons chevaliers, harassés d'avoir porté l'armure, dormaient sous les charmes, dans leurs tentes. Jamais je n'ai vu gens si heureux, ni jamais tant de belles dames étroitement lacées, en chainses froncés, court-vêtues de samit et de drap d'or impérial, aux blonds

cheveux répandus sur les épaules, ni tant de jolies pucelles portant galons dorés et chapeaux entrelardés d'oiseaux et de fleurettes. Leurs corps gracieux attirent les hommages; elles sont très bien harnachées de ceinturettes et de gants blancs.

Elles vont en chantant aux chevaliers qui les attendent sous les pavillons jonchés; ils leur prennent les mains, et les tirent sur les sièges et les coussins.

L'heure est douce à vivre : qui ne fut jamais en tels tournois galants ne saura jamais la joie qu'on y goûte.

— Ça chevaliers, aux dames! s'est écrié joyeusement l'empereur, en piquant au grand galop vers son tref.

Les compagnons ne se font pas prier; ils se soucient peu de ceux qui courent le bois avec les archers. Point ne leur est besoin de cloches ni de moutiers; leurs chapelains sont les oiseaux; ils sont au comble de leurs désirs. Que de joyeux chants montent des courtines, et que de beaux dits sont échangés dans les riches pavillons, sur les lits moelleux, entre prime et tierce!

Mais il est grand temps de se lever. Nos gens se parent de samit, de drap d'outremer, de baudequins brodés d'oiseaux d'or, de cottes, de manteaux de belle panne bien travaillée, chevronnés d'hermine et de gris et fleurant bon.

L'empereur ne veut pas être mieux vêtu que les autres : une pucelle lui lace son chainse de ses belles mains; et cela lui porte bonheur, car Conrad lui échange sa courroie blanche contre une ceinture garnie d'or et d'émeraudes.

Béni soit tel empereur!

Quand ils furent prêts, à tierce sonnée, ils s'en allèrent jouer par le bois, sans chausses et manches décousues. Ils arrivèrent, tout en se

promenant et en folâtrant, à un endroit plaisant et bien vert, tout parsemé de fleurettes bleues et blanches. De petites fontaines sourdaient près de là, où ils s'assirent par deux ou trois, pour laver leurs mains et se baigner les yeux et le visage. Rien ne leur fait faute : en guise de serviettes, ils empruntent aux dames leurs chemises; ils en profitent pour mettre leurs mains à plus d'une blanche cuisse; mais ils n'en demandent pas davantage : ce ne serait pas courtoisie.

Les pucelles recousent les manches avec le fil qu'elles tirent de leurs aumônières.

Le dîner sera bientôt prêt; déjà les sergents mettent les nappes. Gentils servants de Bel-Accueil, dames et chevaliers ne prisent pas Danger la queue d'une violette et les chansonnettes vont bon train. Celle-ci d'abord :

Dieu! si je n'ai son amourette,
je l'ai connu pour mon malheur!

Ou cette autre :

Là-bas dessous le bois rameux
doivent aller les amoureux;
là sourd la fontaine jolie :
attendez-m'y, ma belle amie.

Une blonde pucelle chante :

Si mon ami m'a délaissée,
je ne mourrai pas pour si peu.

C'est le tour d'une belle dame, la sœur au duc de Mayence, qui chante à voix claire :

Aélis se leva matin,
(Dormez, jaloux, je vous en prie)
bien se para d'un beau satin.
        Sous la ramée,
la mignotte, la vois venir,
        ma bien-aimée.

Et le bon duc de Savoie continue :

La mignotte, la vois venir
le jour de mai.
(Dormez jaloux et je m'ébaudirai).

Le comte de Luxembourg y va aussi de son couplet; il aimait une dame, la plus gaie de toutes et la mieux faite pour chanter et baller; il commence en son honneur :

C'est tout là-bas, au glaïeulai :
(Tenez-moi, dame, tenez-moi)
une fontaine y sourd, lan lai.
Tenez-moi, dame, j'ai le mal d'amour.

Tout en chantant, ils étaient revenus aux pavillons. Ils en ont fait aménager commodément l'intérieur, les jonchant d'herbe fraîche, ôtant les lits, les couettes et les tapis, pour être plus au large.

Les chevaliers, les pucelles et les dames s'assirent par rangées. Conrad, par grande générosité et courtoisie, s'assit au bas bout, et fit placer au plus haut dais le vieux comte de Genevois qui portait sur ses épaules une riche peau de martre.

Je connais un évêque qui se fût trouvé là beaucoup mieux qu'en un synode. Chacun régalait ses yeux de toutes les merveilles qu'on y voyait : visages riants et roses, chevelures bien fournies, fins sourcils arqués, corps avenants, et tailles faites au tour.

Le comte de Sagremor dit encore une chansonnette, puis on apporta le repas qui fut exquis : vin clair et froid de la Moselle, pâtés de chevreuil, lardés, rôts de cerf et de daim, fromages gras de la rivière de Clermont, le tout servi en belle vaisselle neuve : il n'y eût pas un plat, pourvu qu'il fût de saison, dont on n'eût à discrétion et en abondance.

Tous étaient heureux de voir l'empereur si gai, et leur plaisir s'en trouvait augmenté.

Quand le festin fut terminé, les valets firent bellement le service qui leur appartenait et enlevèrent les nappes; les bassins circulèrent à nouveau. Maints chevaliers s'offrirent à tenir les manches au bon empereur, ainsi qu'aux dames dont les bras blancs étaient fort agréables à voir. Cela fait, elles remirent leurs vêtements de dessus, et le concert des instruments commença.

CHAPITRE TROISIÈME

COMMENT LES VENEURS REVINRENT AUX PAVILLONS AVEC FOISON DE GIBIER.

UR ces entrefaites, les archers et les chevaliers qui étaient partis à la chasse revinrent par quatre chemins, apportant grand planté de bêtes troussées, chevreuils, biches et cerfs de graisse, et l'on vit, au son des cors, ceux qui portaient les daintiers sur les fourches et ceux qui portaient les massacres.



Aussitôt dames et chevaliers sortirent des pavillons et accoururent au-devant des veneurs; ils s'ébahirent de cette foison de beau gibier, disant qu'ils regrettaient fort de n'avoir pas été de la partie.

Les veneurs étaient harassés d'avoir couru et

bousiné toute la matinée. Ils s'en revenaient mal accoutrés en leurs chapes usées de gros drap gris et leurs vieilles guêtres rouges et dures; ils avaient du sang jusqu'aux jarrets; leurs roncins les portaient clopin-clopant, et les brachets venaient à la suite.

Les sergents déchargèrent le gibier : trois cerfs forcés, et non pas pris au filet, ni tués à coup de flèches, des biches, des chevreuils et quantité de lièvres et de ces goupils qui ont accoutumé de ravir maint chapon à la basse-cour de Maître Constant.

Les queux firent trousser la venaison et la portèrent cuire. Ceux qui revenaient du bois mouraient de faim. Le sénéchal donna ordre à la cuisine de leur apprêter leur repas sur-le-champ.

Tandis que ces dames et ces demoiselles retournaient s'ébattre dans les tentes, l'empereur interrogeait ses veneurs; si vous aviez entendu leurs récits merveilleux, vous eussiez cru rêver; Conrad savait la coutume de telles gens, et il se contenta de sourire de leurs menteries.

Après none, on se remit à table.

Les veneurs, étant bien moins repus que les autres, se sont assis ensemble d'un côté; tant ils ont pris et mangé et bu de chose et d'autre que je ne saurais en faire le compte. Ils ne furent pas fâchés d'avoir au premier service du bœuf à l'ail et au verjus, puis des oiseaux fricassés, puis des mortereux qui sont hachis de volaille et de mie en pots.

Maints amoureux, cependant, soupèrent par cœur; ils eussent bien dîné, mais d'autres déduits les retenaient, qui leur plaisaient davantage.

Quand on eût mangé à souhait et bu à sa soif du meilleur, et non pas du gros vin à rôtie, on se leva et l'on joua à qui mieux mieux aux tables,

aux dés, aux échecs ou à la mine, tandis que viellaient les jongleurs.

Les chevaliers et leurs compagnes, en vêtements légers, sortent du pavillon en se tenant par la main, et la carole commence alors dans le pré vert. Une dame, vêtue d'une cotte teinte à la cochenille, chante la première :

C'est tout là-bas emmi les prés :
(Vous ne sentez point le mal d'aimer)
dames y vont pour caroler.
Vous ne sentez point le mal d'aimer
comme je fais.

Un valet du prévôt de Spire s'avance ensuite :

C'est tout là-bas, dessous l'olive :
Robin emmène sa mie;
la fontaine y sourd limpide
dessous l'olivette.
Juste Dieu! Robin emmène
belle Mariette.

La ronde n'a pas duré trois tours, que le gentil fils du comte de Dabo fait entendre sa voix :

Belle Aélis se leva,
son corps vêtit et para,
en un verger s'en entra,
cinq fleurettes y trouva,
un chapelet fait en a
de rose fleurie.
Pour Dieu, tirez-vous de là,
vous qui n'aimez mie!

Une beauté fameuse, la duchesse d'Autriche mène à son tour la carole :

La jolie Aélis se lève au jour;
(Le brun, le beau Robin passe par là)
bien se vêtit et très beau se para;
(Foulez la feuille et je prendrai la fleur)
passe par là Robin le fou d'amour :
l'herbage en est plus souef que velours.

Ainsi jusqu'au soir ils chantent de Robin et d'Aélis, menant joyeusement leurs rondes. Le lendemain, ils recommencèrent, et ces divertissements durèrent bien une quinzaine. En ce temps-là, on comprenait la chevalerie, et cela valait la peine d'être baron. Les invités ne retournèrent pas dans leur contrée sans emporter maints beaux présents et joyaux de toute sorte que le bon Conrad donna à chacun et à chacune. C'est ainsi que les rois conquièrent le cœur de leurs gens.

CHAPITRE QUATRIÈME

COMMENT LE VIELLEUR JOUGLET CONTA A L'EMPEREUR MAINTES CHOSES D'UN CHEVALIER ET DE SA SŒUR.

ELLE était la vie que menait le bon empereur, dans son âge florissant.

Or il advint que le comte de Gueldre eut guerre avec le duc de Bavière. Pour argent ni pour prière, le duc ne voulait accorder de trêve à son ennemi. L'empereur se rendit dans la ville



du comte et fit tant qu'il apaisa et réconcilia les adversaires.

Tandis qu'il revenait un beau matin à un sien château, sis sur le Rhin, il s'ennuyait, ayant chevauché depuis l'aube jusqu'à tierce sonnée; il fit appeler son vielleur Jouglet qui était avisé

et de bonne compagnie et savait maint conte et mainte chanson.

— Est-ce par orgueil ou mélancolie que tu me fuis ? lui dit-il. Au diable qui te retient loin de moi !

Il le prit en riant par le frein. Ils quittèrent le chemin tous deux.

— Je suis tout endormi aujourd'hui, fit l'empereur. Conte-moi donc, bel ami, quelque chose qui me tienne en éveil.

Il lui mit le bras gauche sur l'épaule.

— Ce que je vous dirai, fit Jouglet, n'est pas une fable. Je le tiens d'un bachelier qui revenait de France. Un chevalier aimait une dame en la marche de Parçois, un chevalier merveilleusement beau, valeureux et de grand esprit. Mon bachelier l'y rencontra, et il n'eût pas pour tout l'or du monde négligé de faire sa connaissance, car tous, là-bas, se tiennent pour heureux à l'égal d'un roi s'ils sont admis dans son amitié. Au prix de celui-ci, la valeur et la beauté, pourtant fameuses, d'un Guillaume des Barres, ne méritent guère qu'on en parle.

La curiosité de l'empereur fut extrêmement piquée.

— Tes propos, ami Jouglet, me font passer mon envie de dormir. Pour rencontrer un tel chevalier, je donnerais bien sept-vingts marcs et verrais sans regret mon château flamber cette nuit, avant mon retour. Heureuse la femme qui a pour ami un tel preux ! Mais dis-moi, Jouglet, si la demoiselle est aussi plaisante de sa personne que celui-ci est vaillant.

— Le chevalier était magnifique, répondit Jouglet, mais c'est néant au prix de celle que je veux vous décrire : sa blonde chevelure lui tombe en boucles le long du visage ; son teint est un mélange merveilleux des couleurs du lis et

de la rose. Nature ne fut pas chiche en la faisant si belle, car dans le monde entier, d'ici jusqu'en Espagne, vous ne pourriez trouver sa pareille. Ses yeux sont brillants et beaux à regarder comme des pierres précieuses, les sourcils non pas joignants, mais fins et bien dessinés, les dents, la bouche et le nez formés à la perfection. Que dirai-je de ses bras, de sa poitrine et de tout son corps? Nature n'en était pas, certes, à son coup d'essai, lorsqu'elle fit un tel chef-d'œuvre. Avec cela grande sagesse et belles manières qui en imposeraient au plus lourdaud, s'il pouvait s'en trouver dans sa compagnie. Sachez qu'elle est telle que je vous la décris.

— Tiens, fit Conrad, ami Jouglet, prends ce manteau de petit-gris pour ta peine : il est en bonnes mains. Mort-Dieu! Je recevrais volontiers des plaies par tout le corps, pourvu que mort ne s'ensuivît point, pour savoir s'il y a encore en France tel chevalier et telle dame. Que je ne retrouve pas mon hôtel, si dès demain un messager n'est mis en route par mes soins, pour l'aller chercher. Si ton chevalier veut une terre avec un bon seigneur et un bon ami, je lui donnerai tout cela. De la dame je me tais, car il est bien entendu qu'il n'y a la pareille dans tout l'empire, et je ne pourrai demeurer longtemps sans la voir.

— Certainement, fit Jouglet; je vous dirai maintenant son nom; sachez qu'elle est de bonne maison, car c'est la sœur d'un chevalier de plus haut prix encore que celui que je vous ai dépeint comme si accompli.

— Bel ami, dit l'empereur, si tu peux me faire certain de cela, tu naquis sous une bonne étoile, car tu t'en trouveras bien, aussi vrai que je vois le jour. Dis-moi où il habite. Tient-il cité ou château? Est-il riche?

— Il entretient six écuyers tout juste, repartit Jouglet, depuis qu'il fut armé chevalier; mais il est vêtu de gris et de noir en tout temps, hiver comme été, ainsi que ses compagnons; il sait bien se conduire par sa prouesse et son grand cœur, et il se trouve assez pourvu de terre et d'avoir.

— Dieu l'a comblé de ses biens, fit l'empereur. Heureuse la mère qui porta un tel fils! Si je ne m'en fais un ami, je veux qu'on me méprise. Or, dis-moi, ami Jouglet, comment s'appelle-t-il?

— Tous ceux du pays l'appellent Guillaume de Dôle, bien que cette terre ne soit pas sienne. Mais il a tout près son château. C'est un surnom plus relevé que tel autre nom de village; il n'y a point là tricherie, mais plutôt fine trouvaille, à mon avis.

— Assurément, dit l'empereur, et sa sœur qui est si belle, comment la nomme-t-on?

— Sire, elle a nom Liénor.

A ce mot, à ce nom si doux, Amour enflamme le cœur de Conrad. Désormais, toutes les autres dames et pucelles seront de peu de prix à ses yeux.

— Béni soit qui lui donna ce nom, s'écrie-t-il, et béni le prêtre qui la baptisa! Il serait archevêque de Reims, si j'étais roi de France!

— Il n'y a qu'à faire tout de suite l'alliance, fit Jouglet.

— Pour Dieu, ami, parle-moi encore de la pucelle. Dis-moi tout ce que tu sais d'elle; certes, n'aurait-elle que moitié moins de beauté, qu'elle serait encore digne d'un empire ou d'un royaume, si tu m'as dit vrai.

Jouglet s'émerveillait que l'empereur pût être déjà amoureux de Liénor, sur la peinture qu'il lui en avait faite. Il lui détailla longuement encore ses charmes et ses vertus.

— Ah ! soupirait Conrad, elle fut née à la bonne heure, et plus encore le fut celui qu'elle aimera ! Ecoute, ami : je veux qu'on aille quérir son frère sans retard, car je veux le servir de cœur et de corps.

Jouglet sourit.

— Il aura assez du corps, vraiment, sire, car il n'est pas si convoiteux. La pucelle aura le cœur, si vous m'en croyez.

Conrad répliqua en riant :

— Mauvais sujet, peux-tu supposer que je pense moins au frère qu'à la sœur ? Pour le bien de mon empire, pour mon honneur, il ne conviendrait pas qu'elle fût mon amie, mais comme il n'y a pas de danger que cela soit, nous pouvons bien en parler. Grâces lui soient rendues, cette demoiselle nous a fait agréablement passer le temps.

— Oui, fit Jouglet, et maintenant que je n'ai plus rien à vous raconter, nous pouvons bien rejoindre notre troupe.

— Tu dis vrai, piquons !

Et tout en chevauchant, ils chantent cette chanson de Monseigneur Gace Brulé :

La fleur de glai n'est plus, l'été s'éloigne :
son clair motet n'ose recommencer,
l'oiseau du bois qui craint la saison froide,
tant qu'un doux vent vienne l'hiver chasser.
Mais moi je chante et je ne puis laisser
que je te loue, Amour qui fais ma joie,
car de toi seul viennent tous mes pensers.

Ils n'avaient pas fini la chanson qu'ils se trouvèrent devant le château. La plus grande partie des compagnons étaient déjà de retour. L'empereur fit son entrée, environné de toute la fleur de sa chevalerie.

Aussitôt, le sénéchal commanda de mettre les

nappes, d'apporter l'eau dans les bassins et de servir le souper.

Après quoi l'empereur se sépara de ses gens. Mais avant de se coucher, il fit appeler Jouglet qu'il voulait récompenser, et un clerc muni d'encre, de parchemin et de tout l'attirail nécessaire, pour écrire une lettre. Tous trois allèrent à la garde-robe. Jonglet qui avait déjà le manteau prit la cotte appareillée. Cependant le clerc écrivit le bref que lui dicta Conrad et y mit le sceau impérial.

On manda aussitôt après un valet nommé Nicole.

— Tu porteras cette lettre, lui dit l'empereur, à Monseigneur Guillaume de Dôle.

— Oui, sire, répondit simplement l'avisé Nicole qui s'entendait au métier de messager comme le bœuf au fait de labourage.

— Voici ce que dit la lettre, reprit l'empereur: que je lui mande et le prie, sitôt qu'il l'aura reçue, qu'il monte à cheval et vienne rapidement me trouver, sur la foi qu'il me doit. S'il est absent, pour cause de tournoi ou de guerre, prends soin de ton roncin et attends son retour. Tâche de bien t'acquitter de ta besogne et pars demain dès l'aube.

Et l'empereur donna ordre de délivrer au messager deux cents marcs d'esterlins pour sa dépense, et plus encore, s'il était utile.

CHAPITRE CINQUIÈME

COMMENT UN MESSAGER S'EN FUT A DOLE, ENVOYÉ PAR L'EMPEREUR.



E lendemain matin, de bonne heure, Nicole équipé et guêtré pour le voyage, sautait sur son roncin, quittait le château, non sans s'être signé, et prenait la route de Dôle.

L'empereur s'éveilla quelque temps après le départ du valet. Il se fit ouvrir une fenêtre de sa



chambre. Le soleil, plus clair qu'à l'accoutumée, jetait ses beaux rayons parmi le lit couvert d'une zibeline et d'un samit à roses d'or. Et l'empereur se mit à chanter pour l'amour de la belle inconnue :

> Au temps nouveau que croît la violette,
> le rossignol me semond de chanter,
> et moi je suis pris de telle amourette
> que n'oserais son appel rebuter :

or celle qu'ai pour dame reconnue,
le dieu d'amour me doint l'honneur très cher
de la tenir en mes bras toute nue,
avant que m'en aille outre mer.

Ainsi se confortait le bon empereur. Et cependant, nonobstant le peu de contentement qu'il avait à voyager seul, Nicole allait grand'erre le grand chemin. Il chevaucha tant qu'il arriva en moins de huit jours au plessis de monseigneur Guillaume. Il entra dans la ville de Dôle au grand trot, tête haute, portant le sceau impérial enfermé dans son surcot.

Il n'était pas un apprenti; son premier soin fut de trouver un hôtel. Quand il se vit bien hébergé et qu'il eût établé son roncin, il ôta ses heuses et se chaussa de beau cuir cordouan bandé de noir et de vermeil. La fille de son hôte lui donna un chapeau de fleurs et de menthe.

Ayant retiré la lettre de son étui, il se dirigea vers le château de Guillaume. En chemin, il rencontra un garçon qui allait à pied suivi d'un lévrier, et il s'informa de ce qu'on y faisait à cette heure. Le garçon lui dit qu'on allait bientôt se mettre à table. Nicole pensa qu'il ne fallait pas tarder davantage, et il franchit le mur du plessis.

Il descendit de cheval et monta dans la salle. Le seigneur venait de rentrer d'un grand tournoi qu'avait eu lieu à Rougemont; il y avait beaucoup de monde au château pour le recevoir. Nicole accosta un valet, le priant de lui montrer son maître, avant que le repas fût commencé.

Il alla aussitôt droit à lui, le salua ainsi qu'il convenait et dégrafa son manteau :

— L'empereur d'Allemagne, dit-il, qui vous fait tenir ce bref, vous mande, sire, mille saluts, comme celui qui vous aime et vous prise. Sachez

qu'il a grand désir de vous voir prochainement.

— Frère, répondit Guillaume, que Dieu garde et honore l'empereur, c'est le plus cher de mes vœux. Que fait-il? Il y a bien longtemps que je n'ai entendu parler de lui.

— Je l'ai laissé en parfaite santé, Dieu merci.

— Rien ne m'est plus agréable à entendre, répond Guillaume.

Le chevalier et ses gens regardèrent beaucoup le sceau. Plusieurs d'entre eux n'en avaient jamais vu un pareil.

Guillaume commanda qu'on veillât à ce que le messager fût bien hébergé, et de ce pas, il se rendit auprès de sa mère.

— Voyez, madame, dit-il, l'empereur m'a envoyé ce sceau d'or. Je n'ai pas encore vu ce qu'il y avait dedans; mais nous le saurons bientôt.

Ce disant, il détacha de la pointe d'un couteau la bulle d'or qu'il donna à sa sœur pour s'en faire un fermail, et tira le parchemin. Quand la belle Liénor vit le sceau qui représentait un roi tout armé sur son cheval, elle s'écria :

— Ah! Dieu! je dois être bien contente d'avoir un roi dans ma maison!

— Puisse-t-il vous porter bonheur! dit Guillaume.

— Cela ne manquera pas, fit la mère, le cœur me le dit.

Un chevalier présent donna lecture du bref :

— L'empereur vous salue; il vous mande et prie de venir auprès de lui aussitôt que vous aurez ouï cette lettre et sans alléguer aucune excuse pour contretemps ou besogne quelconque; qu'il ne sera tranquille tant qu'il ne vous verra point.

— Mon fils, dit la mère, l'empereur nous fait grand honneur de vous mander par si grande cérémonie. Il vous faut partir sans tarder.

— Allons dîner, repartit Guillaume; nous arrangerons après cette affaire.

On donna l'eau. Les chevaliers s'assirent. Guillaume, qui était sage et bien appris de nature, prit à part le valet de l'empereur lequel était de très bon lieu; ils allèrent s'asseoir à un coin de table : là ils eurent chair et poisson tout leur content, et gaîment devisèrent.

— Bel ami, dit Guillaume, vous avez été maintes fois mieux servi; vous ne vous contenteriez pas de cet ordinaire de vavasseur, dans la maison impériale!

— Sans doute, sire, répond Nicole, venaison qui fleure, sangliers et cerfs hors de saison, nous en avons à planté, ainsi que vieux pâtés moussus : quand les souris n'en veulent point, ils sont toujours bons pour les écuyers.

A la fin du repas, Guillaume dit à ses chevaliers :

— Je pensais que nous chasserions et séjournerions ici huit jours pleins, mais il me faut de toute nécessité me préparer à chevaucher demain, pour ne pas déplaire à l'empereur.

— Vraiment, dit Nicole; dès le matin, il nous faudra partir. Il convient donc de nous lever de table et de faire nos préparatifs avant la nuit.

Pendant que le valet allait voir si son roncin avait à manger, Guillaume retourna auprès de sa mère. Elle lui demanda qui il emmènerait avec lui.

— Pas de fâcheux, répondit-il, il me suffira de deux compagnons.

Il les nomma; ils étaient preux et bien parlants, et avaient trente ans passés.

— Beau fils, dit-elle, gardez que rien ne vous manque,.et que l'on ne dise à la cour d'Allemagne que vous êtes pauvre et dénué.

 — Il y a, fit Liénor, à ce porte-manteau trois

paires de robes fraîches. Que mon frère selle son beau cheval que lui donna le comte du Perche.

Guillaume fit appeler ses compagnons, les instruisit de son départ, et leur dit de préparer leur harnais.

— Nous avons, dirent-ils, de beaux écus neufs, des courroies et des selles coquettes. Nous serons très bien équipés.

Là-dessus, Nicole revint.

Guillaume le prit par le bras.

— Je ne vous ai pas donné beaucoup de plaisir aujourd'hui, mais c'est par votre faute, fit-il en souriant. Enfin, je me suis tant hâté, que nous partirons demain matin, à la fraîcheur. Mais venez d'abord avec moi ; je veux vous montrer mon trésor.

CHAPITRE SIXIÈME

COMMENT LE MESSAGER NICOLE ENTENDIT LA BELLE LIÉNOR CHANTER DES CHANSONS DE TOILE.



IL le conduisit alors dans la chambre où se tenaient Liénor et sa mère. Le valet fut émerveillé de la beauté de la pucelle. Il salua profondément, puis ils s'assirent, et près d'eux vint s'asseoir la belle blonde qui était simple et sans afféterie. La mère était non loin,



sur une grande courtepointe, travaillant à une étole.

— Voyez, fait Guillaume, comme madame est merveilleuse ouvrière. Elle sait tous les métiers et sa fille aussi; toutes deux s'occupent à broder, manipules, aubes, chasubles et autres ornements pour les églises pauvres.

— Nous travaillons par charité et pour notre plaisir, dit la dame. Que Dieu m'accorde le bonheur ainsi qu'à mes enfants; je l'en prie tous les jours.

— C'est là une bonne oraison, dit Nicole.

— Dame, fait Guillaume, dites-nous une chanson, s'il vous plaît.

— C'était bon autrefois, mon fils, quand les dames et les reines avaient accoutumé de piquer leurs courtines et de chanter des chansons d'histoire.

— Je vous en prie, pour l'amour de moi.

— Beau fils, si vous faites appel à mon amour, je ne puis plus me dérober.

Lors elle commence à voix claire et mélodieuse:

La mère et la fille ouvrent des orfrois,
brodant au fil d'or étoles et croix;
tout à coup la mère élève la voix.
Tant est grand l'amour d'Aude et de Doon !

Apprenez, ma fille, à coudre et filer,
et sur le satin les croix d'or broder.
L'amour de Doon vous faut oublier.
Tant est grand l'amour d'Aude et de Doon !

Quand la chanson fut finie :

— Certes, madame votre mère s'en est fort bien acquittée, dit Nicole.

— Beau-frère, répondit Guillaume, si ma sœur voulait chanter à son tour, ce serait parfait.

Liénor sourit doucement ; puisque son frère l'en priait, elle ne pouvait pas refuser.

— Belle fille, dit la mère, il vous faut fêter et honorer le valet de l'empereur.

— Ce sera de bon gré, fit Liénor.

Et elle se mit à chanter :

La belle s'assied près de sa maîtresse,
tient sur ses genoux un drap d'Angleterre,
et tire l'aiguille et coud mainte pièce.

Hélas! amour d'autre pays
tient à jamais mon cœur épris.

A chaudes larmes pleure la pucelle,
car soir et matin la tance la vieille
d'aimer soudoyer en terre étrangère.
Hélas! amour d'autre pays
tient à jamais mon cœur épris.

— Ne me demandez plus rien, dit Liénor à son frère, lorsqu'elle eut dit son dernier refrain.

— Je m'en voudrais, repartit Guillaume, de ne pas attendre votre bon plaisir.

— A cette condition, je vous en dirai encore une.

Et la belle, dont les tresses blondes tombaient sur un bliaut de soie blanche, recommença à voix haute et claire :

Doette attend dès le matin
à recoi dessous l'aubépin
le beau Doon qui ne s'en vint,
et la belle en son cœur se plaint :
« Dieu! qu'il est beau, quel beau garçon,
quel chevalier et quel baron!
Jamais n'aimerai que Doon.

« Bel aubépin, c'est mon ami
qui dessous ton rameau fleuri
m'a dit de l'attendre aujourd'hui
mais il ne veut à moi venir.
Dieu! qu'il est beau, quel beau garçon,
quel chevalier et quel baron!
Jamais n'aimerai que Doon. »

Ils se divertirent ainsi jusqu'au souper. Avant de se mettre à table, la mère de Guillaume fit présent au damoiseau d'une aumônière, et Liénor d'un magnifique fermail qu'elle lui donna en son nom et au nom de son frère et pour l'amour de l'empereur. Nicole se confondit en remerciements, disant qu'il garderait ces souvenirs toute sa vie.

On servit le souper qui fut de flans, de cochons de lait farcis, de connins et de poulets lardés, de poires et de fromages passés.

— Nous n'avons d'autres friandises, frère, et je le regrette, dit Guillaume. Vous autres, gens de la maison impériale, vous ne connaissez pas ces mets de village.

— J'espère que ceux que vous aurez là-bas, fit Nicole, seront aussi bons, mais à coup sûr ils ne seront pas meilleurs.

Le souper se passa gaîment, en mots plaisants et dits d'amour et de chevalerie, comme il convient entre honnêtes gens.

Quand le moment fut venu, les sergents ôtèrent les nappes et présentèrent, qui le bassin, qui la serviette, et les gens de pied débarrassèrent les tables.

Guillaume prit congé de ses compagnons, après leur avoir distribué chevaux, argent en monnaie et autres présents.

Tout fut préparé avant le coucher pour le départ, de façon que les voyageurs n'eussent qu'à se lever pour chevaucher le lendemain dès l'aube.

Sachez que lorsqu'ils montèrent, il y eut maintes larmes pleurées. Il y avait là, outre les chevaux de prix, trois sommiers chargés d'armes et d'habillements.

Guillaume prit congé de sa mère et de sa sœur, les accolant tendrement.

— Adieu, beau fils!

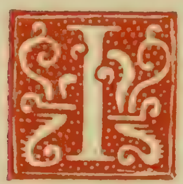
— Adieu, cher frère!

— Adieu, tous!

Et le gentil chevalier de Dôle, avec sa suite, franchit les murailles du plessis.

CHAPITRE SEPTIÈME

COMMENT GUILLAUME DE DOLE CHEVAUCHA VERS LE RHIN.


ILS ne s'attardèrent pas en chemin, ne s'arrêtant pas plus d'une nuit en chaque ville pour raison de fatigue ou pour le plaisir. Ainsi les longues journées de la saison leur parurent courtes.

Quand ils approchèrent du terme de leur



voyage, il leur revint en mémoire ce son qui parle de la joie que mènent les oisillons au temps nouveau :

> Aux longs jours de mai que j'aime écouter
> par les verts buissons les oiseaux chanter
> mais quand il me faut repartir, hélas!
> il me ressouvient d'un amour lointain,

et lors je m'en vais, triste et chef enclin,
si que chansonnette ou fleur d'aubépin
ne me sont pas plus que gel et verglas.

Nicole qui était bon compagnon dit à Guillaume :

— Nous serons bientôt arrivés; je vais aller devant pour faire préparer votre logis.

— A ton aise, bel ami, mais emmène un de ceux-ci qui vienne ensuite nous chercher.

On découvrait déjà les tours du château.

Nicole prit l'un des deux valets avec lui et partit au grand galop.

Depuis le départ de son messager, Conrad ne s'était pas éloigné du château de plus d'une lieue, et encore évitait-il d'emmener avec lui les importuns : quelques favoris composaient toute sa suite. Jouglet avait pour emploi de leur tenir l'esprit en joie, et il s'en acquittait à merveille.

Ce jour-là, Conrad se faisait chanter des laisses des Lorrains et prenait plaisir aux faits et dits de Girbert et du vieux Fromont.

Le temps était doux et serein, et ils étaient assis dehors sous un platane.

Cependant Nicole arrivait dans le bourg. Il s'occupa tout de suite de trouver un hôtel au damoiseau. Il vit sur le marché un grand pignon plein de fenêtres et jugea que c'était son affaire. Il fit joncher de fleurs l'entrée et l'étage. Bientôt Guillaume arriva avec ses compagnons, et il y a grand rassemblement pour les voir et joyeux hutin sur la place.

Nicole a continué son chemin : il arrive au château.

— Quelles nouvelles ? lui demanda l'empereur.

— Bonnes et belles, répond le valet.

— As-tu trouvé monseigneur Guillaume?

— Certes, fait Nicole, et je puis dire que le roi de France n'a pas son pair.

— Viendra-t-il souper?

— Ma foi, je le pense. Il est descendu chez un bourgeois, sur le marché.

Là-dessus, Jouglet accourt.

— Au nom de Dieu, Guillaume de Dôle est-il là?

— Tu vas le voir, ami Jouglet, répond Conrad. Il est arrivé à bon port. Cours le saluer et dis-lui que je le mande.

L'empereur prit à part Nicole.

— Ami, dis-moi, sur ton serment, as-tu vu sa sœur?

— Oh! Sire, je vous en prie, pas si haut! Nul homme, s'il n'est pas bien confessé, ne doit parler d'une telle merveille! Liénor n'a pas de rivale pour la beauté et pour la bonté, et tous ceux qui l'ont ouïe chanter la comparent à une sirène.

— Qui te l'a dit?

— Je l'ai entendue.

Tel mot ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd.

— Est-elle si belle et avenante? fait-il.

— Elle est belle, repartit Nicole, en tous points, bras, taille, tête et visage : elle passe les autres comme l'or tous les métaux du monde.

— Elle fait honneur à son beau nom, à ce que je vois. Et son frère, qu'en dis-tu?

— C'est un admirable chevalier, très beau et bien membré, à la poitrine et aux épaules à souhait compassées, aux cheveux blonds et crêpelés; son visage est ovale et régulier, ses yeux riants et hardis. Tel chevalier, je crois, ne se rencontre guère que dans la fable; celui-ci est vraiment un chevalier de féerie, vous verrez.

Et tandis que Nicole s'éloignait, l'empereur, dans la joie de voir bientôt le chevalier, entonne la chanson de Renaud de Beaujeu :

Loyal amour en loyale nature
n'y peut jamais décliner et périr,
car la douleur qui nous serre et torture
en cœur d'amant est encore un plaisir :
qui donc pourrait en tel état mourir
serait absous devant Dieu, c'est droiture;
louons l'amour de nous faire souffrir.

Il ne manquait au bonheur de Conrad que la présence de Liénor. Mais il prenait son mal en patience, comme le parfait amant qui ne désespère jamais.

CHAPITRE HUITIÈME

COMMENT GUILLAUME FUT REÇU AU CHATEAU DE L'EMPEREUR.

UAND Jouglet eut monté les degrés et qu'il se trouva devant l'appartement, il s'écria :

— Dôle! Chevalier! Guillaume! Où est l'honneur et l'ornement du royaume?

Guillaume accourut et reconnut le jongleur.



— Ah! Jouglet! Qu'est-ce? D'où venez-vous, bel ami?

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Soyez le bienvenu, dit Jouglet, l'empereur notre maître vous mande son salut, et il a hâte de vous voir.

Tous deux vont s'asseoir au coin d'une fenêtre. Et Jouglet de lui conter toute l'affaire :

comment il vint à parler du damoiseau à l'empereur et comment celui-ci n'eut de repos qu'il ne l'eût mandé par lettre; ce dont Guillaume s'émerveilla fort.

Cependant Nicole était de retour à l'hôtel et faisait préparer le dîner.

Messire Guillaume invita son hôte, sa femme et sa fille. Ils s'assirent sur la jonchée où les sergents avaient disposé des nappes et de beaux coussins. On servit des hâtes et d'autres plats, de bons vins et de petits gâteaux fourrés.

Quand le repas toucha à sa fin, Jouglet dit :

— Je crains que le temps ne dure à l'empereur.

Guillaume vêtit alors une robe d'écarlate, noire comme mûre, à panne d'hermine, fine et bien fleurante.

— Ah! fit Jouglet, je vois une robe de coupe française!

Le généreux Guillaume fit présent à ses compagnons de fourrures de zibeline et de vair. Mais ils eurent encore d'autres profits. La pucelle donna à chacun un chapeau de fleurs bleues très belles. Le chambellan leur apporta des ceintures neuves et des gants blancs.

Tandis qu'ils s'habillaient, on amena en bas les chevaux, précieux destriers garnis de harnais de Limoges. Enfin ils descendirent et l'hôtesse remarqua bien que Messire Guillaume regardait sa fille qui était fort belle.

Il avait une fière contenance sur son grand destrier. Il pria le vielleur de monter derrière lui.

— Je suis très mécontente de vous, Jouglet, fit la pucelle. Vous ne nous avez pas chanté le moindre morceau.

Guillaume l'approuva en riant. Jouglet lui demanda pardon.

— Eh bien, revenez la nuit prochaine avec votre vielle.

— Avec plaisir, mademoiselle, nous ferons des rondes.

Ils vont le petit pas, tous de front sur le pavé. Les habitants se mettent aux fenêtres et les admirent avec leurs chapeaux de fleurs. Jouglet chante dans l'oreille de Guillaume :

En un verger elle entra :
cinq fleurettes y trouva,
un chapelet fait en a
de rose fleurie...

Les bourgeois les saluent au passage.

— Ce ne sont pas gens à gaber, font-ils bas l'un à l'autre.

Quand ils arrivèrent au palais, plusieurs se disputèrent à qui leur tiendrait l'étrier. Ils entrèrent dans la salle. L'empereur s'avança, entouré de ses gens.

Jamais, depûis le temps du beau Pâris et de Troie la grande, chevalier ne fut reçu à si grand honneur.

L'empereur Conrad prit Guillaume par la main et le conduisit vers le dais; les autres suivaient deux par deux. Conrad voulut le faire asseoir auprès de lui, mais le chevalier s'y refusa par courtoisie.

Il s'assit, ainsi que ses compagnons, un peu plus bas que l'empereur.

Cette première entrevue fut discrète et cérémonieuse. On parla de chose et d'autre, du roi d'Angleterre qui venait d'avoir une longue guerre avec le roi de France. Ah! s'il eût osé, le bon Conrad, comme il eût parlé volontiers, non pas de moutiers à couvrir, ni de chaussées à empierrer, mais de la belle dont il avait le feu au corps, avant de la connaître.

Jouglet s'approcha.

— Devisez plutôt d'armes et d'amours, dit-il, car de lundi en quinze jours, aura lieu le tournoi de Saint-Trond.

— Certes, nous irons, repartit Messire Guillaume; il ne me manque qu'un heaume; pour le reste, j'ai ce qu'il me faut : chausses, haubert, haubergeon, cheval fort et rapide et hardi comme un lion.

— Nous vous en trouverons bien un, fit Jouglet.

— Je perdis l'autre jour le mien à Rougemont.

— Vous n'en manquerez point, dit l'empereur. Je vous donnerai le meilleur qui soit en Allemagne : il a été forgé à Senlis; avec les pierres qui le couvrent, l'or du cercle et du naseau, l'on aurait assez d'argent pour bâtir une grosse tour.

Il commanda à son chambellan Baudoin Flamand qu'il apportât le heaume avec un haubert de Chambly. Ce que celui-ci fit sur-le-champ. Il le tira du heaumier et l'essuya d'une serviette.

— Au nom de Dieu, s'écria Guillaume de Dôle, il est vraiment magnifique; ce n'est pas là un cadeau de vavasseur, mais présent d'empereur accoutumé à gagner par de telles libéralités le cœur de ses barons.

Chacun regarda le heaume qui était poli et luisant et tel qu'on pouvait s'y mirer comme dans un miroir. Puis le chambellan le remit dans sa boîte.

CHAPITRE NEUVIÈME

COMMENT GUILLAUME DONNA UNE ROBE D'HERMINE A JOUGLET ET UN FERMAIL DE PRIX A SON HOTESSE.

C'ÉTAIT l'heure du souper. On se mit à table. Guillaume s'assit à côté de l'empereur. Le repas se passa gaîment.

Lorsque la piétaille menue et la foule importune des gens de service se fut retirée, les ménestrels parurent devant les



barons assis en rang, les uns chantant de Perceval et de Roncevaux, les autres les accompagnant sur la vielle ou la harpe.

Guillaume avait de l'usage; il était bien emparlé, quand il avait quelque chose à dire. L'empereur le prit par la main, laissant les autres ouïr de Charlemagne à leur aise.

Ils s'assirent sur un lit et ils devisèrent jusqu'au soir. L'empereur s'informa de sa vie, évitant, quelque désir qu'il en eût, de lui poser des questions indiscrètes, de peur que lui ou ses compagnons ne s'en aperçussent.

Jouglet leur dit trois ou quatre chansons et fableaux. Conrad voulut chanter à son tour :

Entendrai-je comme autrefois
chanter la tourterelle au bois?
Plus je suis loin de vous, ma mie,
plus je pense à vous.

Quand il se fit tard, on pensa à se mettre au lit.

— Mais, dit l'empereur, nous prendrons congé auparavant. Il fait bon boire après chanter.

Il appela les échansons. L'un d'eux s'avance, tenant une coupe d'or. Guillaume but après le roi, puis la coupe passa de main en main.

Bientôt le chambellan fit seller les chevaux, puis l'empereur souhaita bonne nuit à ses invités.

Guillaume n'eut garde d'oublier la recommandation de la pucelle. Il pria Jouglet de venir avec sa vielle, et Baudoin les suivit, monté sur son roncin.

Quand ils arrivèrent à l'hôtel, ils virent quantité de flambeaux allumés, et foison de fruit et de bon vin qu'on avait préparés. La dame et sa fille furent fort aises de la soirée. Jusqu'à minuit, les chants et les danses firent rage.

Lorsque le chambellan prit congé, Guillaume fit apporter par un sien valet un surcot d'écarlate et de vair, tout frais et net et qui sentait encore la graine.

— Ah! fit Jouglet, quel beau surcot pour l'été!

— Tiens, prends pour toi cette robe d'hermine, fit Guillaume.

Il donna ensuite un magnifique fermail à son hôtesse.

— Prenez-en bien soin, dit-il, belle hôtesse, qui portera cette pierre à son cou ne sera jamais ivre, eût-il bu tout le vin d'Orléans!

— Cela fera bien mon affaire, dit-elle, car j'en bois assez.

L'hôte eut pour sa part une chape, et la demoiselle une ceinture garnie d'argent. Elle l'a bien méritée, car elle a chanté ce motet avec Jouglet qui l'accompagnait de son instrument :

C'est là-bas au bord du gué :
j'y rencontrai Péronnelle
aiguayant draps et cottelle.
Là j'eus beau semblant, ô gué,
et bonne nouvelle.

Baudoin revêtit son surcot pour faire honneur au prud'homme et regagna le palais.

Il trouva l'empereur au lit, sur le point de dormir.

— Baudoin, fait celui-ci, qui vous a donné ce beau surcot?

— Messire Guillaume, de par Dieu. Je ne connais pas de chevalier plus large et plus preux. Il a donné pour cent livres de robes fourrées et de joyaux.

— Il sera bientôt soulagé de son argent, s'il n'y prend garde, fit l'empereur.

— N'ayez crainte, il en aura assez. Les bourgeois sont flattés qu'on leur emprunte, parce qu'ils n'ont rien à y perdre avec les gens d'honneur.

Là-dessus, le chambellan alla se coucher.

Le lendemain matin, il vint au bon empereur une charmante attention ; il pensa que Guillaume pourrait être à court d'argent, à cause des dé-
 penses qu'il faisait, et il lui envoya cinq cents

livres de colognois. Il donna aussi à chacun de ses deux compagnons un superbe destrier et une coupe d'argent. Ils eurent cette heureuse surprise au saut du lit, et ils en remercièrent l'empereur en allant à la messe.

Après le dîner, messire Guillaume dicta trois lettres à un clerc. Il raconta à sa mère et à sa sœur quel accueil empressé il avait reçu chez l'empereur; il annonça l'envoi à sa sœur d'une ceinture et d'un fermail, en même temps que d'un coffret contenant trois cents livres pour payer la menue gent et rembourser les bourgeois. Sachez que sa mère avait bien besoin de cet argent pour l'entretien de sa maison et pour ensemencer ses linières.

Dans une autre lettre, il désigna ses compagnons qui devraient se trouver bien équipés, à Saint-Trond, au jour fixé pour le tournoi.

Guillaume adressa la troisième lettre à un bourgeois de Liège qui était son financier. Il lui manda qu'il fît peindre à ses armes six-vingts lances avec pennons et trois écus aux poignées de soie et d'orfroi, et maints atours de cendal et de ciglaton.

En attendant le tournoi, l'empereur, à qui le temps durait un peu, prit le dessein de faire un séjour à Tref-sur-Meuse. De là à Saint-Trond, il n'y a que neuf lieues. C'est un lieu agréable où l'on trouve en abondance bons vins, venaison, gibier d'eau et poissons de toute espèce.

Nos gens s'y divertirent fort, chassant en forêt et sur étang, et buvant tant et plus.

CHAPITRE DIXIÈME

COMMENT GUILLAUME RETROUVA SES COMPAGNONS A SAINT-TROND.

ÉJA maints comtes et barons s'occupaient de prendre hôtel à Saint-Trond. Guillaume fit retenir par ses valets un grand logement, comprenant manoir, grange, étable et courtil : cinquante chevaliers pouvaient y loger à l'aise avec tout leur équipage.



Un jour avant le tournoi, Guillaume prit congé, et il partit, emmenant trente chevaliers de la cour montés et armés.

Il trouva à Saint-Trond son harnais au complet : écus neufs, couvertures, lances et pannonceaux apportés par le bourgeois de Liège. Le prud'homme salua Guillaume courtoisement, lui offrant à son besoin tout ce qu'il possédait.

Les chevaliers se répandent par le bourg et prennent leurs logements. L'hôtel de Guillaume de Dôle est sis à un carrefour et donne sur deux rues; le pignon à galerie est face au marché et de là, on voit grande presse de musards qui écoutent, bouche bée, l'histoire de Constantin.

Les compagnons de Dôle ne tardèrent pas à arriver, apportant de bonnes nouvelles de Liénor et de sa mère.

Guillaume était avide de savoir tout ce qu'ils avaient à lui raconter.

— Viendra-t-on nombreux du royaume? demanda-t-il.

— Par centaines. Il ne reste pas un seul bon chevalier dans le Perche, le Poitou et le Maine. De son côté, le comte de Champagne amène avec lui tout ce qu'il a pu rassembler de ses hommes.

— Savez-vous si les Français et les Flamands viendront?

— Certainement. Nous sommes sûrs du seigneur de Ronquerolles, de celui de Coucy, de Guillaume des Barres, d'Alain de Roucy, de Gaucher de Châtillon et de Savari de Mauléon. Ils ont couché hier soir à Namur.

— Et vous qui fûtes à Ligny-le-Châtel, savez-vous si nous verrons le bon Gautier de Joigny qui faillit mourir pour sa mie?

— Oui, et bien équipé pour la joute, car Dieu l'a ressuscité.

— J'en suis ravi.

— Ne vous mettez point marteau en tête, il en viendra beaucoup d'autres encore. Le comte Renaud de Boulogne passe la nuit prochaine à Mons-en-Hainaut.

Guillaume lève les bras de joie.

— Il y a à Saint-Trond nombre de champions fameux, continuent les compagnons. Vous aurez bien soin de tenir vos sergents tout prêts de

vous. On attend le bon chevalier de Saxe et le duc, à moins d'empêchement. Et nous aurons aussi, je l'espère, le comte de Dabo, et le duc de Limbourg, et son fils le beau Waleran, et le comte de Bar qui tient de son père pour la vaillantise et les prouesses; il viendra avec une suite nombreuse et superbe : les Lorrains experts à jeter le défi, et tous les barons de la contrée du Rhin. Vous allez voir dans ce château et alentour, les Hennuyers et les Bourguignons, et quantité de grands seigneurs. Regardez tous ces écus qui pendent aux pignons de la grand'place.

Mais il convient de parler d'autre chose que d'armes, car il fait meilleur à table qu'au combat. Nos compagnons firent honneur au repas qu'on leur offrit; Guillaume les traita selon leur qualité.

Ils finissaient à peine, qu'arrivèrent de toutes parts des routes de chevaliers en tel nombre qu'il semblait que les trois bourgs réunis ne pourraient en contenir le quart. Il fallait voir les uns quérir hôtel et accrocher les bannières aux gouttières pour guider leurs compagnons, et les autres errer par les rues en criant leur enseigne:

— Baudoin! Baudoin!

— Veautre! Veautre!

Les Allemands chantaient comme des diables.

Je laisse à penser s'il fut gaspillé de l'argent, la nuit, en excès de boire et de manger, avant que toute la chevalerie fût hôtelée.

Jouglet qui avait fait la grasse matinée, à Tref, comme un bourgeois, s'en vint sur un palefroi norrois, cherchant le gentil bachelier de Dôle. Il n'eut pas de peine à trouver son hôtel quand il fut entré dans le bourg : nul baron n'en avait d'aussi riche.

Là, les hérauts et les ménestrels faisaient grand hutin et force musique. Je ne sais si c'était

le Diable ou Dieu qui les avait conduits dans cette maison. En tous cas, ils ne pouvaient être mieux reçus ailleurs, car le bon chevalier dépensait et abandonnait le sien sans compter, étant d'avis qu'il faut donner largement ce qui vient de Dieu et qu'un prud'homme a toujours assez pour sa part.

CHAPITRE ONZIÈME

COMMENT LES CHEVALIERS PASSÈRENT LA JOURNÉE ET LA NUIT, EN ATTENDANT LE TOURNOI.



UAND Jouglet eût monté les degrés, il trouva le beau Guillaume avec un chapelet de fleurs sur la tête et un surcot à col d'hermine bandé d'orfroi d'Angleterre et doublé d'un cendal vermeil.

— Ah! Ah! Jouglet, fit-il en l'apercevant, vous



êtes en belle compagnie! Si vous aviez été avec moi, vous auriez pu dire : celui-ci est pour moi.

Ce disant, il montrait au doigt son beau surcot.

— Avec qui es-tu venu?

— Avec une bande d'Allemands qui m'ont fait périr d'ennui. Je meurs de faim; je n'ai rien pris encore aujourd'hui. Y a-t-il à boire céans?

— Que diable! va retrouver tes Allemands!

Il commanda qu'on lui apportât de suite un pâté de paons.

Le soir allait bientôt tomber. Jouglet se hâta de manger pour sortir avec le bon chevalier.

Il est tels qui ont fait vœu de ne point porter les armes pour honorer le jour du Seigneur. Guillaume était de ceux-là.

— Montons et allons faire un tour, s'écria Jouglet qui mit sa vielle à l'arçon.

Les compagnons de Guillaume firent seller et sortir les destriers. Bientôt la rue en fut encombrée : il y en avait de noirs, de sors et de baucents.

Guillaume chevaucha tout bellement par la grande chaussée. Un bachelier de Normandie était près de lui, qui chantait, accompagné par la vielle de Jouglet, la chanson de Belle Eglantine:

Belle Eglantine en la chambre marbrine
devant sa dame cousait une chemise
lasse, pensive et d'amour entreprise.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

Taille Eglantine et coud, non toutefois
d'aussi bon cœur que faisait autrefois :
elle est distraite et se pique le doigt.
De sa langueur sa mère s'aperçoit.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

— Belle Eglantine, ôtez votre surcot,
et de ce pas montrez-moi votre corps.
— Non ferai dame, il gèle et c'est la mort.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

Belle Eglantine, qu'avez à soupirer?
Je vous vois pâle et le corps engrossé.
— Ma douce dame, je ne le puis nier,

j'aime d'amour un courtois soudoyer,
le preux Henri qui tant est à priser.
Ma chère mère, ayez de moi pitié!
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

— Belle Eglantine, Henri vous prendra-t-il?
— Point ne sais, dame, onques ne le requis.
— Belle Eglantine allez trouver Henri
et lui mandez qu'il vous dise aujourd'hui
S'il vous épouse ou vous laira ainsi.
— Volontiers, dame, la belle répondit.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

Belle Eglantine est venue à l'hôtel.
Le Comte Henri dans son lit est couché
— Messire Henri, veillez-vous ou dormez?
C'est Eglantine, ami, qui vous requiert
si la prendrez à femme cet hiver.
— Certes, fait-il, onques n'eus bonheur tel.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

Le gentil Comte n'est pas joyeux petit :
il fait monter vingt chevaliers de prix;
il emmena la belle en son pays,
il l'épousa, riche comtesse en fit.
Or apprenez
Comment la belle eut ses vœux couronnés.

Guillaume allait ainsi, escorté de flûtes et de vielles, avec ses compagnons portant leurs bannières, pour voir le champ clos et ceux qui se disposaient à faire prouesses le lendemain. Il se promettait bien pour sa part d'y être un nouveau Vivien, si Dieu l'aidait de sa grâce.

Ils venaient de passer les portes de la ville, lorsqu'un chevalier, le favori du duc de Louvain, courut à eux, à bride abattue :

— Que nul ne s'éloigne! s'écria-t-il.

— Et pourquoi, beau sire?

— Il y a grande fête au château, cette nuit, pour la Saint-Georges.

Ils revinrent donc sur leurs pas, tout bellement.

Rentrés dans leurs hôtels, il se divertirent comme ils purent en attendant l'heure du repas.

Le menu fut excellent, et tel que la saison le comportait : oiseaux, venaison, vins âpres et clairs.

Le moment d'illuminer était venu. La ville parut tout en feu, particulièrement le quartier où logeait Guillaume : la clarté qui sortait de toutes les fenêtres de son hôtel embrasait le marché et les environs; on y voyait aussi clair qu'à tierce.

On gardera longtemps le souvenir de pareille fête. Les chevaliers allaient et venaient, rendant visite à Guillaume qui ne quitta point son logis et sut y attirer tout le baronnage. En nul endroit de la ville, on ne mena plus folle gaîté et pareil tapage : les vielles, les flûtes et les instruments y faisaient telle noise qu'on n'eût pu, sur ma foi, entendre Dieu tonner. On ne parla pas beaucoup d'armes, je vous le jure : il n'y eut que rondes et caroles, et si joyeuses que tout le bourg en retentissait.

Ce fut d'abord le beau Waleran de Limbourg (il n'avait jamais été à semblable fête) qui dit cette chanson :

Là-bas dessous l'olive,
(Ne vous repentez mie)
fontaine y court, jolie.
Pucelles, carolez.
Ne vous repentez mie
de franchement aimer.

La carole dura trois tours, après quoi le comte de Tref en commença une autre :

Mauberjon s'est tôt levée
bien parée :
bien lui vint ;
à la fontaine est allée.
Or j'en ai deuil !
Dieu ! Dieu ! trop demeure
Mauberjon à la fontaine.

Ecoutez maintenant chanter un valet du comte de Loos :

Renaud avec sa mie
chevauche par un pré,
toute la nuit chevauche
et jusqu'au jour levé.
Je n'aurai plus la joie
de vous aimer.

Et voici qu'un ménestrel de l'empire chante, pour le comte de Bar qui n'est jamais las d'écouter, cette plaisante pastourelle :

Un matin d'été,
trouvai dans un pré
un berger pleurant,
tout défiguré,
édenté devant
et décoloré,
battu par semblant
et très malmené ;
chape avait trouée,
coiffe déchirée.
Je l'ai salué.
« Berger, s'il t'agrée,
as-tu fait mêlée,
où as-tu été ?

— Sire aucunement
ne vous soit celé :
j'ai loyalement
bergerette aimé.
Je pris parlement
sous le bois ramé,

mais vilaines gens
m'y ont attaqué :
ne fut ourse née
ja tant bâtonnée
que fus bâtonné.
Funeste journée
où l'ai rencontrée!
Je l'ai bien payé.

— Que dis-tu berger?
Pourquoi te plains-tu,
quand c'est pour aimer
que tu fus battu?
Bon gré t'en saura
celle à qui le dus,
et bien t'en sera
justice rendu.
De toi sa pensée
ne sera lassée
et t'aimera plus
qu'onques forcenée
dame couronnée
au beau temps d'Artus..

— Cela durera-t-il jusqu'à demain? fit un Allemand.

— Autant qu'il dépendra de nous, lui répondit-on; que le premier qui se lèvera soit le plus courtois de la troupe.

Mais la compagnie se sépara bientôt, et chacun s'en fut se coucher.

CHAPITRE DOUZIÈME

COMMENT GUILLAUME TRIOMPHA EN HUIT JOUTES DES PLUS FAMEUX CHAMPIONS DE L'EMPIRE.


LE lendemain matin, Guillaume se dirigea avec ses compagnons en riche équipage vers le moutier où l'on chanta la messe du Saint-Esprit.

On mangea ensuite, mais sans s'attarder, car le tournoi commençait. La ménie de Monsei-



gneur Guillaume comprenait bien sept-vingts valets qui portaient les lances. Toute la place en était couverte, où les ménestrels faisaient grand bruit avec leurs flûtes et leurs instruments.

Chacun des chevaliers reçut des gants blancs et une ceinture neuve, par la courtoisie du gentil Guillaume.

Ils se mirent en rang deux par deux, la lance sur le fautre. A la suite venaient les bannières et les trois destriers différents de Guillaume, chacun couvert d'une housse richement brodée de ses armes. Après venaient ses écus : trois barons de l'Empereur, vêtus d'un simple bliaud, les portaient sur leurs poitrines, comme si ce fût reliques ou trésors.

Guillaume était monté sur un palefroi plus blanc que neige neigée dont la housse de samit vermeil traînait jusqu'à terre. Le prud'homme était en pourpoint et cotte d'armes, et sans autre coiffure qu'un chapelet de fleurs.

Ils vont le petit pas, et Jouglet chante :

Là-bas au bois charmant
allez-y, jeune amant :
Claire y sourd la fontaine,
Lan la,
car la belle y sera.

Deux damoiseaux, neveux du seigneur de Dinant, chantent à leur tour :

Le rossignol est mon père,
qui chante sur la ramée
au plus haut bocage,
et la sirène est ma mère
qui chante en la mer salée
au plus haut rivage.

Soudain, voilà l'empereur qui accourt au grand trot. Il voit la foule entourant les chevaliers et les ménestrels et Guillaume au milieu d'eux, et il se réjouit de voir que c'est à lui que va l'admiration des dames et des pucelles.

Il a tôt fait de rejoindre le damoiseau.

Ils franchirent ensemble les portes de la ville. Le champ du tournoi était couvert d'enseignes et de bannières et retentissait du galop des destriers.

Guillaume descendit sur un petit tertre, en un beau blé vert et dru d'où la vue découvrait toute la campagne environnante. On pouvait voir à une lieue, détrousser les sommiers, secouer à terre les boîtes à heaumes sur les chapes étendues, et dérouler hauberts et chausses de mailles. Les uns apportaient le fil à manches, les autres attachaient les épaulières, tandis que les barons venaient l'un à l'autre, s'entr'acointant aux cris de *Wille Kome* et de *Gode Here.* On n'entendait partout parler que de sangles, de sursangles et de lacets à heaume.

Les compagnons de Guillaume ayant fiché leur lance dans le sol, s'équipèrent; ils occupaient bien deux archées de longueur. Quant à lui, il fut atourné et armé magnifiquement.

Déjà le comte de Clèves assemblait ses deux cents chevaliers, tandis que l'Empereur et le comte d'Alost regardaient s'avancer en rangs serrés les Français en superbes atours.

Guillaume s'avance sur le terrain. Il voit un Flamand qui se porte vers lui, la lance au poing. Le bon chevalier de Dôle reçoit, avant qu'il ait eu le temps de parer, le choc en plein écu, mais il riposte aussitôt par un maître coup. Sa lance vole en éclats, et le Flamand est désarçonné.

— Dôle, Dôle ! crie Jouglet. Qu'on apporte un bois de lance !

La ménie de Guillaume accourt, comme volée d'étourneaux. Ils entourent rapidement le Flamand qui est forcé de se rendre et de remettre son destrier à son vainqueur.

Les seigneurs de Walincourt, d'Artois, et de Bailleul viennent à la rescousse. Guillaume accepte la joute et les déconfit à leur tour. D'autres se présentent : par sept fois, Guillaume outre ses adversaires et leur fait fiancer prison.

Jamais vous ne vîtes tant d'écus percés, de gamboisons disloqués, tant de heaumes embarrés, coupés et fendus. On eut dit jeux de charpentiers. Le preux de Dôle y gagne sept destriers courants.

Il voulut encore jouter avec le brave Michel de Harnes; il le requit tour à tour à la lance et à l'épée; le combat fut dur; à la fin Michel perdit son glaive et son blason, vida la selle et dut s'avouer prisonnier. Mais Guillaume ne voulut pas lui prendre son cheval, et le tint quitte de sa rançon. Ce lui vint de grand sens, car après une telle journée, il accrut encore son honneur et son prix.

Le tournoi dura ainsi jusqu'au soir. Français et Saxons y firent merveilles. Depuis le temps des Macchabées, on ne vit jamais entre gens d'honneur échanger telles colées. Tout l'orgueil de l'Empire et du Royaume était là.

A none sonnante, on se dispersa. Les hérauts amenaient de toutes parts les prisonniers. Beaucoup avaient gagné et d'autres perdu; ceux des Pays-Bas se sont bien conduits; les Allemands honorèrent très bien leur empereur en cette journée, et les Français portèrent haut le renom du royaume.

Vainqueurs et vaincus se séparèrent sans mauvaise humeur ni rancune.

L'empereur, qui avait suivi le tournoi jusqu'aux vêpres, avait regagné son palais. Sa largesse lui inspira une belle action, grâce à quoi sa renommée gagna beaucoup en France. Il envoya ses sénéchaux, bien munis d'argent, avec ordre de racheter les gages et de régler la dépense de tous ceux qui voudraient.

Comtes et barons, tant privés qu'étrangers, retournèrent à leurs hôtels, les uns froissés et meurtris par les joutes, les autres dépouillés

comme prisonniers, sans harnais et sans chevaux, et vêtus de leur seul gamboison.

Guillaume avait perdu son heaume dans la bataille; mais il l'avait vendu cher. Il rentra chez lui, désarmé, en simple gamboison, car il avait tout donné aux hérauts, armes et chevaux.

Alexandre ni Perceval ne furent à si grand honneur.

Bourgeois, dames et pucelles étaient sur leurs seuils, pour voir passer les champions de la journée.

— Voyez celui-là, faisait l'une. Nous l'avons vu passer ce matin en si bel atour; il monte maintenant un roncin; son visage est bien talé.

— Oui, c'est bien lui, disait l'autre; voyez sa bannière.

Et toutes et tous le saluaient et lui faisaient de profondes révérences.

Peu à peu les hôtels s'allumèrent. On prépara les bassins et l'eau chaude qui fut de grand prix pour panser contusions et meurtrissures. Et chacun, ayant soupé, s'en fut reposer en couettes bien molles.

CHAPITRE TREIZIÈME

COMMENT L'EMPEREUR ET GUILLAUME DE DOLE FIRENT ENSEMBLE LE CHEMIN DE COLOGNE.



Au petit jour, l'empereur avec sa suite, reprenait le chemin de Cologne.

Conrad ne voulut point tarder davantage à ouvrir son cœur à Guillaume. Il l'avait assez éprouvé pour le savoir digne d'une telle confidence; n'eût-il été



que prud'homme sans reproche, il lui eût paru déjà digne d'un royaume; mais il était en outre, Conrad le savait par ceux de sa maison, issu de fort bonnes gens.

Tandis qu'ils chevauchaient le petit pas :

— Çà venez, dit-il, messire Guillaume, j'ai à vous entretenir.

Ils laissèrent aller le gros de la troupe et se tirèrent à l'écart du grand chemin.

— Quelqu'un de votre ménie, dit-il, m'a assuré que vous aviez une sœur digne par sa beauté et ses vertus d'occuper le plus haut rang.

— Si cela était vrai, sire, personne n'en serait plus heureux que moi.

— Sur mon âme, on m'a dit qu'elle n'était pas encore mariée.

— C'est vrai.

— Comment s'appelle-t-elle?

(Il avait depuis longtemps le nom de la pucelle écrit dans son cœur, mais il n'osait le dire, de peur que le chevalier ne s'aperçut de son amour).

— Il n'y a si belle d'ici jusqu'au Tibre, répondit Guillaume, et son nom est Liénor.

— Liénor, s'écria l'empereur, quel doux nom! Je ne connais personne qui le porte.

— Ah! dit Guillaume, dans mon pays, il y en a beaucoup.

— Depuis trois jours je réfléchis à ce qu'on m'a dit, que votre sœur a plus de beauté et plus d'esprit et de sens que nulle demoiselle. Or, sachez que j'en voudrais faire, s'il plaît à Dieu, mon amie et ma femme et la dame et maîtresse de tout mon empire.

— Si vous plaisantez, fit Guillaume, ma sœur ne s'en trouvera pas amoindrie, et si elle est destinée à quelque grand honneur, elle ne déchoira pas, certes, de son rang ni de son renom. Dieu pourvoira à son mariage, à son plaisir, je m'en repose sur lui. Mais excusez l'embarras où vous me voyez; je suis fâché de vous le dire, votre projet me paraît chose impossible.

— Et pourquoi? reprit vivement Conrad.

— Parce que les princes et toute la noblesse de l'Empire, quand ils le sauront, le regarderont comme une folie. Recherchez en mariage la fille

du roi de France, après conseil de votre barnage. Mais laissez l'orpheline : je l'aime beaucoup plus que nulle reine au monde : c'est mon espérance, ma vie, mon trésor et ma consolation. De la moindre de ses beautés une femme se contenterait; quand sa guimpe est enlevée, elle éclipse toutes ses semblables.

Les paroles de Guillaume ne firent que rendre Conrad plus songeur.

Il dit au bout d'un moment :

— Sachez que je ne puis renoncer à la prendre pour épouse. Pour dissiper vos soupçons, je vais vous dire comment je me conduirai. Mes barons m'ont remontré cent fois que je dusse me marier afin de laisser un héritier qui me succédât, en cas de mort ou de pèlerinage d'outre-mer. Or, je ferai leur volonté. Sitôt que nous serons à Cologne, je ferai écrire chartes et brefs à l'adresse de tous les princes l'Allemagne, afin que tous aient à se rendre auprès de moi, à Mayence, pour me conseiller, au premier jour de mai. Quand ils seront là, je les prierai de m'octroyer un don; ils n'y manqueront point; aussitôt, je le leur ferai confirmer par serment, afin qu'ils ne puissent revenir sur leur promesse ; et je leur dirai alors mon dessein d'épouser votre sœur, nulle n'étant plus digne d'être impératrice.

Quand Guillaume vit combien le sentiment de l'empereur était vrai et profond, il fut touché plus qu'on ne saurait dire. Il le remercia de la confiance qu'il lui accordait et lui promit d'être à jamais son vassal fidèle.

Ils continuèrent gaîment leur chemin, à travers champs,

— Savez-vous ce couplet? fit Conrad.

N'es-tu pas fou mon ami
qui crois qu'autre objet me touche?

J'aime mieux son doux nenni
que le oui d'une autre bouche.

La route ne leur fut guère pénible jusqu'à l'entrée de Cologne. L'empereur fut reçu à grand honneur aux portes de la cité par le duc de Bourgogne et maint prince et haut dignitaire.

Dès qu'il eût soupé, il fit écrire et sceller les lettres que de rapides messagers portèrent par les contrées, aux quatre coins de l'empire.

CHAPITRE QUATORZIÈME

COMMENT LE SÉNÉCHAL SURPRIT L'ENTRETIEN DE L'EMPEREUR ET DE GUILLAUME DE DOLE.



ONRAD avait un sénéchal qui tenait la terre d'Aix. Il n'avait point paru à la cour depuis la venue de Guillaume; un beau jour il vint à Cologne avec plus de vingt chevaliers.

L'empereur le reprit d'avoir montré si peu d'empressement.



— Sénéchal, fit-il, vous avez attendu pour venir que tous les autres fussent partis. En France, au temps du bon roi Louis le Septième, il y avait un Bouchart le Veautre qui aimait plus son maître que vous ne le faites.

Tout en plaisantant, l'Empereur lui dit ce qu'il avait à lui dire. L'autre avait réponse à tout et il

ne se mettait pas souci en tête pour si peu, car il était le second dans l'Etat par sa grande charge où nul ne le suppléait.

L'empereur séjourna une quinzaine à Cologne et dans ses châteaux des environs. Le sénéchal, qui le suivait pas à pas, ne fut point sans remarquer les mille témoignages d'amitié qu'il donnait à Guillaume. Aux champs, au bois, à la maison, ils étaient ensemble. Celui qui portait le blason de Keu en son écu bouclé d'oricalque en conçut beaucoup d'envie; il fut en la circonstance plus félon que jamais ne le fut le sénéchal du roi Artur. Il ne les quittait point, les décevant par sa contenance et ne cherchant qu'à pénétrer les raisons d'un si grand attachement.

Il les épia tant, qu'un soir il surprit leurs propos touchant la pucelle.

Guillaume et Conrad étaient accoudés à une fenêtre devant le verger, écoutant chanter les oiseaux. L'empereur se mit à dire ces strophes :

Quand se revet de feuilles le verger,
que l'herbe est verte et la rose épanie
et que j'entends par le bois ramager
les rossignols en douce compagnie,
lors je ne sais comment me ménager
envers l'Amour, car onc je n'eus envie
sinon d'amour,
et ne convoite autre bien dans ma vie.

Parfait amour ne va pas sans tourment,
qui des félons toujours attisa l'ire,
mais ne le puis servir parfaitement,
que s'il me veut à son service élire.
Je souffrirai les faux dits de la gent
qui n'a pouvoir, sans plus, que de médire
du tendre Amour,
car de mes maux ne connais d'autre mire.

Ces vers lui firent commettre la faute dont il eut depuis, ainsi que Guillaume, grand ennui; le

mal en retomba d'ailleurs sur le méchant qui surprit dans la bouche de Conrad l'aveu de sa passion.

Les deux amis échangèrent leurs ceintures.

Le sénéchal pensa :

— Je suis maintenant certain que c'est bien par amour pour sa sœur que l'empereur donne au chevalier tant de marques de bienveillance.

Une telle familiarité portait ombrage au félon. Non qu'il eût rien à y perdre, mais il était de ces natures qui enragent de voir dans autrui quelque avantage et de ne pas en prendre leur part.

L'envieux s'éloigna et regagna l'hôtel, pourpensant ruses et méchancetés mortelles, dans le dessein bien arrêté de séparer les deux amis, tant qu'il trouva le moyen d'arriver à ses fins, moyen tel que jamais ne s'en avisa le traître le plus délibéré.

Il résolut de partir pour Dôle. Il prétexta une besogne pressée à accomplir dans sa terre, il dit à l'empereur qu'il reviendrait sans retard et qu'il avait pris ses dispositions pour qu'on ne souffrît point de son absence.

Escorté de deux compagnons seulement, il sortit du château.

Il va, conduit par le diable et tramant son grand mensonge. Tout le long du chemin, il réfléchit à ce qu'il fera. Il saluera Liénor et sa mère de la part de Guillaume et de la part de l'empereur; il leur demandera si quelque chose leur fait besoin; de la sorte, il apprendra leur genre de vie, et il saura bien tirer parti de leurs confidences pour perdre le chevalier.

Après avoir chevauché cinq jours à bonne allure, les voyageurs arrivèrent près du château où demeurait la jeune merveille. Le sénéchal envoya devant un de ses écuyers pour annoncer

sa visite. Le valet piqua son roncin et gagna le plessis au grand galop.

La dame était dans la cour, appelant ses paonnets.

Le valet franchit la clôture, descendit, attacha son roncin, et s'approchant de la dame, la salua courtoisement :

— Dame, dit-il, je suis envoyé par le sénéchal de l'Empereur qui vient vous voir, de la part de votre fils.

La dame fut fort aise de la nouvelle; elle remercia le messager, et sur-le-champ commanda à sa ménie de préparer des chambres.

Les pucelles accourent, étendent sur les lits draps et courtepointes d'écureuil. La dame vêt un grand manteau gris à bordure et doublé d'écarlate.

Entretant, le sénéchal faisait son entrée dans la cour. La dame s'avance à sa rencontre et lui souhaite la bienvenue. Cependant, les sergents prennent les chevaux par la bride.

— Madame, fait le sénéchal, je vous apporte le salut de Monseigneur l'empereur et du plus vaillant chevalier du monde.

— Sire, répond la dame, béni soit l'Empereur, ainsi que vous-même et tous ses hommes, et que Dieu garde le meilleur prince de la terre!

Elle envoya aussitôt quérir les chevaliers qui jouaient aux échecs chez un curé de la ville, et prenant la main du sénéchal, elle le conduisit dans une chambre. Ils s'assirent sur des coussins.

Cependant, elle commanda à un sergent d'établer les chevaux. Mais le sénéchal s'y opposa.

— Demain matin, dit-il, doivent comparaître devant moi pour un grand procès les baillis et les seigneurs de la terre de Besançon; je ne puis donc m'attarder. Toutefois, j'aurais eu honte et
 j'eusse été blâmé à la cour, si j'avais passé dans

la contrée sans vous rendre visite, et votre fils en eût été très mécontent : il est le meilleur homme que je connaisse; nous sommes compagnons d'armes et portons le même écu, et Monseigneur le prise tant qu'il fait toutes ses volontés.

La mère de Guillaume pleure de joie en entendant de telles paroles : rien ne pouvait lui être plus agréable.

— Sire, dit-elle, vous allez souper, s'il vous plaît.

— Grand merci, dame, je n'en ai pas le temps. Mais si vous le permettiez, je verrais avec plaisir mademoiselle votre fille.

— Je le pense bien.

— Et où est-elle ?

— Dans sa chambre avec sa pucelle.

— Pour Dieu, ne viendra-t-elle point?

— Nenni, j'en suis très fâchée. Ne croyez pas que je vous mente, sire, nul homme ne peut la voir, quand son frère n'est pas céans.

— Je le regrette beaucoup, mais je n'insisterai point. Au moins, vous ne refuserez pas cet anneau que je vous offre en gage d'amitié.

Ce disant, il lui donna un rubis balai qui valait bien cinq besants avec la monture.

Elle se confondit en remerciements. Le sénéchal s'enhardit à mesure que la dame, gagnée par sa générosité, montrait plus de confiance et de familiarité : un don a grand pouvoir sur les femmes et fait souvent faire un mauvais marché et dire des choses dont on se repent ensuite. La dame avait un si grand amour de sa fille qu'elle prenait plaisir à parler d'elle. Peu à peu, elle se laissa aller à des confidences indiscrètes. Elle dit au sénéchal la beauté de Liénor, puis elle en arriva à lui révéler une étrange singularité : la pucelle avait de naissance sur la cuisse un signe en figure de rose.

N'était-elle pas hors de sens, la pauvre dame ? Le félon ne se sentit pas de joie à ces paroles; il se promit bien de faire son profit du secret.

Voyant qu'il n'avait plus rien à apprendre, il dit :

— Il se fait tard, dame, souffrez que je me retire. Croyez que je serai toujours vôtre.

— Que Dieu vous garde, beau sire !

Et le traître s'éloigna.

CHAPITRE QUINZIÈME

COMMENT LE SÉNÉCHAL INVENTA UNE HORRIBLE CALOMNIE CONTRE LA PUCELLE.



R il ferait bon savoir comment le bon empereur Conrad passa son temps durant l'absence du sénéchal. Tandis que le félon allait et venait, il séjourna dans plusieurs de ses châteaux, avec nombre de chevaliers, se livrant à la chasse pendant la journée, écou-



tant volontiers les ménestrels à son coucher.

Il y en avait un notamment, de petite taille et de complexion délicate qu'on appelait Cupelin. Il lui chantait ceci, entre autres couplets :

> Quand je lui donnai le blanc peliçon,
> son cœur ne pensait qu'au beau Terrillon.

Ah! Ah! je disais bien
que je n'aurais rien
de la pastourelle.

Il y avait aussi Huon de Brasseuse : l'empereur le pressa de lui apprendre une danse que firent les pucelles de France sous l'ormeau de Trumilly, lors de la fameuse assemblée. Huon s'acquitta et chanta la chansonnette de la belle Marguerite d'Oissery :

Celle d'Oissery
ne met en oubli
d'aller à la fête :
nulle mieux n'est prête
à faire conquête
au jeu sous l'ormeau :
elle avait un chapeau
de roses tout nouveau
l'œil riant, face jolie,
clair visage, simple et beau;
pour faire aux autres envie,
y porta plus d'un joyau.

Huon dit encore d'autres chansons : il n'en est pas une qui ne fît plaisir en passant par sa bouche.

Ainsi se déportait le bon empereur, en attendant le grand jour duquel il attendait honneur et contentement. Mais auparavant, il lui faudra boire d'un très amer breuvage.

Le sénéchal est de retour. Il vient saluer l'empereur.

— Déjà? lui dit Conrad, vous n'avez fait que les deux chemins!

Le traître avait hâte de se trouver seul à seul avec l'empereur. Pour ménager la chèvre et le chou, en faire accroire aux moins naïfs et leur passer par les yeux la plume de paon, il était assez adroit.

— Sénéchal, dit l'empereur, je veux vous parler à loisir.

— Comme il vous plaira, sire.

— Venez çà; il n'y a plus de temps à perdre.

Ils s'éloignèrent et s'assirent dans une loge.

— Sénéchal, voici bientôt les calendes de mai; il nous faut partir pour Mayence. Toute la noblesse de l'empire y sera ces jours prochains. L'an dernier, avec les autres barons, vous m'avez remontré et dit franchement que je devais me marier. J'y ai réfléchi depuis, et j'ai reconnu que mon âge et mon état exigeaient que je suivisse ce conseil. J'ai été jusqu'ici volage, mais ce fut péché de jeunesse. Aujourd'hui je ferais folie, et l'on me blâmerait à bon droit de négliger mes devoirs.

— Ce dessein vous honore grandement, sire. C'est Dieu qui vous conseille. Et il m'est avis que rien ne pourra être plus doux à vos barons que d'apprendre que vous avez résolu de prendre femme. Mais votre cœur a-t-il déjà fait son choix?

— Autant la mosaïque orientale, repartit l'empereur, l'emporte sur le pavé de Reims, autant celle que j'aime, à n'en pas douter, surpasse les autres femmes.

— Est-elle dame de France, fille du roi ou sa sœur? demanda le félon qui feignait l'ignorance pour mieux tromper son maître sur ses véritables intentions. Ce parti vous vaudra-t-il terre et avoir?

— Il prend plus que terre et avoir, ami, répondit l'empereur, celui qui prend femme bonne et sage, et belle, et de bonne famille, et pucelle.

— De semblables il n'en est guère, fit le sénéchal avec un cruel sourire.

— Peut-être, dit l'empereur; toutefois j'en sais une au moins que Dieu a comblé de tous ses dons; et celle-là, pourquoi ne serait-elle point

digne de l'empire, aussi bien que la fille du roi d'Ecosse ou d'Irlande?

— Certes, fit le sénéchal; mais qui est-elle et comment a-t-elle nom? Vous pouvez me le dire, tout le monde le saura bientôt.

— Assurément. C'est la sœur à mon compagnon, l'excellent chevalier de Dôle, un vrai vassal, celui-là, de l'avis de tous ceux qui l'ont approché.

— Bon chevalier, certes, fit le sénéchal, il n'y a rien à redire. Il peut se mesurer avec le meilleur d'Allemagne. Quant à sa sœur, nulle, je crois, ne l'égale dans l'art de s'orner et de se vêtir, et si la beauté peut honorablement tenir lieu de fortune à une femme, celle-ci aura sans doute l'avantage. Mais il y a une tache, et telle que la chose ne pourra se faire. Si les princes et les seigneurs de votre empire savaient la vérité là-dessus, ils ne permettraient pas, pour quelque raison que ce fût, que vous la prissiez pour épouse.

— Et pourquoi? Ne viens-tu pas de me dire qu'elle n'a pas de rivale pour la beauté?

— Si fait.

— Alors quel empêchement vois-tu à ce mariage? Elle est sage et pieuse, elle a l'âge qui convient, Liénor, la belle orpheline.

Le sénéchal gardait le silence. L'empereur continua :

— Je ne vois aucune raison de retarder ce mariage. Quoi! je dédaignerais Liénor, parce qu'elle n'est pas la sœur du roi d'Angleterre? N'ai-je pas assez de terre et d'argent? Sénéchal, je crois bien que c'est l'envie qui vous fait parler de la sorte, et c'est un trait de votre caractère de voir toujours le mauvais côté des choses. Sachez que ce serait grand péché de me détourner de cet amour.

Il chercha tellement le sénéchal que celui-ci finit par lui dire ce qu'il désirait tant qu'il sût. Il lui raconta qu'il avait ravi sa virginité à Liénor, et comme preuve du fait, il révéla le signe naturel qu'elle portait sur la cuisse.

L'empereur fut ébahi et consterné, comme l'on pense. Il laissa éclater sa douleur aux yeux du traître qui feignit la compassion, puis se retira bientôt pour savourer seul le plaisir de la vengeance.

CHAPITRE SEIZIÈME

COMMENT GUILLAUME EUT GRAND DEUIL ET DÉPLAISIR DES PROPOS DU SÉNÉCHAL.

E lendemain, l'empereur Conrad dut se mettre en route pour Mayence; bien qu'il lui en coûtât, il ne pouvait différer ce voyage. Il partit avec sa suite à la pointe du jour.

— Dieu! pensait-il, Liénor fut née à la male heure! Toute ma vie, désormais, je haïrai celui



qui m'a révélé sa honte. Eussé-je pu penser telle chose, il y a deux mois? Ah! le félon, la bête brute qui lui fit perdre le doux nom de pucelle! Maintes gens souffriront du dommage.

Il laisse le chemin et le cortège. Il s'en va seul à travers champs, la main à l'arçon, en grand deuil et angoisse. Il lui souvient des vers de

monseigneur Gace Brulé, et il trouve à les chanter quelque soulagement :

Je dis qu'il fait grand'folie,
celui qui veut éprouver
ou son épouse ou sa mie
et son amour conserver :
bien lui doit-il en grever
de chercher par jalousie
ce qu'il n'y voudrait trouver.

L'empereur arriva enfin dans Mayence ; les citoyens lui firent grand honneur. Il ne fut pas nécessaire aux barons de dire la patenôtre saint Julien pour avoir bon hôtel : chacun l'eut excellent et tel qu'il le souhaitait. Pourtant un nuage assombrissait ce beau jour : c'était la tristesse que l'empereur laissait percer, bien malgré lui, d'ailleurs, car il savait que deuil de prud'homme et surtout de roi ne doit point paraître. Le plus affligé était le vertueux Guillaume, qui ne voyait plus l'empereur lui marquer le même empressement. S'il eût osé, il lui eût demandé la cause de ce changement soudain.

Plusieurs jours passèrent, quand, un matin, étant en son palais avec peu de gens, Conrad appela le bon chevalier de Dôle.

— Venez vous-en, dit-il, bel ami, dans ce verger.

Il le prit par le bras devant le sénéchal.

Guillaume porta la main à son fermail, et il se mit à sourire.

L'empereur lui dit:

— Dites-moi pourquoi vous riez.

— Je me ris d'une prophétie qui sera bientôt avérée, fit Guillaume, et ce n'est pas merveille, car tout est possible, pourvu que Dieu le veuille. Ce fermail m'a été donné par ma sœur, en échange de la bulle d'or qui scellait la lettre par laquelle vous me mandâtes de venir. Un beau roi à cheval

était gravé dessus, et, quand je le lui donnai, ma sœur s'écria en riant : « Beau doux frère, je suis bien contente d'avoir un roi dans ma maison ! »

— Ce fut bien dit, répliqua l'empereur ; sachez qu'il s'en est fallu de peu qu'elle n'ait dit vrai ; je pensai la prendre pour femme, mais je vois maintenant qu'il me faut y renoncer.

— Ah ! s'écria douloureusement le chevalier, vous m'en faisiez donc accroire ! C'est grande vilenie de gaber ainsi une demoiselle. La noblesse de cet empire ne vous approuvera point. Dieu ne l'a pas déshéritée, mais il l'a pourvue de toutes les qualités, et jusqu'ici elle n'en a recueilli que de l'honneur.

— La chose en va tout autrement que vous ne le croyez, répondit l'empereur, d'un air profondément triste. Votre sœur n'a plus bonne renommée, depuis que certaines gens sont allés autour d'elle et qu'elle a fait la folle...

— Comment folle, insensée ? Elle n'a pas été liée, que je sache, bretaudée ni tondue, témoin la belle crinière blonde dont la nature lui a fait don.

— Je tiens le renseignement d'un homme qui en sait long sur elle. Je ne sais s'il l'aime ou s'il la hait ; mais je sais qu'il la prise beaucoup, hormis en cela qu'elle n'est point pucelle.

— Oh ! s'écria Guillaume, d'où vient que vous portez une telle accusation ? Hier vous me parliez de mariage, et voici maintenant que vous allez me déshonorer aux yeux de tous, en jetant sur ma sœur un blâme plein d'invraisemblance. Aussi vrai que je priais Dieu de la destiner à l'honneur que vous m'avez promis, elle ne s'est en rien compromise, la Vierge en soit louée, et son intégrité n'a pas subi le moindre dommage.

 — Ce que je vous avance est l'évidence pure,

reprit l'empereur ; la preuve, c'est que je connais le signe qu'elle a sur le corps : jamais rose plus belle, paraît-il, ne fleurit sur rosier ou ne fut peinte sur écu.

Quand il entendit ces paroles, Guillaume fut saisi d'une telle angoisse que peu s'en fallut qu'il ne se pâmât : jamais il n'eût pu penser que personne apprît un secret qui n'était connu que de sa mère et de lui.

Il se couvrit la tête de son manteau et s'éloigna sans répondre.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

COMMENT GUILLAUME S'ENTRETINT AVEC UN SIEN NEVEU DE LA HONTE DE SA SŒUR.

'EMPEREUR regagna le palais, triste et solitaire. Il ne sait que faire pour tromper son chagrin, ni quelle contenance prendre pour le cacher à son entourage ; il lui faut supporter son malheur en silence, car il est sans remède. Ah ! s'il eût pu se venger de l'Amour, il s'en fût



pris à ce dieu pervers qui lui avait fait aimer par ouï-dire la demoiselle au beau nom !

Soupirant, pleurant, et plein de colère contre l'exécrable sénéchal, il se plaint avec la chanson :

Pour quel forfait et pour quelle raison
m'avez, Amour, de vous tant éloigné,
que n'ai de vous secours ni guérison,

et qu'il n'est nul qui me prenne en pitié?
Ah ! qu'envers vous me suis mal employé
pour recevoir tel guerredon !

Le voilà, ce haut homme, ce grand seigneur, cet empereur d'Allemagne, pensif et dolent. Renoncer à Liénor, quelle cruelle extrémité pour celui que le mal d'amour tient encore sous la mamelle!

Quant à Guillaume, son désespoir ne connaît pas de bornes.

— Ha ! gémit-il, que ne m'as-tu ravi, ô Mort, avant ce jour funeste ?

Et il se frappe les mains, et il s'arrache les cheveux.

Ses compagnons l'entourent, et chacun est bien embarrassé et ne sait que faire. Tant se plaint le vertueux Guillaume, et tant il s'appelle chétif et infortuné que c'est pitié de le voir et de l'entendre.

— Ahi ! font les gens d'Allemagne, en prenant congé, le chevalier se meurt : voyez, il bée la bouche comme un perdu.

Un neveu de Guillaume était de retour des champs, où il avait chevauché par divertissement toute l'après-midi. Il entra en passant chez son oncle et il vit son abattement.

— Qu'avez-vous, bel oncle? lui dit-il ému, de compassion.

— Personne n'en saura rien, répondit le chevalier, s'il ne le devine.

Le valet vit bien qu'il y avait là quelque affaire de cœur, car les prud'hommes ne s'affligent pas tant pour perte d'argent ou toute autre chose d'intérêts.

— Bel oncle, dites-moi le vrai, madame votre mère ou mademoiselle Liénor vous a-t-elle mandé quelque mauvaise nouvelle ? Y a-t-il un mort parmi nos amis?

— Ah ! mon cher neveu, ce deuil me vient d'une fille perdue.

— Par les cinq plaies de Dieu, de qui voulez-vous parler ?

— De Liénor qui a fait de ma maison un lieu infâme !

— Que dites-vous là ?

Et Guillaume lui conte comment sa sœur les a déshonorés ; quand l'empereur épris d'elle avait résolu de l'épouser et de la faire impératrice aux premiers jours de mai.

Et les pleurs inondent son visage.

— Elle a perdu son honneur, voilà ce qui est certain et dont j'ai grande peine et affliction.

— Quelle preuve le sénéchal donna-t-il de sa honte ?

— Il révéla le signe qu'elle a sur la cuisse.

— C'est là un crime qui mérite la mort, s'écria le neveu. Si elle ne se hâte de mourir, je la tuerai de ma propre main. Ah ! les femmes se soucient peu de honnir leurs amis ! Quant le diable les tient, il ne leur chaut de rien qu'elles fassent, car elles ne haïssent rien tant que de déplaire au diable ! La honte de Liénor peut rejaillir sur vous, mon cher oncle, qui la vantiez tant. Au moins, ne laissez rien paraître de votre déconvenue. N'aggravez pas le mal. Que dirait-on si vous mouriez pour une telle cause ? Liénor s'est prouvée comme fille perdue, et j'ai honte de prononcer ce nom qu'elle a souillé. Pour moi, j'empêcherai que le déshonneur ne rejaillisse sur vous.

Là-dessus, il prit congé, vint à son roncin, et partit sur-le-champ pour Dôle.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

COMMENT LA MÈRE DE LIÉNOR APPRIT LA FÉLONIE DU SÉNÉCHAL.



OR le soir tombait, et il y avait grande marrisson et infortune dans Mayence.

Or Guillaume gémissait.

Or Conrad chantait, pour adoucir sa peine, la chanson du Malchanceux :



De moi je vais gémissant,
né sous le mauvais croissant ;
onques n'eus en mon vivant
 deux bons jours.
J'ai nom le Méchant d'amour.

Toujours vais merci criant :
« Amour aide à ton servant! »
Mais n'y puis trouver néant
 de secours.
J'ai nom le Méchant d'amour.

Ah ! Ah ! traître médisant,
vous avez à maint amant
ravi la joie, en tenant
      vos discours.
J'ai nom le Méchant d'amour.

Certes, la pierre d'aimant
ne désire le fer tant
que convoite un beau semblant
      à mon tour.
J'ai nom le Méchant d'amour.

— Ah ! soupirait Conrad, belle Liénor ! Comme le sénéchal m'a trahi ! Mais tout le mal vient de vous et de votre frère !

Il brûlait toujours, mais il n'osait se l'avouer : aussi bien jugeait-il son projet désormais impossible.

Cependant le neveu de Guillaume va grand erre. Tant il passa de hauts tertres et de vallons, tant il éperonna son roncin nuit et jour, qu'il est arrivé au plessis. Il descend dans la cour.

Un sergent est accouru, qui lui fait fête.

Mais le bachelier a tiré l'épée. Il s'avance à grands pas vers la salle. Dieu fasse que nul ne s'élance à sa rencontre et que le fou ne cause un malheur !

A peine arrivé au seuil de la porte, il s'écrie :

— Où est-elle, la ribaude, la fille de joie ?

Déjà, il montait les degrés, brandissant l'épée nue, lorsqu'un deuxième sergent, qui revenait de chasser le malart, courut l'embrasser.

Mais l'autre ne répondit guère à son empressement. Il jurait et maugréait toujours.

Entretant, la tante était descendue.

— Notre-Dame soit louée, s'écrie-t-elle, voici mon neveu !

— Vieille entremetteuse, vous devriez bien être saignée, vous qui l'avez si mal gardée.

 — Qui donc ?

— Celle que je tuerai aujourd'hui de ma main, si je la trouve.

Ce disant, le furieux veut forcer la porte de la chambre. Sa cousine l'entend crier; elle ouvre l'huis.

— Je vous cherchais, s'écrie-t-il, fille déloyale !

— Il est forcené, dit le sergent; il faut le lier.

— Taisez-vous. Je sais très bien ce que je dis. Il y aura mardi huit jours que je quittai Mayence, laissant mon oncle en tel état qu'il est peut-être mort à cette heure. Que le félon qui l'a déshonorée crève de malemort ! Elle a perdu son honneur, et je voudrais lui couper la chevelure avec cette épée nue !

— Dites-moi, beau neveu, fit la tante, où et comment et en quelle manière commit-elle ce crime ?

— C'est un dommage irréparable, continua le neveu, car le renom de sa beauté, joint à la grande valeur de son frère, avait décidé l'empereur à la prendre pour femme. Mais il renonça à son dessein, quand il apprit qu'elle n'était point pucelle.

Quand la mère et la fille entendent cette accusation odieuse, elles jettent un cri et pleurent à chaudes larmes.

— Mon neveu, fit la tante, puisse mon corps être dépecé horriblement et le sien noyé sous mes yeux, si jamais vous entendîtes pareil mensonge !

— Ce serment vous portera malheur. La chose est trop certaine, au signe de la rose qu'elle a sur la cuisse droite.

A ce mot la mère pâlit :

— Ah! dit-elle, tout le blâme doit en retomber sur moi !

Et songeant en quel péril elle a mis son fils par sa faute, elle clôt les yeux et se pâme.

Comme le Diable est dévoré par l'envie, lorsqu'il voit qu'autrui a reçu quelque bienfait!

Le valet s'attendrit en voyant sa tante qui gisait pâmée et sa cousine qui la baisait et prenait dans ses bras. Il remit l'épée au fourreau.

— Beau cousin, fit Liénor, soyez juste. Ma mère pouvait-elle penser, en faisant bon accueil au sénéchal qu'elle dût s'en repentir un jour?

La mère jeta un soupir, ouvrit ses yeux pleins de larmes :

— Ah! malheureuse que je suis! J'ai fait une confidence imprudente, et c'est ma mort. Le sénéchal m'a tuée par sa vilenie; et pourtant je ne pensais qu'à bien, lorsque je lui contai la chose; il m'assura faussement de son amitié et me donna son anneau en gage. Le traître! il me l'a vendu cher, si j'y perds Guillaume, mon fils.

— Ma chère mère, dit Liénor, consolez-vous, de grâce. Avant le dernier jour du mois qui déjà tire à sa fin, j'aurai percé sa fourberie et l'aurai convaincu de mensonge. Je lui ferai tenir pour fable tout ce qu'il a fait accroire à l'empereur.

Liénor montrait une tranquille assurance, mais elle était en soi-même fort triste. Elle invoque le Saint-Esprit, le priant de la conseiller, elle et sa mère, et toute sa ménie.

— Madame, dit-elle à sa mère, faites quérir les chevaux. J'irai à la cour voir mon frère. Jamais tel prud'homme ne fut en pareil danger! Le monde prête plus volontiers l'oreille au mal qu'au bien. Mais retenez ceci : je m'en reviendrai joyeuse, car Celui qui nourrit ses disciples avec cinq pains et deux poissons saura bien défendre notre droit et sauver notre honneur!

Liénor fit mander, pour les emmener avec elle, deux vavasseurs, prud'hommes accomplis. Par sa grande sagesse, elle redonna du courage à sa mère et à toute la maison. Le neveu, dont

le courroux s'était apaisé à si grand peine, passa la journée à faire ses préparatifs de voyage. Liénor emplit deux grands coffres de ses robes. Jamais nulle orpheline n'en eut tant, ni tant de beaux joyaux : c'est le trousseau qu'elle a préparé pour son mariage...

Au petit jour, eut lieu le départ, et non sans beaucoup de baisers et de larmes.

— Ma chère fille, va, et que les saints te protègent!

— Ma chère mère, Dieu me garde, en qui j'ai toute confiance!

Toute l'assistance est prise de pitié; chacun et chacune recommande à Dieu la belle Liénor. La mère embrasse son neveu et le supplie, et ses yeux fondent en pleurs.

— Ah! Dieu! soupirent les uns, comme il vaudrait bien mieux que le sénéchal n'eût jamais vu le jour!

— Ah! croyez-vous que notre demoiselle reviendra telle qu'elle partit? font les autres qui la convoient jusqu'aux murs du plessis.

Les voyageurs s'éloignent à grande compassion. Ceux qui demeurent soutiennent dans leurs bras et conduisent au lit la pauvre femme qui croit bien avoir perdu le bonheur pour toujours.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

COMMENT LES CITOYENS DE MAYENCE ALLÈRENT CUEILLIR LE MAI.

R je vous dirai ce qu'il advint de Guillaume pendant ce temps-là. Il ne tenait plus à rien. Nul gai propos ne pouvait le dérider. Et pourtant l'empereur faisait de son mieux pour alléger sa peine.

Il alla le voir, un soir, après souper, accom-



pagné de Jouglet et d'un jeune chevalier. Tout en chevauchant, le valet se mit à chanter des vers du vidame de Chartres :

Quand le printemps leur aimable peinture
redonne aux prés et que le ciel s'éclaire,
et que revient tout être à sa nature,
s'il ne naquit sous un astre contraire,
je dois chanter, car plus ne puis me taire,

pour oublier l'amoureuse aventure
qui m'est tournée à grief et torture.

A ma douleur je ne sais couverture :
je suis aux lacs et ne m'en puis retraire.
Qu'ai-je acointé la belle créature?
Contre le mal où languis solitaire,
je ne connais remède salutaire,
sinon le cœur de celle qui m'est dure,
et je suis mort, si tel mal longtemps dure!

— Jouglet, dit l'empereur, cette strophe fut faite exprès pour moi sans doute.

Ainsi se passa la seconde quinzaine d'avril. Le moment vint de la grande assemblée où devaient se rendre tous les barons de l'empire. Il y eut, à cette occasion, de grandes réjouissances.

Sachez que Mayence avait bruit de ville fort gaie et avenante.

A la minuit, les citoyens s'en allèrent au bois, et quand il fit grand jour, ils s'en revinrent portant des brassées de glais et d'autres fleurs, et des rameaux feuillus. Ils traversèrent la cité, précédés de deux damoiseaux qui chantaient :

Tout là-bas sur la marine
(Or de chanter, compagnons)
dames y font chère fine :
    j'en ai le cœur gai.
Or de chanter, compagnons,
    en l'honneur de mai.

Quand ils eurent fini la reverdie, ils montèrent dans les appartements, et décorèrent de fleurs et de rameaux les fenêtres et les galeries, et jonchèrent le pavement, en l'honneur de Mai et de la haute assemblée.

Qui fut ce jour-là à Mayence peut bien dire que jamais, nulle part, l'on ne fit telle dépense et telle fête.

Les rues, de long en large, sont pourtendues

de courtines de cendal, d'hermine, de ciglaton et de baudequin. Il n'est pas un coin de la ville où les pignons des maisons ne soient richement décorés...

Or la belle Liénor touchait au terme de son douloureux voyage. Elle était très abattue, quand, de bon matin, elle atteignit la montjoie, aux portes de la ville.

Elle dit à ses chevaliers :

— Je voudrais, si vous n'y voyez pas d'empêchement, que mon neveu prît les devants pour nous chercher un logis. Il faudra qu'il le prenne le plus loin possible de l'endroit où mon frère habite.

— Certainement, firent-ils, un des écuyers l'accompagnera, et il reviendra ensuite pour nous renseigner.

Le neveu partit avec l'écuyer. Ils furent bientôt dans la ville. La Providence mit sur leur voie l'hôtesse la meilleure du monde. Ils firent la rencontre de deux bourgeoises qui venaient d'ouïr la messe matinale. L'une d'elles emmena les étrangers dans sa maison. Elle était sise dans une rue un peu écartée, simple, commode et agréable, avec un jardin et un puits.

La bourgeoise montra aux voyageurs les chambres belles et claires, et puis les étables.

— Seigneurs, fit-elle, je ne puis faire que ma maison soit autre qu'elle n'est.

— Rien n'y manque, madame, Dieu merci.

L'écuyer retourna vers ses compagnons, et leur rapporta qu'ils avaient trouvé un logis excellent et fait à souhait pour eux.

Et de ce pas, les chevaliers emmenèrent la gentille pucelle, enchaperonnée et guimpe rabattue.

La bourgeoise descendit dans la cour pour la recevoir et la conduisit dans sa chambre.

Liénor était curieuse de savoir quelle était cette grande assemblée qui avait lieu à Mayence, le jour de Mai-entrant.

— Je sais par ouï-dire, fit la bourgeoise, que l'empereur, ayant dessein de prendre femme, a mandé tous les barons pour se conseiller, comme il est juste.

La belle soupira :

— Que Dieu l'assiste, il en a grand besoin. Je l'eusse vu volontiers, en une moins triste occasion.

Des larmes claires lui courent parmi le visage : à moins que Dieu ne fasse un miracle, elle va chercher sa perte et celle de son frère. Son cœur se serra à la pensée que sa mère était demeurée seule au plessis.

Elle prit conseil de son neveu et des chevaliers.

— Seigneurs, dit-elle, indiquez-moi, je vous prie, le mieux appris de vos valets qui puisse porter un message à un prud'homme de la cour.

L'un des chevaliers lui nomma un sien écuyer lequel était officieux et de sens rassis.

— Celui-ci, dit-il, s'acquittera bien de sa tâche.

Elle le fit mander aussitôt, puis ayant congédié son neveu et ses gens :

— Vous vous rendrez, dit-elle, auprès du sénéchal. Vous lui porterez ce fermail, cette ceinture brodée d'oisillons et de poissonnets, et cette aumônière qui renferme un anneau avec une émeraude magnifique. Gardez que nul ne remarque ces présents. Vous lui direz que c'est la châtelaine de Dijon qui les lui envoie.

« Écoutez-moi bien. Vous direz que vous avez quitté Dijon mardi pour venir ici. Ce jour sera heureux et profitable pour vous, si vous faites bien ce message, et si Dieu me sauve de l'épreuve que je vais affronter.

« Je sais que le sénéchal a longtemps prié d'amour la châtelaine, continua la pucelle. Jamais elle ne voulut se rendre à ses vœux. Mais naguère, il lui vint quelque remords de toutes ses rigueurs. Vous direz donc que la châtelaine regrette de l'avoir éconduit, et lui mande qu'il ne tiendra qu'à lui de la revoir, mais qu'il devra ceindre ce tissu sous sa chemise; que sous cette condition elle se rendra à sa merci, et que pour gage d'amour elle lui donne son anneau.

« Beau doux ami, soyez prudent et avisé : s'il vous interroge, répondez-lui qu'on ne vous a pas demandé d'en dire plus, sinon qu'on est impatient de le voir. Allez, vous trouverez le sénéchal au palais ou parmi les barons.

CHAPITRE VINGTIÈME

COMMENT L'ENVOYÉ DE LIÉNOR PORTA AU SÉNÉCHAL UNE CEINTURE ET UNE AUMONIÈRE.



LE valet partit, et Liénor revint auprès des chevaliers. Elle leur dit qu'ils se vêtissent sur-le-champ; elle donna à chacun d'eux une paire de gants blancs, une ceinturette dorée et brodée à ses armes, et de jolies robes neuves d'écarlate violette. Le neveu en



eut une de grand prix, qui était faite de samit bleu et fourrée d'hermine.

Liénor se para de son côté; elle mit une chemise fine et blanche brodée de fleurs, et pardessus une cotte de cendal vert toute fourrée, corps et manches, qui prenait à souhait les seins petits et durs, la taille qui était grêle et les

hanches un peu basses. Jamais demoiselle ne sut mieux mettre son entente à se parer et se vêtir. Le cou sortait de la chemise, long, uni, et plein; un riche fermail ciselé laissait un doigt d'ouverture par où l'on entrevoyait la gorge blanche. Elle se couvrit de sa guimpe et agrafa sa ceinture dorée.

Cependant le valet joignit le sénéchal. Il lui adressa la parole à la manière accoutumée, et l'emmena à l'écart hors du palais, sous une haute muraille.

Quand il vit qu'ils étaient sans témoin, il ôta son manteau, suivant l'usage.

— Sire, fit-il, je viens en droite ligne de Dijon que j'ai quitté mardi, de la part de la châtelaine: elle vous mande qu'elle se rend à votre merci, et pour gage de son amour, elle vous envoie cet anneau et ce tissu.

Ce disant, il tira les présents de leur enveloppe.

Le sénéchal ne se sentit pas d'aise que la châtelaine se fût souvenue de lui; il regarda en tous sens et soupesa le fermail, l'anneau, la ceinture et l'aumônière. Ses yeux ne pouvaient s'en détacher.

Le messager se tira très habilement d'affaire. Il en raconta tant au sénéchal, que celui-ci ceignit sur le champ le tissu sous sa chemise.

Le messager ne put maîtriser une folle envie de rire, quand il vit que l'autre s'en écorchait la peau et se serrait jusqu'à étouffer.

Le sénéchal mettait le fermail à son collet, quand le messager lui dit :

— Madame vous prie de le laisser dans l'aumônière, car nul ne le verrait qui n'en crevât d'envie.

— Elle a raison, dit le sénéchal. Mais toi, bel ami, n'as-tu point encore de logis? Tu le vois,

je suis tellement entrepris que je ne puis entendre à toi. Oh! que j'aime les joyaux! Que Dieu me damne si ceux-ci ne valent pas cent livres et davantage! Cette nuit, quand je serai libre, nous parlerons de nos affaires. Va. Prends une robe fourrée, un bon manteau et un surcot; ne te soucie point du prix, même s'ils coûtent cent sous et plus. A bientôt. Pour moi je cours auprès de l'empereur.

L'écuyer s'éloigne, satisfait de n'avoir pas perdu son temps et d'avoir si bien engigné son homme.

— Eh bien, bel ami, quelles nouvelles apportez? lui dit Liénor.

— Il y a à la cour grande presse de barons, répond le valet. Il y a beaucoup d'Allemands, des longs et des courts.

Liénor avait hâte de savoir comment il avait fait son message. Quand elle vit qu'il s'en était si bien tiré, elle en eut grande joie.

— Que je n'aie jamais plus d'ami ni d'amie, si j'oublie le service que vous m'avez rendu...

Elle appela ses chevaliers.

— Seigneurs, dit-elle, allons voir cette grande assemblée. Nous ne reverrons pas la pareille de longtemps.

Les valets amenèrent les palefrois. Celui de la pucelle était un ferrant pommelé, avec une crinière bien plantée; les courroies étaient resplendissantes et la sambue recouverte d'une écarlate d'Angleterre à jours, doublée de cendal jaune qui traînait jusqu'à terre; les arçons étaient d'ivoire garni d'émaux.

Mais je ne sais pourquoi je ne viens pas plus vite au fait. Avant de monter, la courtoise demoiselle fit présent à son hôtesse, pour la remercier de ses bontés, d'un anneau à deux chatons d'émeraude.

— Dieu vous le rende, demoiselle, fit la bourgeoise. Depuis la belle Aude et Berthe aux grands pieds, il ne fut pas dans le monde cœur aussi franc et magnifique.

Les chevaliers prirent chacun un pan de son manteau, tandis qu'elle montait, pour qu'elle ne s'embarrassât pas dans les plis.

Et ils se dirigèrent vers la cour, aux côtés de la pucelle.

Sachez qu'il y eût foule pour admirer ce charmant équipage. Tous les gens leur souhaitent le bonjour. Ils admirent le palefroi et le harnais, et la pucelle qui se tient assise, la main droite à la bride. Les riches bourgeois du Change se lèvent quand elle passe, et louent entre eux sa belle contenance.

— Au royaume de France, disent-ils, elle n'a pas sa pareille.

On pourrait couper les bourses à ceux qui vont musant à sa rencontre. Les hautes dames la regardent du haut de leurs loges, convoitant son sourire.

La belle leur rend leur salut avec la meilleure grâce.

— Que cherche donc l'empereur, disent-elles, lui qui veut se marier?

— Hé Dieu! qu'il prenne cette demoiselle!

Pendant ce temps-là, l'on menait joyeuse vie au palais. Des ménestrels qui étaient venus de mainte terre pour gagner bonne provende chantaient leurs sons et leurs lais. On entendait la belle Doette de Troyes qui disait cette pastourelle :

Quand revient la saison
que reverdit la haie,
qu'il est droit et raison
que chacun rie et s'égaie,
j'allais seul par la boulaie
chantant pour guérir ma plaie.

Lors trouvai sans compagnons
bergerette o ses moutons;
elle chantait sa chanson,
gentille était sa façon,
elle avait sorets et blonds
cheveux que le vent balaie.

Un autre, natif de Châlons, en belle robe verte, chantait à son tour cette strophe :

Par votre fraude et malengin
Amour, je suis près de ma fin :
je croyais que vous m'aviez conquise
belle dame et bonne à ma guise.
Mais ce n'était qu'abusion,
dont je suis en tristeur mortelle.
C'est péché sans rémission
que vous n'ayez compassion
de moi, votre servant fidèle.

De tels vers renouvelaient la douleur de Conrad. Il pensait que ses barons assemblés attendaient toujours son bon vouloir, et qu'il devrait s'expliquer tôt ou tard sur la raison de leur présence. Son inquiétude était mortelle.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

COMMENT LIÉNOR PARUT DEVANT L'EMPEREUR ET LUI DEMANDA JUSTICE.



LA demoiselle fit son entrée à la cour. Aussitôt des centaines de chevaliers descendent des loges et des étages, accourent des hôtels environnants.

— Voyez, c'est Mai, s'écrient-ils, que deux chevaliers amènent !



Damoiseaux et écuyers s'empressent autour d'elle. Tous sont émerveillés et croient que c'est fantômerie.

— Pucelles de telle guise avaient accoutumé jadis de venir s'ébaudir à la cour du roi Artur ! disent-ils entre eux.

 Liénor était songeuse, en entrant dans le

palais, de voir tant de si belles gens l'entourer et venir à elle. Quand elle pense que cette grande assemblée a lieu pour elle et à cause de son frère, et que l'empereur a eu dessein de la prendre pour dame et épouse, sur sa bonne renommée, elle a peine à retenir ses larmes.

Les chanteurs ne peuvent dissiper sa tristesse. L'un d'eux commence cette chanson provençale :

Belle m'est la voix altane
del rossignol el Pascor.

Liénor est assise sur une forme; son visage s'incline douloureusement. Plusieurs barons remarquent son abattement et en demeurent interdits.

Cependant il y a peu que l'empereur ne perde le sens à force de douleur, dans la salle. Il écoute distraitement ses Teutons qui baragouinent autour de lui. Il n'ose leur souffler mot de ce qu'il pensait leur dire.

Mais voici que s'avance le seigneur de Nivelles :

— Sire, fait-il, savez-vous la nouvelle? Même au temps du roi Artur, c'est grand bonheur pour vous, il n'advint aussi belle aventure.

— Quoi donc?

— Une merveilleuse créature est là, au palais. Je ne sais si c'est une fée ou une femme. Mais il ne reste plus sur le marché âme qui vive. Tous ceux de la ville l'ont amenée en procession jusqu'ici.

— Quelle est cette plaisanterie?

— Allons toujours voir, fit le sénéchal.

Voyez comme le Diable court après sa honte!

L'empereur, qui ne cherchait qu'une occasion de remettre la réunion, quitta la salle et tous les autres barons le suivirent.

Quand Liénor le vit, elle alla droit à lui simplement. Selon l'usage, elle dégrafa son manteau; dans le mouvement qu'elle fit, elle accrocha son voile, et tout l'édifice de sa coiffure fut emporté, si bien que la chevelure dorée se répandit parmi les épaules, sur le beau samit bleu de sa cotte. Elle fuyait tant la joie qu'il ne lui chalait de tresser ses cheveux : elle avait simplement tiré sa raie le matin, d'une branche de porc-épic, se coiffant à la heaumière. Elle avait sur la tête un chapelet à la mode des pucelles de son pays, un peu en arrière du front; ses cheveux ondulés floconnaient le long du visage.

Elle se laissa choir aux pieds de l'empereur.

— Pour l'amour de Dieu, sire, s'écria-t-elle, j'implore votre grâce.

— Levez-vous, ma belle, dit l'empereur.

— Non, sire, je resterai plutôt céans jusqu'à none, si vous ne me promettez sur votre honneur de me faire justice.

— Je le promets.

Il lui tendit le bras et l'aida à se relever.

Liénor était savante en droit et bien parlante. Nulle mieux qu'elle n'eût pu exposer son affaire.

— Noble empereur, fit-elle, entendez-moi, car j'en ai grand besoin, Dieu merci. Il n'y a pas longtemps, votre sénéchal (et elle le montra du doigt aux familiers de l'empereur) entra par aventure dans un lieu où je cousais. Il m'outragea, me ravissant mon pucelage et me volant ma ceinture, mon aumonière et mon fermail. De tout cela, je demande raison.

Elle se tut alors. L'empereur regarda le sénéchal.

— Sénéchal, vous avez entendu. Jamais telle plainte n'a été portée contre vous. Allez vous conseiller, ou justifiez-vous.

— Je ne me conseillerai pas, répondit le sénéchal. Que jamais je ne repasse ce seuil, si je vis jamais cette femme. Je nie lui avoir dérobé sa virginité, ni autre chose à son dommage, ceinture ou agrafe.

— Vous entendez le démenti du sénéchal!

— J'entends, sire, mais c'est vilenie. Il ne sortira pas de ce palais, car il en ira tout autrement qu'il ne l'espère, si votre justice s'exerce. Ne soyez pas en souci, bon roi. Il prétend ne m'avoir pas ravi mon honneur et ne point m'avoir pris mon tissu et mon fermail. Je vous dirai donc la façon de la ceinture; elle est brodée de poissons et d'oiseaux dorés; quant au fermail, il porte un très riche rubis-balai. Le sénéchal n'est pas encore justifié. Qu'il tire son vêtement; vous y verrez ma ceinture : si je mens, qu'on fasse passer un char sur mon corps. Et vous verrez encore, pendue au tissu, l'aumônière.

A ces mots, le sénéchal pâlit affreusement.

— Dieu! font les barons, si la pucelle dit vrai, notre sénéchal est en mauvais point. Voilà une grave affaire, si la preuve est faite.

— Sire, selon votre promesse, faites bonne justice et justifiez-moi sans retard.

L'archevêque de Cologne qui était présent intervint.

— Il y a longtemps, sire, que pareil procès ne fût porté devant vous. Il convient qu'on fasse la preuve de suite.

Aussitôt alors, qu'il lui soit agréable ou non, un chevalier souleva la robe et la chemise au sénéchal, tant que chacun vit la ceinture qui était sur la chair nue. La chose était trop évidente pour qu'il y eût lieu à combat judiciaire.

— Gardez-le à vue, qu'il ne s'en aille, fit l'empereur.

Il le recommanda à dix barons d'âge et d'expérience, sur tout ce qu'ils avaient de plus cher.

L'empereur fit :

— Je suis fâché de la découverte, car il m'a bien servi.

— Plaise à Dieu, font les amis du sénéchal, qu'il l'assiste en ce pressant besoin.

— Des ceintures de cette façon, disent d'autres, on pourrait en trouver beaucoup. Au reste, personne ne pourrait prétendre qu'il dût être mis à mort, sur ce chef. Il n'y a que le fait du viol lequel n'est pas prouvé.

— Ces raisons ne valent rien, fit l'empereur. Pour mille marcs d'or, je ne voudrais qu'il esquivât la claie et le bûcher. Est-ce que ma terre est à l'abandon? Lui ai-je donné la sénéchaussée pour qu'il vole des joyaux?

Les barons allèrent alors trouver le sénéchal. Ils lui dirent qu'il eût à se conseiller.

— Malheur à la cour, s'écria-t-il, où l'on ne permet pas à un homme de se justifier par serment! Je ferais jurer à cent chevaliers, s'il voulait, que ce coup terrible m'est venu d'enchantement, car j'ignore si cette ceinture est la sienne. Mais de grâce, pour le temps passé auprès de lui, pour l'estime qu'il m'a marquée et en récompense de mes longs services, que l'empereur me laisse purger l'accusation par le jugement de Dieu; si je ne puis établir que je n'ai pas touché à la pucelle et ne lui ai fait nul dommage, qu'il me fasse pendre sur-le-champ, voilà ce que je lui demande.

Les amis du sénéchal étaient fort affligés.

— Ha! malheureuses gens sans secours! disaient-ils entre eux. Que ferons-nous? Nous sommes perdus, si nul de nous ne peut le

défendre en personne! Il nous a fait largesse, nous donnant vair et gris à discrétion, et de l'argent en abondance ; les destriers qu'il nous a donnés lui ont coûté plus de mille marcs. Et sans l'avoir mérité, il va être traîné à la claie et brûlé!

Et tant ils étaient dolents que la pucelle avait compassion de leur infortune.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

COMMENT LE SÉNÉCHAL FUT MIS DANS UNE CUVE D'EAU BÉNITE ET COMMENT LIÉNOR ANNONÇA QU'ELLE ÉTAIT LA PUCELLE A LA ROSE.

LS retournèrent près de l'empereur et ils l'implorèrent à genoux, l'assurant de leur fidélité et le priant d'écouter leur requête. Nul d'entre eux ne pouvait croire leur ami coupable d'un tel crime.

Les yeux de l'empereur s'emplirent de larmes,



parce qu'il lui souvenait que le sénéchal l'avait servi longtemps et avec zèle.

— Seigneurs, n'en doutez pas, j'aimerais mieux être allé nu-pieds outre-mer qu'une telle chose fût arrivée.

Ils lui dirent alors qu'à leur avis, le sénéchal

était victime de quelque enchanterie, et que de pareilles ceintures se rencontraient communément.

— Il ne vous plaira point de le condamner à mort pour cela. Prenez acte de son démenti : que jamais de sa vie, avant ce jour, il n'a vu la pucelle, et partant ne peut l'avoir déshonorée. Le mystère serait très certainement éclairci, s'il se purgeait de l'accusation en justice. C'est la faveur que nous vous demandons pour lui en récompense de ses services.

— Je ne vous l'accorderai que si mademoiselle y consent.

Les compagnons du sénéchal se rendirent auprès de Liénor. Ils élevèrent les mains vers elle. La pucelle leur octroya bonnement ce qu'ils demandaient, priant Dieu de confondre son calomniateur par un miracle évident.

Le jugement fut bientôt prêt au moutier saint Pierre. Tous y furent présents, princes et vassaux, archevêques, évêques et clercs, et la pucelle au milieu d'eux. Le sénéchal fut amené, accablé de honte, avec sa ceinture que tous regardaient.

On s'attroupa tout autour de la cuve pleine d'eau bénite. Sitôt qu'il y fut entré, le sénéchal alla droit au fond, comme une cognée.

Les clercs alors, louèrent Dieu, entonnant leurs chants et sonnant les cloches.

Le sénéchal fut ramené vers l'empereur à grande joie. La pucelle revint à leur suite au palais; peu lui importait que chacun se réjouît : la chose s'était bien passée comme elle le voulait. Quant à l'empereur, il était heureux de la grâce que Dieu avait faite au sénéchal.

Liénor parut devant lui.

— Demoiselle, lui dit-il, le sénéchal est justifié.

— Celui qui discerne les bons des méchants,

répondit-elle, apporte son aide à ceux qui l'implorent. Écoutez-moi bien, vous tous. Je suis la *Pucelle à la Rose,* la sœur de Guillaume de Dôle, dont la renommée lui valut le grand honneur dont vous l'avez vu combler.

A ces mots, elle ne put retenir ses larmes.

— Le sénéchal que voici fit un voyage à notre château, et il sut si bien flatter et tromper ma mère qu'elle lui révéla cette particularité de la rose que j'ai de naissance sur la cuisse, que j'étais seule à connaître avec mon frère et ma mère. Et ce déloyal, par haine de mon frère et de ma famille, fit une chose abominable : il vous fit croire que je n'étais pas pucelle. J'eus recours alors au stratagème de la ceinture. Le sénéchal fut contraint d'avouer qu'il ne m'avait jamais vue, ni souillée. Et l'épreuve par la cuve d'eau bénite lui donna raison, en même temps qu'elle établit mon innocence :

L'empereur demanda :

— Etes-vous bien ce que vous dites ?

— N'en doutez pas, je suis Liénor en personne.

L'empereur alors lui tend la main et l'accole devant tous ses gens.

— Or soyez joyeuse, fait-il, car Dieu vous a fait grand honneur!

Et joyeusement il fredonna cet air :

Que me demandez-vous
quand vous m'avez?
Lors ne m'avez-vous?
— Je ne veux rien,
si vous m'aimez bien.

Et les barons se mirent à chanter en chœur :

Tendez tous vos mains à la fleur d'été,
à la fleur de lis.
Pour Dieu tendez-y.

Ce fut leur *Te Deum.*

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

COMMENT CONRAD SE CONSEILLA AUPRÈS DE SES BARONS AU SUJET DE SON MARIAGE.



'EMPEREUR vit que le moment était venu de parler à ses barons.

— Maintenant, dit-il, il n'y a plus de raison de différer l'entretien que je dois avoir avec vous. Je vous ai vu souvent soucieux de ce que je ne prenais point femme; vous craigniez pour l'empire



qu'il n'échût à un prince qui ne sût pas les devoirs de son état comme je les entends. La Renommée qui vole partout me nomma cette pucelle. En vérité, je vous le dis, c'est à elle que j'ai destiné l'honneur d'être dame et reine de cet empire. Vous êtes, messeigneurs, mes conseillers, mes favoris. Je ne ferai rien, encore que mon

dessein soit bien arrêté, sans votre consentement.

Ces paroles lui ont conquis l'assemblée. Chacun agrée sa demande et dit : « Je le veux! ».

Le bon sire est très touché de ces marques de confiance et d'affection. Il remercie ses barons.

— Par Dieu, ajoute-t-il, le gentil chevalier de Dôle en sera guéri du coup!

Ce fut lors à qui sauterait sur son destrier et courrait annoncer la bonne nouvelle à Guillaume. Ils le trouvèrent au verger de son hôte, tout déconfit, et prenant peu de plaisir au chant du rossignol.

Vous dire sa joie quand il entendit les chevaliers est superflu.

Il se leva sur-le-champ, courut à l'hôtel ; il ôta sa robe toute mouillée de ses larmes, en vêtit une de samit, magnifique, brodée de ses armes sur le devant et sur les bras ; elle était toute neuve, légère avec sa doublure de duvet et bonne pour l'été.

Il monta et partit, accompagné de ses chevaliers. Pendant la chevauchée qui ne fut pas longue, un neveu de l'évêque de Liège, qui était joyeux compagnon, chanta une chanson d'histoire bien douce et plaisante :

Or voici Pâque et le beau mois d'avril.
L'herbage est dru, et le bois reverdi,
les douces eaux reviennent à leur fil,
les oiselets chantent soir et midi.
Ne doit laisser qui d'Amour est épris
ce gentil dieu servir sans contredit :
ainsi faisaient Aigline et son ami.
Gui aime Aigline, Aigline aime Guion.

Près du château qu'on appelle Beaucler
bientôt y eut joyeux bal commencé :
mainte pucelle y va pour caroler,
les écuyers y vont pour bouhourder,

les chevaliers y vont pour regarder;
la belle Aigline s'y fait aussi mener :
bliaud de soie elle avait affublé
long de deux aunes qui traînait par les prés.
Gui aime Aigline, Aigline aime Guion.

La chevauchée continue, joyeuse.
Un chevalier entonne ce son poitevin :

Quan vei la laudete mover
de joi sas alas contral rai,
que s'oblid'es laissa cazer
per la doussor qu'al cor li vai,
ailas, quals enveja m'en ve
de cui qu'en veja jauzion :
meravilhas ai, quar desse
lo cors de désirier nom fon[1].

Ailas, tan cujava saber
d'amor, et tan petit en sai!
Quar eu d'amar nom posc tener
celleis don ja pro non aurai;
tout m'a mon cor e tout m'a se
e mi mezeis e tot lo mon;
e quan sim tolc, non laisset re
mas dezirier e cor volon[2].

Ils arrivèrent au palais. Les barons firent fête à Guillaume. Ils disaient :

— Jamais n'entra céans meilleur homme et chevalier plus irréprochable!

— Quel beau jour, pensait Guillaume, que celui où je vois ma sœur assise aux côtés de Monseigneur!

Il dégrafa son manteau et se mit à genoux devant Liénor.

1. Quand je vois l'alouette mouvoir d'allégresse ses ailes vers le soleil, qu'elle s'oublie et se laisse tomber de la joie qui lui emplit le cœur, hélas! que je porte envie à tout ce que je vois joyeux! Je m'émerveille qu'aussitôt le cœur ne me fonde de désir!

2. Hélas! je croyais tout savoir en amour, et j'en sais si peu! Je ne puis m'empêcher d'aimer celle dont je n'aurai nul profit; elle m'a ravi mon cœur, et tout mon être; elle m'a tout pris, ne me laissant rien que convoitise et cœur désireux.

— Mon cher frère, mon bien-aimé, mon cœur, fit-elle, soyez le bienvenu!

Leurs yeux se mouillaient de tendresse.

Sachez qu'il ne fit aucune allusion à ses épreuves, ce parfait chevalier de grand sens; il salua et honora sa sœur comme sa dame, il la traita selon le haut rang qu'elle occuperait dorénavant.

Cependant des soins importants retenaient l'empereur auprès de ses barons.

— Me conseillez-vous d'attendre jusqu'à l'Ascension pour célébrer les noces?

— Plaise à Dieu que non, répondirent-ils. Il ne faut pas tarder davantage.

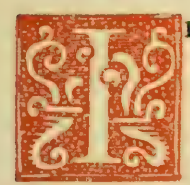
— Sire, fit le duc de Saxe, si chacun de nous repart en sa terre, il sera très ennuyeux de nous rappeler. En ce moment, nous sommes tous réunis.

— Il me semble, dit l'archevêque, que voici un excellent conseil.

— Et je désire que vous l'approuviez tous, fit Conrad qui était plus amoureux que jamais. Allez, messeigneurs, et préparez-vous pour les noces!

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

COMMENT LA PUCELLE SE VÊTIT ET PARA POUR SES NOCES.



IL n'y eut, depuis la naissance de Notre Sauveur, ville aussi bouleversée que Mayence, quand la nouvelle s'y répandit de la venue de Liénor à la cour et du destin qui lui était réservé.

On manda sur-le-champ les dames de la cité



qui s'occupèrent de la parer pour ce grand jour.

L'impératrice fut revêtue d'une robe de fée. Elle n'était pas tissée au métier ou à la navette, mais entièrement faite à l'aiguille. Une reine de Pouille, jadis, pour son plaisir, l'avait ouvrée, et elle y avait bien passé sept ans. On y voyait, merveilleusement brodée, toute la guerre de Troie : la naissance d'Hélène, les enfances de

Pâris, son frère Hector, le roi Priam, et le vaillant Memnon; toutes ces images étaient d'or; on voyait comment Pâris ravit la pucelle, et comment tout le baronnage des grecs le vint requérir, comment Achille occit Hector, et le grand deuil qui s'ensuivit, et la ruse de Sinon, et le cheval de bois, et comment ils mirent le feu à la cité et au donjon.

La doublure de l'étoffe n'était ni de gris, ni de vair, mais de pièces de martre et d'hermine ondoyantes et alternées.

Nulle robe ne pouvait mieux convenir à la belle, mais qu'était le harnais au prix de la monture?

En grande pompe, les barons la menèrent au moutier. Jamais on ne vit réunies tant d'étoffes précieuses, baudequins, ciglatons, diapres et samits, aussi magnifiquement brodés, ni tant de pierreries, ni tant de fourrures.

Le clergé, dix évêques, plus de deux cents prouvaires, clercs et chanoines, vint à la rencontre de l'empereur en procession, avec tout le trésor de l'église : le reliquaire, le sceptre et tout ce qui était nécessaire pour le couronnement.

Le cortège entra dans la nef au milieu des chants. La bénédiction nuptiale eut lieu, et l'archevêque posa la couronne au front des nouveaux époux.

Pendant ce temps-là, les sergents avaient préparé les tables du festin qui fut magnifique. Auprès de l'impératrice s'assirent les Élus de la noblesse, suivant leur rang, ducs, archevêques, barons, évêques.

— Ah! font-ils entre eux, ceux qui vont prenant le cœur aux gens par beaux-semblants y gagnent beau butin, mais ce n'est pas volerie. Le sénéchal doit regretter amèrement son odieuse conduite.

 Il eût du en cette occasion servir avec les plus

grands seigneurs et fieffés et remplir quelque office auprès de l'empereur couronné. Chacun s'acquitta de son rôle selon son rang. Son démérite éloigna le sénéchal de tel honneur. Il était enfermé dans la tour, anneaux aux pieds, et moufles de fer aux mains. S'il peut échapper au sort qui l'attend, il en saura plus que Renard.

On apporta sur les tables tant de plats et si divers que je ne saurais les énumérer tous : sangliers, ours, cerfs, grues, jantes, paons rôtis. Les sergents n'eurent pas à se plaindre : ils dînèrent de purée de mouton qui est de saison en mai, de bœuf gras et d'oisons gavés. Il y eut à boire abondance de vins blancs et vermeils, au goût de chacun.

L'empereur était au comble de la félicité de voir que Liénor faisait l'admiration de tous.

Guillaume eut aussi une grande part à cette journée mémorable. Jamais on ne vit chevalier de plus merveilleuse manière, alors qu'il servait en simple cotte, devant l'empereur.

Pourquoi fallut-il que la mère de Guillaume et de Liénor ne fût point là ! Si elle avait pu voir ses enfants admis à pareil honneur, elle en eût été heureuse pour la vie. Mais elle ne devait pas tarder à apprendre la nouvelle, car des exprès étaient en route pour Dôle, et ils allaient bon train.

Le reste de la journée se passa à chanter, caroler et jouter à la quintaine, et la fête se prolongea fort avant dans la nuit. Les ménestrels retirèrent gros gain de leur plaisant métier. Les barons imitèrent la générosité de l'empereur et donnèrent tant de chapes et de surcots, de cottes et de manteaux qu'on eût pu en vêtir durant trois ans tous les rendus des d'Ourscamps et d'Igny.

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

COMMENT LE SÉNÉCHAL FUT BANNI DE L'EMPIRE.



E me tairai sur les plaisirs que goûta le bon Conrad pendant la nuitée : si jamais homme éprouva de grandes délices à tenir, dans un beau lit, son amie embrassée, on peut bien dire que ce fut lui.

Pour accoler, baiser, mignotter, et pour cent



autres déduits et mignardises, il laissa loin derrière lui Tristan, au temps où il aimait le plus sa chère Iseut, et le beau Lanval, et tous les amants les plus fameux.

Il y parut bien à son lever. Il ne refusa pas un seul don à ceux qui le sollicitèrent.

Avant que ses barons le quittâssent, il fit largesse à tous, leur partageant ses joyaux, selon

le rang qu'ils tenaient à la cour et le temps de leurs services.

Ils ne crurent pas mieux faire, de leur côté, que de demander la grâce du sénéchal. Conrad se laissa prier. Il fut d'abord inexorable:

— Pour autant d'or qu'il y a d'airain à Huy où l'on fait les chaudières, et bien qu'il me pèse de vous le refuser, je ne renoncerais à ce que justice fût faite.

Le duc de Savoie et les autres se jetèrent à ses pieds, sur le pavement de mosaïque.

— C'est vainement, s'écria-t-il, que vous m'implorez. Relevez-vous. Ce déloyal m'a menti et a voulu honnir la plus noble femme de France; il mourra avec sa honte.

— Laissez-nous au moins, sire, dirent-ils alors, supplier madame pour ce qui la regarde.

— Soit, dit l'empereur, qu'elle se prononce!

Ils allèrent prier Liénor. L'un d'entre eux prit la parole: il remontra à l'impératrice que si le sénéchal mourait dans les supplices, elle en aurait peu de profit, au lieu que si elle écoutait favorablement leur prière, elle y gagnerait leurs cœurs pour toujours; que l'empereur n'attendait que le mot qui tomberait de sa bouche.

Liénor répondit:

— Je ne saurais en ce jour montrer mauvaise volonté, s'il est vrai que messire m'ait laissé le soin de décider; nouvellement venue en Allemagne, je ne veux pas mécontenter les gens ni encourir la colère de Dieu. Or conseillez-moi, quelle peine faut-il lui infliger? Pour que d'autres ne soient point tentés d'imiter sa félonie, je ne veux pas qu'il échappe à la mort, sans faire une longue pénitence.

— Faites-lui vider l'Allemagne et la France, qu'il s'en aille outremer!

— Eh bien ! Qu'il aille servir au Temple, si l'empereur y consent.

Les barons rapportèrent l'entretien à l'empereur qui s'accorda à l'avis de sa femme.

Le sénéchal fut tiré de prison. Il fut amené, tout croisé, devant l'impératrice, pleurant sa faute et se confondant en remerciements pour la bonté qui lui était faite.

Bientôt après la cour se sépara ; chacun rentra dans sa terre et revint à sa besogne accoutumée. Telle est la vie : il n'est plaisir si prolongé qui ne s'achemine à sa fin et ne tourne à désenchantement.

L'empereur demeura seul avec l'impératrice et quelques favoris, parmi lesquels son frère aimé, le vaillant Guillaume de Dôle. La mère arriva bientôt. L'empereur l'accueillit à grande joie et révérence et pourvut à tous ses besoins. Elle se fixa dans la cité de Mayence. Et ainsi finit l'histoire que fit mettre par écrit l'archevêque de Mayence pour édifier les rois, et les exhorter à faire le bien, et garder la justice, à l'exemple du bon empereur Conrad qu'on ne cessera point de célébrer tant que le monde durera.

EXPLICIT

NOTES

NOTES

L'original du roman que j'ai rajeuni sous le titre de *La Pucelle à la Rose* est généralement connu sous le nom de *Guillaume de Dôle* que lui donna assez malencontreusement le Président Fauchet à l'époque de la Renaissance. Il date des dernières années du XII[e] siècle ou des premières du XIII[e]. Le texte, qui ne nous est parvenu que par un seul manuscrit très incorrect, conservé à la Bibliothèque du Vatican (Fonds Christine de Suède, nº 1725) a été publié en 1893 par M. Servois.

Cette œuvre est anonyme; du moins l'a-t-on cru longtemps, personne n'ayant pris garde à un « engin » dissimulé dans les trois derniers vers, mais après les remarques de plusieurs érudits et les ingénieuses déductions de M. Joseph Bédier qui, le premier, déchiffra l'anagramme, on est autorisé à l'attribuer à Jean Renard, auteur du *Lai de l'Ombre* et vraisemblablement du *Roman de l'Escoufle*. Aucun poète courtois n'avait plus d'esprit et de piquant : je me le représente assez semblable au vielleur Jouglet qu'il a si bien crayonné.

Une des particularités de son ouvrage, c'est d'être parsemé de chansons à la mode dans ce temps-là : le procédé était nouveau à l'époque, et il n'a pas manqué d'être imité dans la suite. Pour faire revivre cet exquis poème à l'oreille et à l'esprit du public contemporain, j'en ai usé comme dans les autres *rifacimenti* que j'ai entrepris naguère : scrupuleusement et librement à la fois ; m'efforçant de mettre autant d'art dans ma version que j'ai apporté d'application dans l'étude du modèle. La partie narrative est tournée en prose, et les petits morceaux lyriques qui y sont intercalés sont traités suivant une métrique familière, comme eût pu le faire quelque disciple de Marot ayant à sa disposition l'outillage de la science moderne.

Jean Renard avait dédié son poème au « preux

du royaume Miles de Nanteuil » qui fut évêque de Beauvais, nous dit le savant historien de nos antiquités, M. Ch.-V. Langlois. J'ai dédié ma version au poète Maurice du Plessys, conservateur de la langue des aïeux, et docteur irréfragable en matière de poésie.

CHAP. I. — *Perrières, mangonneaux, hourdis.* La *perrière* est la baliste du moyen âge ; elle était mue par des cordes et lançait soit des pierres, soit du feu grégeois. On appelait *mangonneau* un engin de même espèce, mais de plus petites dimensions. Les *hourdis* étaient des galeries de bois destinées à exhausser les courtines et tours d'une ville assiégée; dans la suite, ce mot a désigné tout retranchement revêtu de planches.

Son écu était pour moitié celui du comte de Clermont. L'empereur Conrad étant un personnage de fantaisie, son écu est aussi de l'invention du poète. Il n'est pas nécessaire d'expliquer cette particularité par des relations politiques unissant l'Allemagne et le Beauvaisis. Jean Renard a voulu simplement donner une idée avantageuse d'un de ses protecteurs et le flatter adroitement par la même occasion.

Vavasseur. Vassal d'arrière-fief relevant d'un fief noble. Les vavasseurs sont bien considérés dans les romans de chevalerie pour leur probité et leur prud'homie qui s'allient souvent à la pauvreté.

Robes. On appelait *robe* au moyen âge l'ensemble de l'habillement, soit féminin, soit masculin : la tunique de dessous appelée *chainse,* puis *cotte*, la tunique de dessus appelée *bliaud,* puis *surcot*, et le manteau dont la forme variait. Les femmes portaient à leur ceinture une *aumônière* ou sachet brodé et orné de glands. Les principales étoffes étaient la *futaine*, tissu de fil et coton, les petits lainages : *étamines, serges, beiges* et *tiretaines, l'écarlate,* drap foncé ou teint en vert ou en rouge, le *samit*, sorte de satin ou drap de soie sergé, le *cendal*, sorte de taffetas, le *ciglaton,* brocard fabriqué

 d'abord dans les Cyclades, puis dans tout l'Orient

le *baudequin*, autre riche étoffe brochée, primitivement fabriquée à Bagdad (Cf. baldaquin).

Destriers. Le *destrier* est le cheval de bataille; le *palefroi,* le cheval de parade; le *roncin* (mot corrompu de nos jours en *roussin*), le cheval à tous usages, et le *sommier* le cheval de charge.

CHAP. II. — *Trefs, aucubes et pavillons.* Mots désignant divers genres de tentes plus ou moins spacieuses et de formes variables.

Entre prime et tierce. Façon romaine de compter les heures, adoptée par la liturgie : *prime* commence à 6 heures, *tierce* à 9, *sexte* à 12, *none* à 15.

Chainse. Tunique de dessous (voir plus haut) qui a donné naissance à la *chemise.* Le chainse était généralement en toile, avec bordures de soie brodées à l'encolure et aux manches, parties apparentes sous le bliaud.

Courroie. Ceinture.

Ils ne prisent pas Danger la queue d'une violette. Danger (dominarium), qui paraît ici quarante ans avant Guillaume de Lorris, est devenu l'un des principaux personnages allégoriques du *Roman de la Rose.* Il représente la puissance maritale et les obstacles moraux et matériels que l'amant rencontre dans sa quête. Pour donner tout son sens au passage, j'ai fait intervenir un autre personnage de notre mythologie française, Bel-Accueil, le fils de Courtoisie, dont le rôle est de prêter ses bons offices aux amoureux.

CHAP. III. — *La basse-cour de Maître Constant.* Dan, Sire ou Maître Constant des Noes est le vilain « bien garni » du *Roman de Renard*, chez qui le rusé goupil s'approvisionne de gélines et de chapons.

Jeux de tables, de la mine, etc. Les *tables* sont le trictrac; la *mine* était un jeu de hasard dont les règles nous sont ignorées.

Carole. Ronde. Les caroles étaient chantées, comme les rondes de nos écolières; mais les grandes personnes y prenaient part.

Robin et Aélis. Chanter de Robin et d'Aélis était devenu synonyme de chanter des rondes. Quand quelqu'un entonnait ce vers « Aélis main se leva », tout le monde savait sans doute, au moins à l'origine, pourquoi Aélis s'était levée matin, et ce qui avait suivi. Il dut aussi venir un temps où on l'oublia; et sans doute beaucoup de gens au XIII[e] siècle auraient été aussi embarrassés de raconter l'histoire d'Aélis et de Robin que nous le serions nous-mêmes si nous devions poursuivre le récit des aventures de Cadet-Rousselle » (Alfred Jeanroy, *Origines de la poésie lyrique en France au Moyen âge*, Paris 1904, p. 425).

CHAP. IV. — *Parçois*. Région de Franche-Comté imaginée par Jean Renard, probablement les environs de Parcey (C[on] de Dôle, Jura), ainsi que le suppose M. Joseph Bédier dans son Glossaire du *Lai de l'Ombre.*

Vielleur, vielle. La vielle du XIII[e] siècle n'a rien de commun avec notre vielle qui s'appelait alors chifonie *(symphonia).* C'est un instrument à archet analogue à la viole.

CHAP. V. — *Plessis.* Primitivement enclos, parc fermé de haies; puis maison de campagne, petit château avec parc.

Dégrafa son manteau. C'était un usage ancien de dégrafer son manteau en se présentant devant l'hôte, sans doute, à l'origine, pour montrer qu'on ne venait pas avec des intentions criminelles.

CHAP. VI. — *Chansons de toile* ou *d'histoire.* Ainsi appelées parce qu'on les chantait en filant et tissant, et parce qu'elles avaient trait à quelque anecdote ou fait d'amour. Plusieurs de celles qui sont citées par Jean Renard sont, ainsi que les motets et les pastourelles, d'une langue plus archaïque que le roman. Dans ma version rimée ou assonancée, j'ai tenu compte de cet écart, et j'ai usé d'un vocabulaire un peu différent de celui du récit. Je dois ajouter que pour la variété j'ai remplacé quelques-uns de ces morceaux par d'autres que j'ai librement traduits ou imités.

Orfrois. Galons, fils d'or travaillés à la mode phrygienne.

CHAP. VII. — *Girbert et Fromont.* Personnages de la geste des *Loherains.*

CHAP. VIII. — *Fourrures.* Il y avait les fourrures précieuses importées d'Orient, d'Arménie et de Sibérie, comme la martre *zibeline* et l'*hermine*, soit unie, soit piquée des houppes noires de la queue, et les fourrures indigènes: chat, martre, renard, *vair,* (ventre de l'écureuil), *petit-gris* (dos du même animal). Les fourrures blanches communes étaient souvent teintes en rouge pour faire des poignets *(gueules).*

Rougemont. Commune du canton de Montbard (Côte-d'Or).

Saint-Trond. Ville de l'arrondissement de Hasselt (Limbourg Belge).

Chambly. Commune du canton de Neuilly-en-Thelle (Oise).

CHAP. IX. — *Tref-sur-Meuse.* Maestricht, capitale du Limbourg hollandais.

CHAP. X. — L'*Histoire de Constantin.* Roman, qui ne nous est point parvenu, sur les infortunes conjugales de certain roi. Ce récit devait être populaire aux XIIe et XIIIe siècles, comme on le voit par diverses allusions, entre autres un passage d'*Auberi le Bourguignon.*

Nous sommes sûrs du seigneur de Ronquerolles etc... Tous ces personnages, connus des historiens, sont contemporains de Philippe-Auguste. Coucy, chef-lieu de canton, arrondissement de Laon (Aisne). Roucy, commune du canton de Neufchâtel (Aisne). Ronquerolles, commune du canton de l'Isle-Adam (Seine-et-Oise). Harnes, commune du canton de Lens (Pas-de-Calais). Ligny-le-Châtel, chef-lieu de canton, arrondissement d'Auxerre (Yonne).

Baudoin, Veautre. Selon une conjecture de M. Ch.-V. Langlois *(La Société Française au XIIIe siècle),* Jean Renard a donné comme cri ou *enseigne* aux

deux partis le nom ou surnom des chambellans de l'Empereur et du Roi de France. Bouchart le Veautre, auquel allusion est faite un peu plus loin, était chambellan de Louis VII († 1180).

CHAP. XII. — *Ménie.* Ce mot, demeuré longtemps en usage, est écrit *mégnie* aux XVIIe et XVIIIe siècles, graphie arbitraire que j'ai adoptée dans les *Amours de Frène et Galeran suivies du Bel Inconnu* (Paris, 1920). C'est la maisonnée, la domesticité, l'ensemble des familiers et vassaux.

Valets. Valet a souvent le sens de jeune gentilhomme, dont le rôle est de *servir* son seigneur, soit en portant la lance et l'écu, soit à table ou dans toute autre circonstance.

Fautre. Partie de l'arçon garnie de feutre qui servait d'appui à la lance.

Wille Kome et *Gode Here.* Bienvenue, Dieu vous garde.

Fiancer prison. J'ai conservé, une fois en passant, cette expression fréquente dans les romans de chevalerie, qui signifie *se déclarer prisonnier sur parole.*

Ceux des Pays-Bas. On les appelait alors *Avalois* ou ceux d'Avauterre, c'est-à-dire de la Terre d'Aval (Niederland, plaine du Rhin et de la Meuse).

Gamboison. Pourpoint garni de bourre qu'on portait sous la cotte de mailles ou haubert.

Talé. Je traduis *camoisié* par ce mot bourguignon qui rend exactement l'idée de contusion, de meurtrissure provoquée par le contact prolongé de l'armure.

CHAP. XIV.— *Celui qui portait le blason de Keu.* Périphrase désignant la fonction de sénéchal. Keu est le célèbre sénéchal du roi Artur.

Écu bouclé. La boucle est le renflement du milieu de l'écu; elle était en métal.

Mire. Médecin.

CHAP. XV. — *Terrillon.* Diminutif de Thierry.

Huon de Brasseuse. Ce chansonnier nous est inconnu. Brasseuse (autrefois Braieselve), est une

commune du canton de Pont-Sainte-Maxence (Oise).

Oissery. Commune du canton de Dammartin-en-Goële (Seine-et-Marne).

Trumilly. Commune du canton de Crépy-en-Valois (Oise).

CHAP. XVIII. — *Le Méchant d'Amour.* C'est celui qui n'a pas de chance en amour. *Méchant* a primitivement le même sens que *malheureux :* les deux mots expriment tous deux une idée de fatalité.

Malart. Canard sauvage. Plus loin *jante*, oie sauvage.

Salle. La principale pièce des châteaux. Se prend souvent comme synonyme de palais.

CHAP. XIX. — *Glais.* Les fleurs les plus familières à nos anciens bucoliques sont le *glai* ou glaïeul qui est l'iris jaune, la rose, la violette, l'églantine, l'aubépin, le muguet et le lis ; ces fleurs servent à tresser les couronnes appelées *chapeaux* ou *chapelets* dont se parent pucelles et damoiseaux. On employait aussi à cet usage divers feuillages comme la prêle. Les *mais* sont des rameaux, tantôt feuillus, tantôt fleuris.

Dames y font chère fine. Je prends chère dans l'acception antique, et j'entends par là aussi bien le bal en plein air que la dînette.

Reverdie. Chanson pour célébrer le retour du printemps.

Montjoie. Petit monticule de pierres qu'on élevait autrefois pour indiquer les bons chemins ou la proximité de quelque lieu notable.

Le jour de Mai-entrant. C'est le Premier-Mai du Moyen âge, la fête du Renouveau, qui vient en droite ligne des *Floralia* des Romains, comme le remarque M. Ernest Langlois à propos du *Jeu de Robin et Marion.*

Tissu. Ceinture.

CHAP. XX. — *Ferrant.* Gris de fer. Ferrant se dit aussi des hommes dans le sens de grisonnant :

« Charlemagne à la barbe ferrande ». Les qualificatifs généraux les plus usités qu'on donne aux chevaux de bataille sont *ferrant*, *auferrant, sor* (jaune brun), *baucent*, forme ancienne de balzan (marqué de taches blanches au-dessus des sabots).

Sambue. Selle de femme pour chevaucher.

Bergerette o ses moutons. Parmi les prépositions ou les adverbes anciens dont j'ai tenté la reprise discrète, je note spécialement *o*, (avec), d'une légèreté admirable. Il est d'un emploi courant dans le langage populaire de la Haute-Bretagne.

Soret. Un peu sor, c'est-à-dire blond roux.

Par votre fraude et malengin. Je me suis inspiré, pour rimer ce petit morceau, d'une strophe de Peire Vidal : *Amors, pres sui de la bera.*

CHAP. XXI. — *Forme.* Banc à compartiments assez semblable aux stalles d'église.

CHAP. XXIII. — *Bouhourder.* Jouter soit entre chevaliers, soit à la quintaine (mannequin fiché sur pivot et armé d'un bâton).

CHAP. XXIV. — *D'Ourscamps et d'Igny.* Abbayes. Ourcamps, commune de Chiry-Ourcamps, canton de Ribécourt (Oise). Igny, commune d'Arcis-le-Ponsart, canton de Fismes (Marne).

Huy. Ville des environs de Liège (Belgique), célèbre, dès le Moyen âge, pour sa dinanderie.

FIN DES NOTES

DE

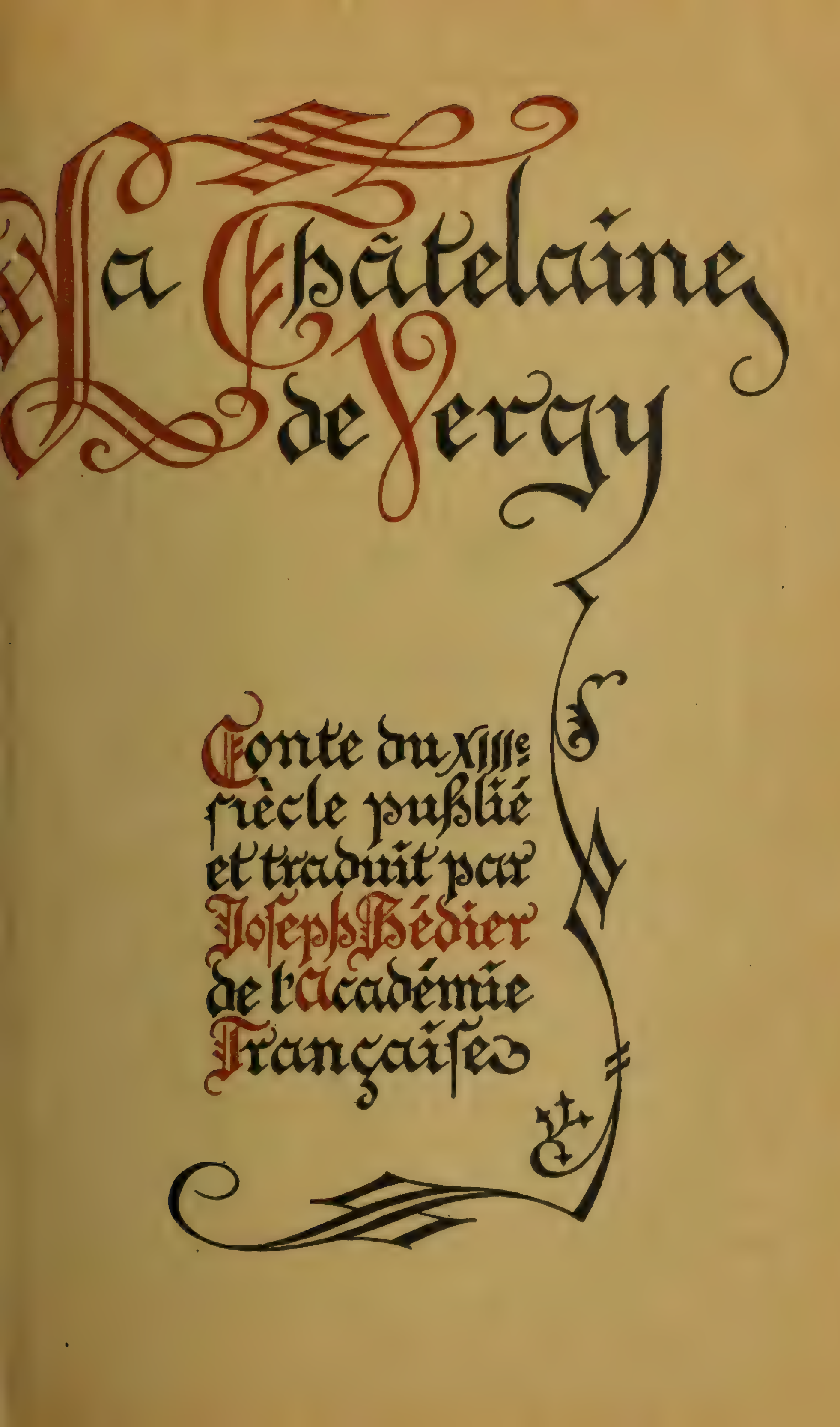
LA PUCELLE A LA ROSE

TABLE

TABLE DES CHAPITRES

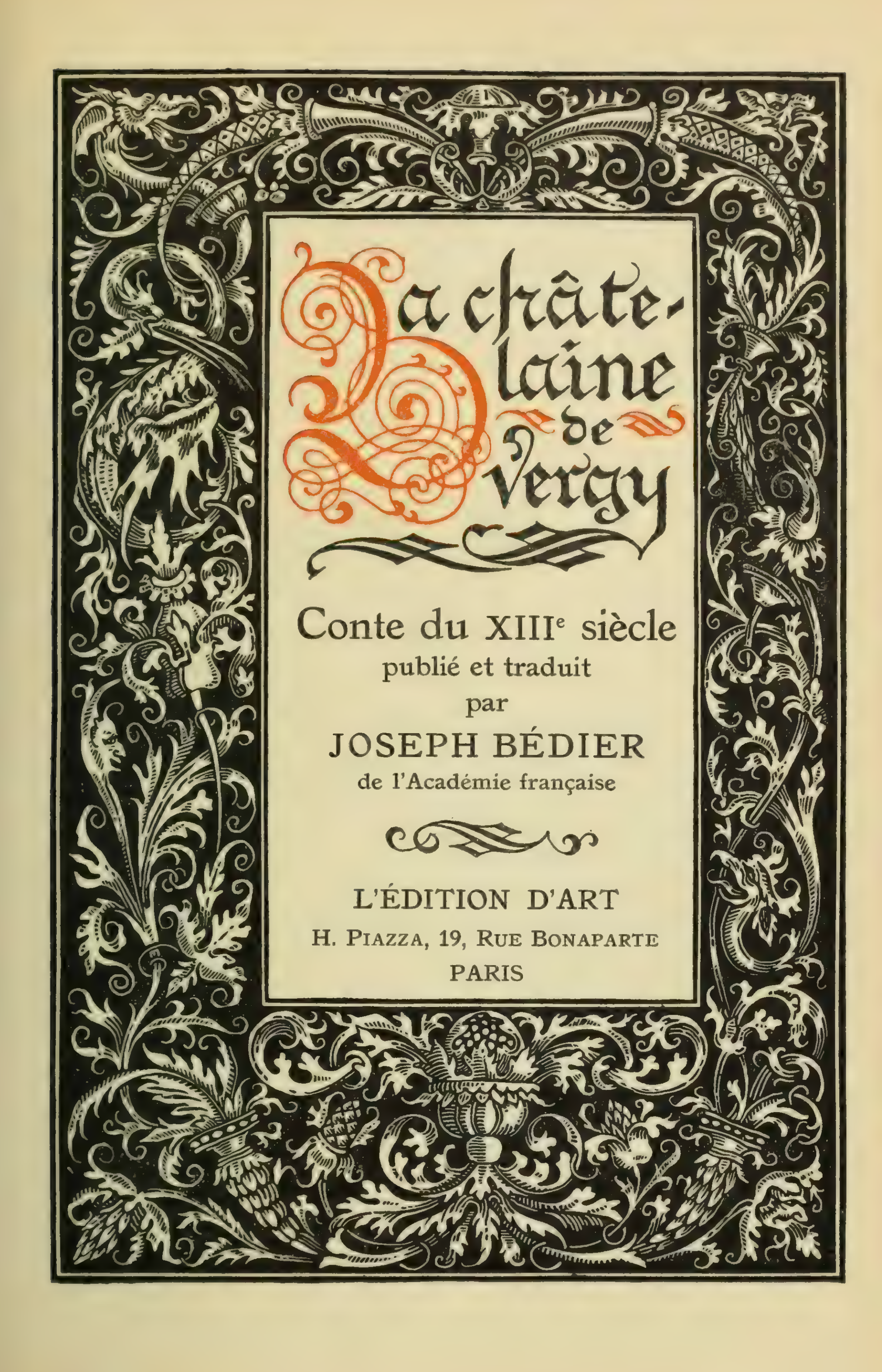
CET OUVRAGE, ACHEVÉ D'IMPRIMER LE VINGT-CINQ AVRIL MIL NEUF CENT VINGT ET UN, SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE R.-H. COULOUMA, A ARGENTEUIL, H. BARTHÉLEMY, DIRECTEUR, A ÉTÉ TIRÉ A HUIT CENT SOIXANTE EXEMPLAIRES, SAVOIR : 10 EXEMPLAIRES SUR VIEUX JAPON, NUMÉROTÉS DE 1 A 10; 50 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE HOLLANDE VAN GELDER, NUMÉROTÉS DE 11 A 60 ET 800 EXEMPLAIRES SUR PAPIER LAFUMA TEINTÉ, NUMÉROTÉS DE 61 A 860.

N° 855


La Châtelaine de Vergy
Conte du XIIIe siècle publié et traduit par Joseph Bédier de l'Académie Française

LA
CHATELAINE
DE VERGY


LES BANDEAUX DÉCORATIFS AVEC ILLUSTRATIONS ET L'ORNEMENTATION DE L'OUVRAGE ONT ÉTÉ DESSINÉS PAR PIERRE COURTOIS ET GRAVÉS SUR BOIS PAR E. GASPÉRINI.



La châtelaine de Vergy

Conte du XIII[e] siècle

publié et traduit

par

JOSEPH BÉDIER

de l'Académie française

L'ÉDITION D'ART

H. PIAZZA, 19, RUE BONAPARTE

PARIS



Préface

On peut déterminer avec une précision suffisante la date de ce petit poème. Plusieurs des manuscrits qui nous l'ont conservé sont de la seconde moitié du XIIIe siècle ; et, d'autre part, vu l'état de délabrement, attesté par les rimes, de la déclinaison à deux cas, on ne saurait l'attribuer au siècle précédent : il fut donc, selon toute apparence, composé au temps de saint Louis, aux alentours de l'an 1250. *Mais où? et par qui? L'auteur n'a pas signé ; le fait que l'aventure par lui contée se déroule à Vergy, au duché de Bourgogne, n'implique pas que lui-même ait été*

un Bourguignon; et, si, pour discerner en quelle région il a pu vivre, on cherche des indices d'ordre linguistique, on est pareillement déçu. C'est qu'au XIII*[e] *siècle la France avait dès longtemps réussi à constituer en dignité, par dessus la diversité et la rusticité de ses dialectes et de ses patois, cette chose merveilleuse, une langue littéraire, dont usaient pareillement les écrivains et les copistes de toutes ses provinces, encore que plusieurs l'aient plus ou moins teintée de nuances dialectales. De telles particularités, tantôt lorraines, tantôt champenoises ou picardes, se remarquent dans les anciennes copies de la* Châtelaine de Vergy; *mais elles sont fugitives, elles varient d'un manuscrit à l'autre et représentent l'usage des scribes, non nécessairement l'usage du poète.*

Cet anonyme n'est pourtant pas pour nous vraiment un inconnu. Tous les lettrés ont lu ce livre admirable, La Vie en France au moyen âge de la fin du XII[e] siècle au milieu du XIV[e] *(Paris,* 1924*), où M. Ch.-V. Langlois analyse et apprécie, avec autant de sûre délicatesse que de science, les*

* Il prête un rôle scandaleux à une duchesse de Bourgogne et la fait périr d'une mort honteuse. Or les ducs de cette maison se sont pendant des siècles succédé de père en fils. S'il avait vécu en terre bourguignonne, se serait-il permis, même dans un conte imaginé à plaisir, de mettre en scène, en de telles conditions, une héroïne qui ne pouvait être que l'aïeule directe du duc régnant ? Plusieurs critiques l'ont admis : mais c'est lui attribuer une imprudence, ou, qui pis est une faute de goût.

romans mondains du temps. Ils connaissent donc déjà notre conteur, pour l'avoir rencontré parmi les romanciers de son groupe, voisinant avec ses pairs, l'auteur de Flamenca, *l'auteur du* Châtelain de Coucy. *Comme eux, il a écrit pour ces « chambres des dames » que le sire de Joinville et le bon comte de Soissons regrettaient si fort pendant la bataille de Mansourah et qui eurent leurs précieux et leurs précieuses aussi bien que les ruelles d'Arthénice et de Climène. Qu'il faille se représenter, comme on doit faire de Jean Renart et de Jacques Bretel, sous les traits d'un ménestrel de métier, attaché à quelque maison princière, ou qu'il ait été l'un de ces mondains, tel Philippe de Beaumanoir, tel l'auteur du roman de* Joufrois, *qui rivalisaient à l'occasion avec les ménestrels, toujours est-il qu'il a dû vivre en plein monde « courtois », en des cercles raffinés, parmi des jeunes seigneurs et des jeunes femmes, bons connaisseurs en fait de casuistique sentimentale, habiles aux subtilités des « jeux partis » et des « demandes d'amour ». Avant lui, autour de lui, après lui, combien d'autres romanciers, de Gautier d'Arras à Renaud de Beaujeu et à Jean de Condé, ont comme lui escompté la faveur, la complicité de ces publics chevaleresques ! Si divers soient-ils, ils appartiennent à une même école : le maître du*

chœur, c'est toujours Chrétien de Troyes. On voudrait marquer nettement cette filiation, cette communauté d'esprit. Mais comment faire, en ce court avant-propos? Plutôt que de disserter, je conterai un conte, celui des Trois chevaliers et del chainse. *Je l'emprunte au trouvère Jacques de Baisieux, qui fut un disciple de Chrétien de Troyes, comme l'auteur de la* Châtelaine de Vergy.

Trois chevaliers sont hébergés dans un château où vit, sans amour, une jeune femme, auprès d'un riche seigneur, son mari. S'ils séjournent là, c'est que prochainement, dans le voisinage, sur les terres d'un autre seigneur, un tournoi sera donné, qui les attire. En attendant tous trois se sont épris de la dame et l'ont requise d'amour. Elle ne les a ni accueillis ni repoussés. Aime-t-elle déjà l'un d'eux? Se rendra-t-elle? Peut-être; mais elle s'est tue, mystérieuse : bientôt elle les éprouvera tous trois.

Voici qu'ils ont quitté son manoir pour gagner le lieu du tournoi. Alors elle choisit un chainse, *une de ces longues tuniques à manches, faites de fine soie, qui servaient de parures aux femmes, mais que revêtaient aussi à l'occasion les chevaliers, pour recouvrir leur cotte de mailles. Elle appelle un de ses écuyers et lui désigne nommément l'un des trois prétendants : « Tu l'iras trouver en*

secret, et tu lui présenteras de ma part ce chainse blanc. Tu lui diras que, s'il veut vivre en mon service, il l'endosse demain à même sa chair nue, et que sans autres armes que le heaume, les chausses de fer, l'écu et l'épée, il joute au tournoi sous cette armure de soie. S'il refuse, tu adresseras la même requête à cet autre (et elle le nomma), et, s'il le faut, à cet autre. »

L'écuyer obéit. Le premier chevalier se réjouit d'abord, puis hésite, tremble, se dérobe enfin; et de même le second. Le troisième rend grâces à sa dame, reçoit le présent redoutable. Lui aussi, tout au long de la nuit, il se représente son risque : il va perdre son corps et son âme, et sa chair frémit. Mais Amour, le dieu puissant, celui-là même qui a inspiré et enjoint à sa dame, quoi qu'elle pût en souffrir, de le jeter en ce péril, le réconforte. Et, au matin, ayant couvert le chainse de ses baisers, il le revêt; il ne l'échangerait pas contre le plus fort haubert d'acier angevin. Il se précipite au tournoi, reçoit et rend les rudes colées, et tous l'admirent. Bientôt son sang ruisselle et blasonne de pourpre la tunique blanche. Le bruit de la téméraire emprise d'armes se répand et désormais les jouteurs évitent le Rouge Chevalier. Il s'acharne néanmoins, jusqu'à l'heure où, le tournoi ayant pris fin, il sort de la lice, victorieux,

mais navré de trente coups de lances et d'épées.

Il ne meurt pas, pourtant. A quelques jours de là, comme il gît sur son lit de blessé, il apprend que là-bas, au château d'où il est venu, le mari tient une cour plénière. Alors il renvoie le chainse à sa dame : le dernier jour des fêtes, quand elle devra, selon l'usage féodal, servir ses hôtes au repas, qu'elle le revête à son tour! « *Oui, dit-elle, puisqu'il fut teint du sang de mon ami loyal, je le tiens pour une parure de reine, et chaque goutte de ce sang m'est plus précieuse que la plus belle des pierreries.* » *Ne doit-elle pas à celui qu'elle aime de risquer autant qu'il a risqué? Non plus qu'il n'a douté d'elle, elle ne veut douter de lui; non plus qu'elle n'a agi par caprice, il ne saurait agir, elle le sait, par ressentiment ; égaux devant la passion, ils ne sont l'un et l'autre que les fidèles du même seigneur, du même dieu, qui seul commande. Et, le jour venu, elle entre dans la salle sous ses sanglants atours, et va de table en table, au grand émoi des convives, qui la raillent comme une folle ou s'indignent. Qu'adviendra-t-il par la suite? Qu'importe? Le poète se contente de demander à ceux qui l'ont écouté :* « *Lequel a le mieux mérité d'Amour? lui ou elle?* Jugiés droit : qu'Amours vous honeure! »

Etrange fiction, d'un romanesque effréné, et

bien dissemblable certes du conte de la Châtelaine de Vergy! *Pourquoi ai-je été la chercher si loin, comme à l'autre bout du champ des imaginations courtoises? C'est d'abord, assurément, pour montrer combien ce champ est vaste et divers, et pour le plaisir du contraste. Mais c'est aussi parce qu'on ne saurait méconnaître entre ces deux contes des affinités, des harmonies. Ici et là règne la même mystique du sentiment, le même paganisme ingénu et subtil. La « très dolente châtelaine » qui meurt sans adresser une parole de regret à la vie, pourquoi meurt-elle? Simplement parce que celui qu'elle aime s'est avili, croit-elle, au point d'entrer en communication, lui, un « fin amant », lui un initié, avec le monde vulgaire, inférieur, des non-initiés. Elle est de la même confrérie que la Dame au Chainse, et toutes deux se ressemblent, comme elles ressemblent aussi à la belle Fenice, à la dame du lai de l'*Ombre, *à la dame de Galehaut, à la reine des Iles d'Or, aux héroïnes des lais d'*Eliduc *et de* Lanval *: et c'est toujours la reine Guenièvre qui mène le branle. Que ces fictions nous apparaissent chargées d'éléments de féérie, comme dans les romans de la Table Ronde, ou qu'elles semblent, comme le conte de la* Châtelaine de Vergy, *côtoyer la vie quotidienne, un même esprit les anime : même les plus réalistes*

d'entre elles déforment le réel, s'en évadent, s'y opposent. Romanciers courtois et chansonniers courtois, auteurs et publics, « ceux qui chantent et qui lisent d'amour », vivent, comme les héros de leurs légendes, dans un monde à part, qui a ses lois, son langage, ses mystères, au verger secret qu'ont si souvent décrit ces poètes : si un profane, disent-ils, entendait les chants que l'on y chante, aussitôt on y verrait les arbres se dessécher et les sources tarir; mais nul « vilain » n'en trouverait l'entrée, car une invisible muraille l'enclot de toutes parts, une muraille d'air, résistante comme l'acier.

C'est pourquoi nul ne saurait transposer, renouveler de tels contes, du moins les plus expressifs d'entre eux. On le voit bien à lire, entre tant d'imitations de la Châtelaine de Vergy, la meilleure de toutes, la 70e nouvelle de l'Heptaméron. La reine de Navarre connaissait ce conte, nous dit-elle, pour l'avoir trouvé « escript en très viel langaige » ; elle a voulu l'adapter aux façons de sentir de ses contemporains : elle n'a pu que le froisser et le ternir, bien qu'elle fût une conteuse adroite, et la Marguerite des Marguerites.

C'est le poème du XIIIe siècle qu'il convient de lire, en sa teneur première. Pour aider à l'intelligence de ce « très viel langaige », j'ai mis en regard

du texte une traduction mot pour mot, nuance pour nuance, dont je ne dirai rien, sinon qu'il n'en est pas une phrase qui n'en ait été remise trois ou quatre fois à la fonte : car le jeu est difficile à jouer. Quant au vieux texte, c'est celui que nous offre le manuscrit 837 du fonds français de la Bibliothèque Nationale, lequel fut composé en Picardie vers la fin du XIII[e] *siècle.*

Ce manuscrit presque irréprochable avait déjà été choisi par Gaston Raynaud pour servir de base aux éditions qu'il a publiées : dans la Romania *d'abord, en 1892, puis dans la collection des* Classiques français du moyen âge, *en 1910. Depuis sa mort, un autre érudit s'est chargé de réimprimer et au besoin de reviser ce travail : de là les deux éditions, signées Gaston Raynaud et Lucien Foulet, parues dans la même collection des* Classiques, *l'une en 1912, l'autre en 1921. Pour rendre compte de mon propre effort d'éditeur, je dois marquer que G. Raynaud avait étudié avec amour, outre le manuscrit 837, sept autres manuscrits, du XIII*[e] *et du XIV*[e] *siècle ; il en avait recueilli les variantes et s'en était servi pour constituer un texte assez composite, qui différait en plus de cent lieux du texte proposé par le manuscrit 837. A mon tour, grâce au riche appareil critique fourni par l'édition de la* Romania, *j'ai*

comparé ces huit manuscrits, et, pour en discerner les rapports, j'ai recouru tour à tour à la méthode usuelle, dite de Lachmann, et à la méthode toute neuve que préconise dom Henri Quentin. Au terme de la recherche, je me suis persuadé que, comme l'avait déjà dit G. Raynaud, ces manuscrits « ne sont pas susceptibles d'un classement rigoureux ». Bien mieux : tout se passe comme si l'on était en présence, non pas de huit copies plus ou moins altérées par des scribes maladroits, mais bien de deux ou de trois « états » successifs du texte, véritables éditions procurées chacune par l'auteur lui-même ou par d'habiles reviseurs. S'il en est ainsi, on doit s'interdire de combiner et d'amalgamer entre elles les leçons offertes par ces diverses recensions. Il faut ouvrir le plus large crédit au copiste du manuscrit 837, et c'est ce qu'ont bien senti déjà G. Raynaud et, mieux encore, L. Foulet, qui, dans les éditions de 1910, de 1912 et 1921, ont tendu, d'un effort chaque fois plus énergique, à revenir au texte offert par ce manuscrit et à le justifier. C'est dans le même esprit que j'ai travaillé, en poussant plus loin encore que mes deux excellents devanciers, et jusqu'à ses limites extrêmes, le souci de ne recourir aux leçons des autres manuscrits qu'en cas d'évidente nécessité. J'ai donc maintenu le texte du manuscrit 837 en une

quarantaine de lieux où la plus récente édition G. Raynaud et L. Foulet, celle de 1921, le sacrifie. Au total, je ne le retouche qu'en seize lieux, où l'on est forcé, je crois, d'avouer que le copiste a péché par distraction : sauf en un cas, il ne s'agit d'ailleurs que d'accidents très menus, portant presque tous sur une ou deux lettres seulement.*

J. B.

* Au lieu de ce que j'ai écrit, le manuscrit porte au v. 16, *covint;* — au v. 21, *Que uns;* — au v. 56, *Que il;* — au v. 182, *aler et veir;* — au v. 194, *Ne ne;* — au v. 245, *Que vous;* — au v. 35, *avenez;* — au v. 353, *sanz riens fere;* — au v. 426, *Qui;* — au v. 452, *lugues;* — au v. 530, *plus d'amis;* — au v. 536, *féïstes plus que d.;* — au v. 543, *que voust me;* — au v. 560, *Que ele set bien tel s.;* — au v. 614, *ne vueil pas.* — Les vers 211-6 manquent dans notre manuscrit ; mais tous les autres le donnent, presque sans variantes. Ils éclairent le dialogue qui suit et sont sûrement authentiques. J'ai donc cru devoir les introduire.





La Chastelaine de Vergi

Une maniere de gent sont
Qui d'estre loial samblant font
Et de si bien conseil celer
Qu'il se covient en aus fier;
Et quant vient qu'aucuns si descuevre
Tant qu'il sevent l'amor et l'uevre,
Si l'espandent par le païs,
Puis en font lor gas et lor ris;
Si avient que cil joie en pert
Qui le conseil a descouvert,
Quar, tant com l'amor est plus grant,
Sont plus mari li fin amant
Quant li uns d'aus de l'autre croit
Qu'il ait dit ce que celer doit;



La Châtelaine de Vergy

Il est une sorte de gens qui se targuent d'être loyaux et de si bien garder les secrets qu'on est forcé de se fier à eux ; et si par aventure un amant se découvre assez pour qu'ils apprennent la vérité de son amour, ils en répandent la nouvelle par le pays, puis en font leur jeu et leur risée. Alors il arrive que celui qui a fait la confidence perd sa joie : car, plus grande est l'amour entre deux courtois amants, plus sont-ils marris quand l'un croit de l'autre qu'il a pu dire ce qu'on doit celer. Et souvent s'ensuivent de

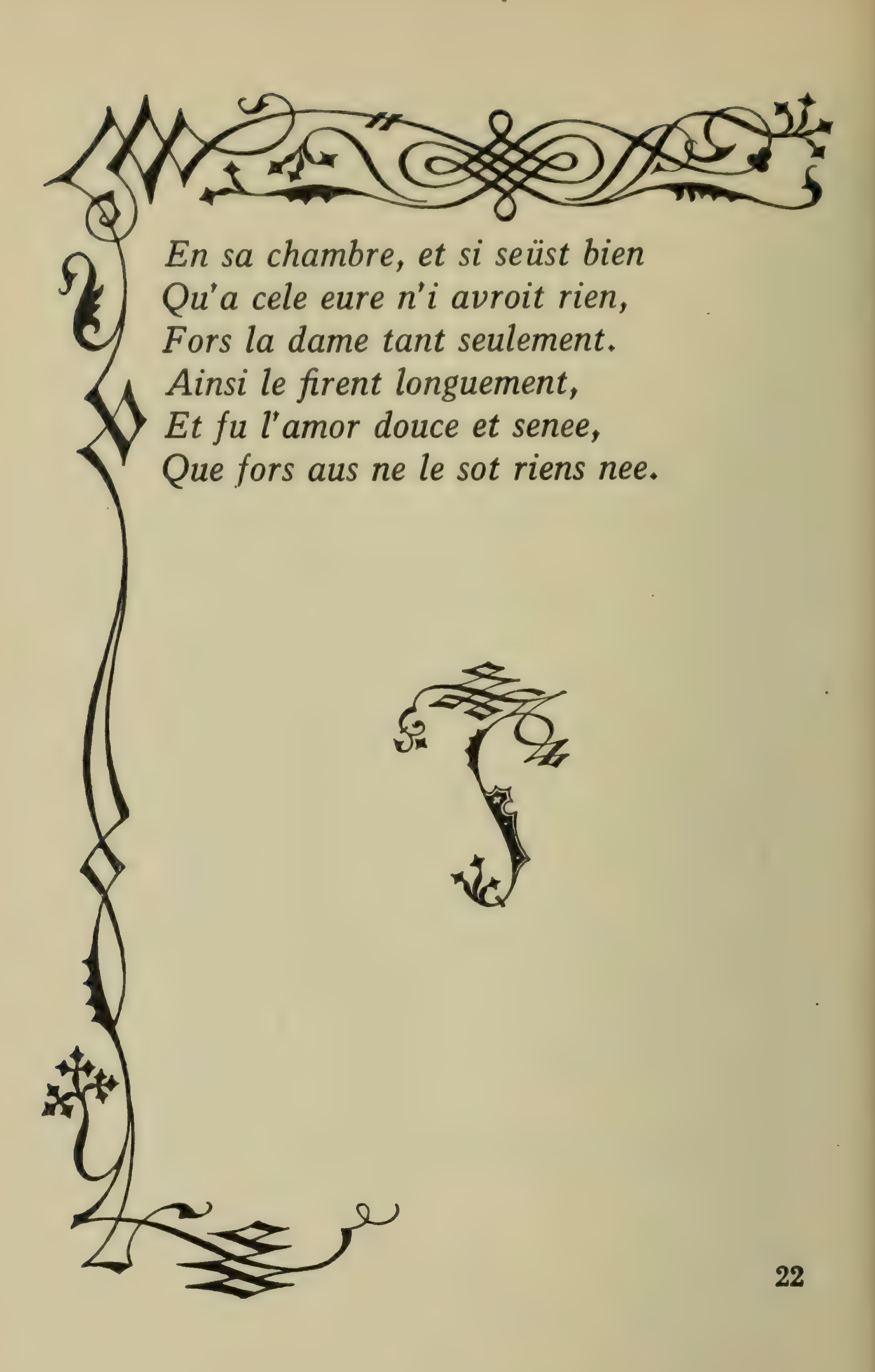
Et sovent tel meschief en vient
Que l'amor faillir en covient
A grant dolor et a vergoingne,
Si comme il avint en Borgoingne
D'un chevalier preu et hardi
Et de la dame de Vergi
Que li chevaliers tant ama
Que la dame li otria
Par itel couvenant s'amor
Qu'il seüst qu'a l'eure et au jor
Que par lui seroit descouverte
Lor amor, qu'il averoit perte
Et de l'amor et de l'otroi
Qu'ele li avoit fet de soi.
Et a cele amor otroier
Deviserent qu'en un vergier
Li chevaliers toz jors vendroit
Au terme que li meteroit ;
Ne se mouveroit d'un anglet
De si que un petit chienet
Verroit par le vergier aler ;
Et lors venist sanz demorer



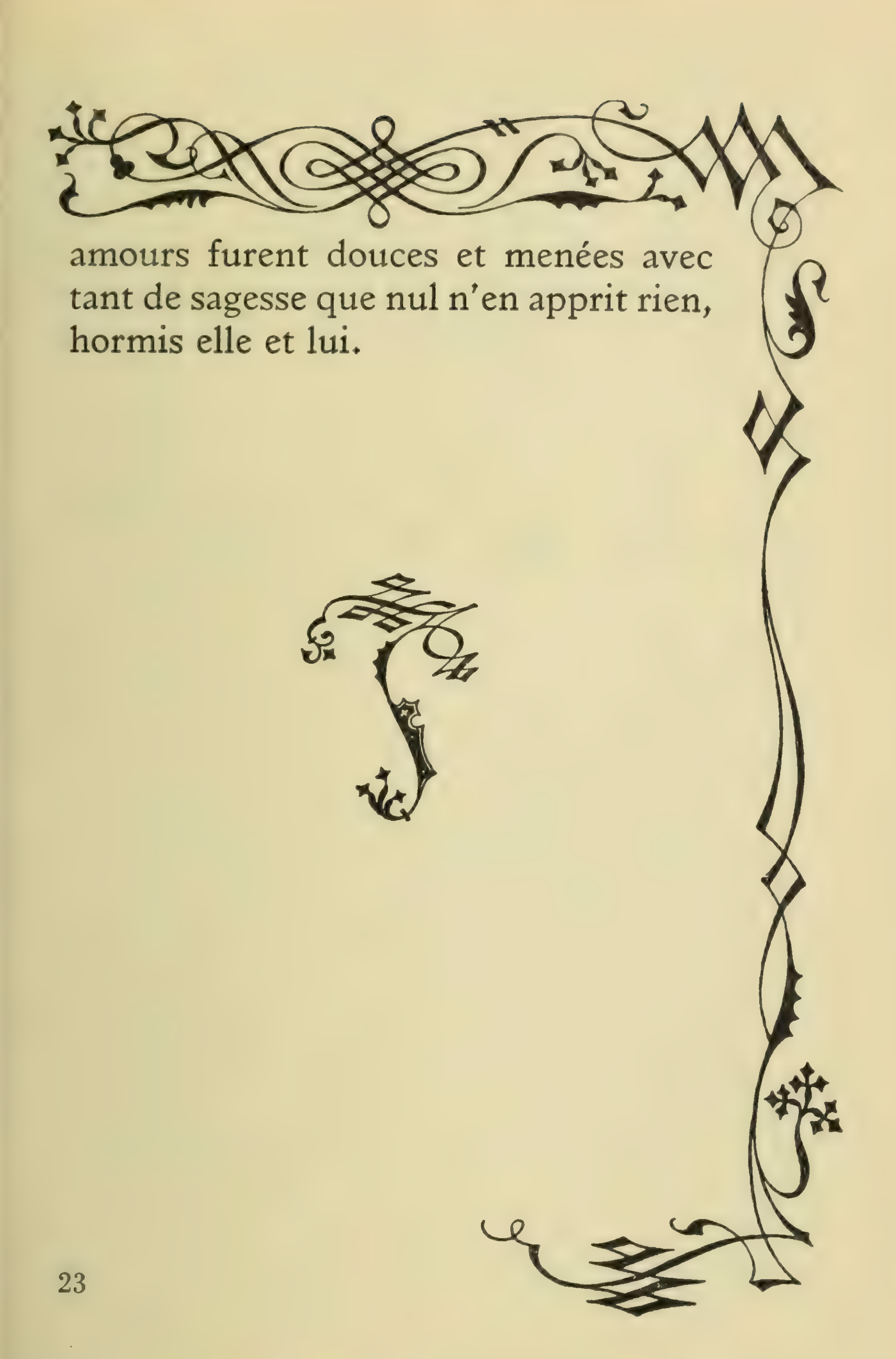
tels encombres que l'amour n'a plus qu'à s'effondrer, à grande douleur et honte, ainsi qu'il advint, en Bourgogne, d'un chevalier hardi et preux et de la dame de Vergy.

Il l'avait tant aimée qu'enfin elle daigna se rendre, mais sous la sauvegarde d'un pacte : s'il dévoilait leur secret, il perdrait le jour même, qu'il le sût bien ! son amour et le don qu'elle lui avait fait d'elle-même. Et quand elle le lui octroya, ils convinrent qu'à chaque terme marqué par elle pour leurs rencontres, il viendrait dans un verger, s'y musserait dans une cachette, et n'en bougerait qu'il n'eût vu certain petit chien aller par le verger ; alors, sans faire plus longue demeure, il pourrait venir dans sa chambre, sûr de n'y trouver personne : rien que la dame, tout seulement.

Ainsi firent-ils longtemps et leurs



En sa chambre, et si seüst bien
Qu'a cele eure n'i avroit rien,
Fors la dame tant seulement.
Ainsi le firent longuement,
Et fu l'amor douce et senee,
Que fors aus ne le sot riens nee.



amours furent douces et menées avec tant de sagesse que nul n'en apprit rien, hormis elle et lui.

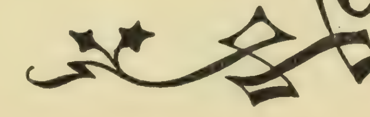


Li chevaliers fu biaus et cointes,
Et par sa valor fu acointes
Du duc qui Borgoingne tenoit;
Et sovent aloit et venoit
A la cort, et tant i ala
Que la duchoise l'enama
Et li fist tel samblant d'amors
Que, s'il n'eüst le cuer aillors,
Bien se peüst apercevoir
Par samblant que l'amast por voir.
Mès, quel samblant que l'en feïst,
Li chevaliers samblant n'en fist
Que poi ne grant s'aperceüst
Qu'ele vers lui amor eüst,
Et tant qu'ele en ot grant anui,
Qu'ele parla un jor a lui
Et mist a reson par moz teus :
« Sire, vous estes biaus et preus,

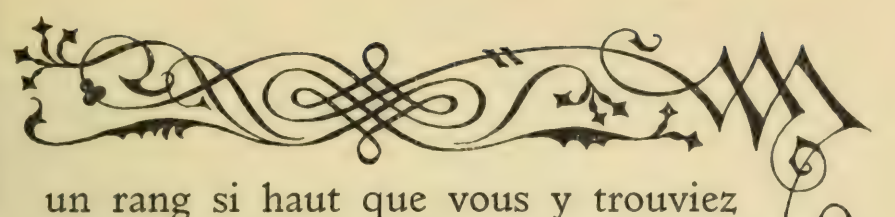


LE chevalier était beau, courtois, et pour sa valeur le duc qui tenait la Bourgogne l'avait admis en sa compagnie privée. Souvent donc il hantait la cour, et si souvent y vint-il que la duchesse s'éprit de lui et lui fit de telles avances que, s'il n'avait eu le cœur en un autre lieu, il n'eût pas manqué de s'apercevoir, à son manège, qu'en vérité elle l'aimait. Mais elle eut beau faire : il ne laissa jamais paraître qu'il eût remarqué, ni peu ni prou, son amour. De quoi elle fut très marrie, tant qu'un jour elle lui parla et le pressa comme voici :

« Sire, vous êtes beau et preux, tous le disent, Dieu merci ! et vous auriez bien mérité d'avoir une amie placée en



Ce dient tuit, la Dieu merci,
Si averiez bien deservi
D'avoir amie en si haut leu
Qu'en eüssiez honor et preu,
Que bien vous serroit tele amie.
— Ma dame, fet il, je n'ai mie
Encore a ce mise m'entente.
— Par foi, dist ele, longue atente
Vous porroit nuire, ce m'est vis,
Si lo que vous soiez amis
En un haut leu, se vous veez
Que vous i soiez bien amez. »
Cil respont : « *Ma dame, par foi,*
Je ne sai mie bien por qoi
Vous le dites ne que ce monte,
Ne je ne sui ne duc ne conte
Qui si hautement amer doie,
Ne je n'en sui mie a deus doie
D'amer dame si souveraine,
Se je bien i metoie paine.
— Si estes, fet el, se devient ;
Mainte plus grant merveille avient



un rang si haut que vous y trouviez honneur et profit. Oui, c'est une telle amie qui vous conviendrait !

— Ma dame, fait-il, c'est de quoi je ne me suis pas encore mis en souci.

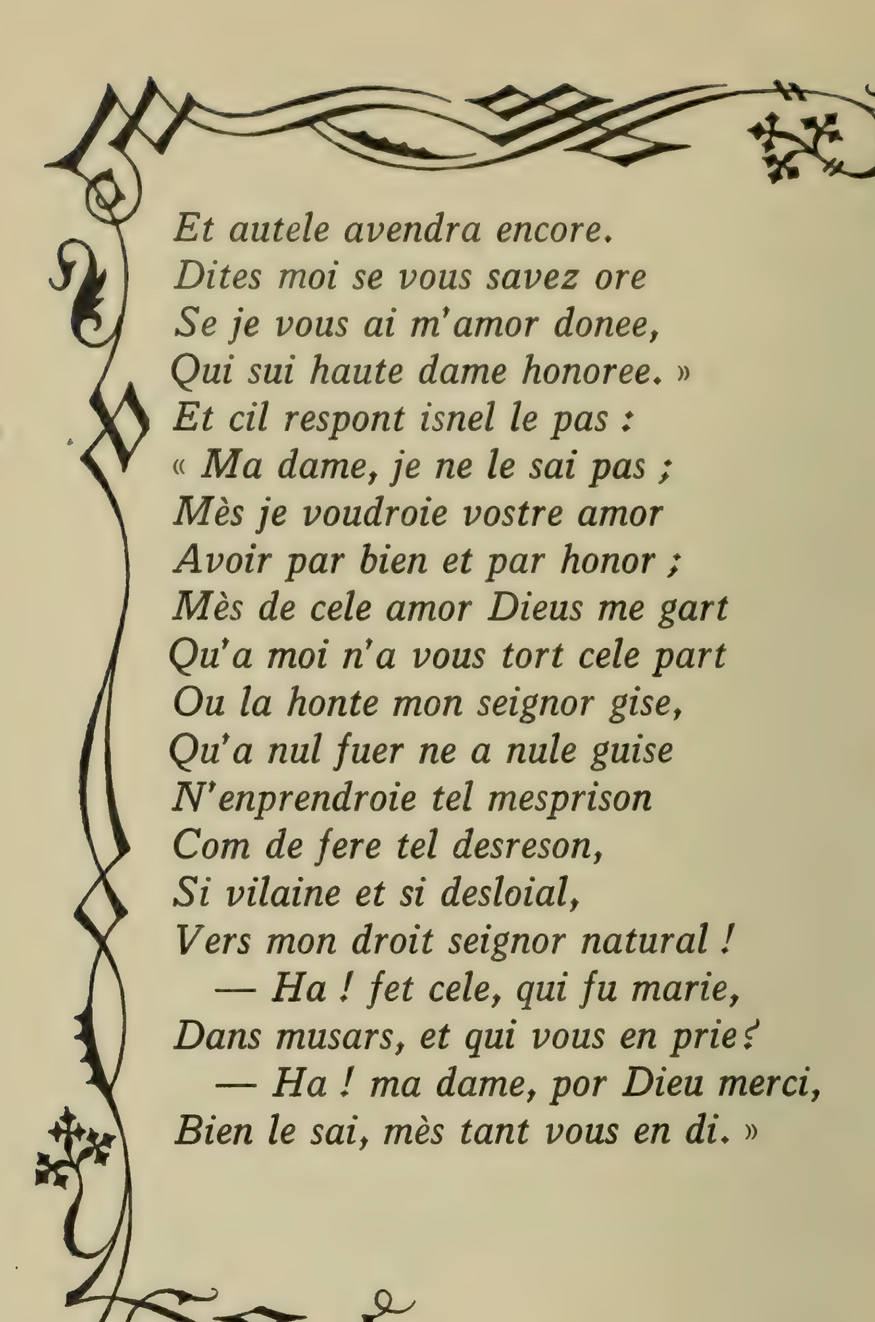
— Sur ma foi, dit-elle, trop attendre vous pourrait nuire, je crois, et je conseille que vous vous fassiez une amie en haut lieu, si vous voyez qu'on vous y aime bien. »

Il répond :

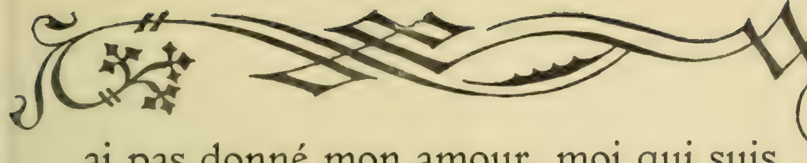
« Ma dame, sur ma foi, je ne sais guère ce que vous voulez dire et pourquoi vous le dites. Je ne suis ni duc ni comte pour aimer si haut ; et si même je voulais m'y évertuer, je ne suis pas à deux doigts de devenir l'ami d'une dame si souveraine.

— Si, à deux doigts, peut-être..., fait-elle. On a vu mainte plus grande merveille, et la pareille se verra encore. Le savez-vous, dites-moi, si je ne vous





Et autele avendra encore.
Dites moi se vous savez ore
Se je vous ai m'amor donee,
Qui sui haute dame honoree. »
Et cil respont isnel le pas :
« Ma dame, je ne le sai pas ;
Mès je voudroie vostre amor
Avoir par bien et par honor ;
Mès de cele amor Dieus me gart
Qu'a moi n'a vous tort cele part
Ou la honte mon seignor gise,
Qu'a nul fuer ne a nule guise
N'enprendroie tel mesprison
Com de fere tel desreson,
Si vilaine et si desloial,
Vers mon droit seignor natural !
— Ha ! fet cele, qui fu marie,
Dans musars, et qui vous en prie ?
— Ha ! ma dame, por Dieu merci,
Bien le sai, mès tant vous en di. »



ai pas donné mon amour, moi qui suis une haute dame honorée?

Et lui de répondre sur-le-champ :

« Ma dame, je n'en sais rien. Je sais seulement que je voudrais avoir votre amour en tout bien tout honneur. Mais Dieu me garde d'une amour qui pourrait nous mener, vous ou moi, là où résiderait la honte de mon seigneur : car à aucun prix, en nulle guise, je ne voudrais m'égarer au point de faire un si grand tort, si vilain, si déloyal, à mon droit seigneur naturel.

— Ah ! fait-elle, irritée, sire musard, et qui vous en prie?

— Ah ! personne, Dieu merci ! je le sais bien, ma dame. Mais chose dite est dite. »







E ele ne tint a lui plus plait,
Mès grant corouz et grant deshait
En ot au cuer, et si penssa,
S'ele puet, bien s'en vengera,
Si fu ele forment irie.
La nuit, quant ele fut couchie
Jouste le duc, a souspirer
Commença et puis a plorer.
Et li dus errant li demande
Que c'est qu'ele a, et li commande
Qu'ele li die maintenant :
« Certes, dist ele, j'ai duel grant
De ce que ne set nus hauz hom
Qui foi li porte ne qui non,
Mès plus de bien et d'onor font
A ceus qui lor trahitor sont,
Et si ne s'en aperçoit nus.
— Par foi, dame, fet soi li dus,

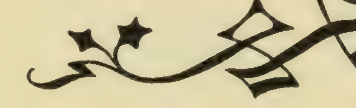


ELLE ne lui tint pas de plus longs discours ; mais son cœur se remplit de dépit et d'amertume. Si elle peut, songe-t-elle, elle se vengera bien ! Et fort est son courroux.

A la nuit, quand elle se fut couchée aux côtés du duc, elle se mit à soupirer, et puis à pleurer, et le duc lui demande aussitôt ce qu'elle a et ordonne qu'elle le dise sans délai.

« Certes, fait-elle, il m'est très cruel de remarquer que pas un haut seigneur ne sait qui lui garde sa foi, qui la lui ment. C'est à qui les trahit qu'ils font le plus de bien et d'honneur : et pas un d'eux qui s'en doute !

— Sur ma foi, dame, répond le duc,



Je ne sai por qoi vous le dites ;
Mès de tel chose sui je quites,
Qu'a nul fuer je ne norriroie
Trahitor, se je le savoie.
— Haez donc, dist ele, celui
(Sel nomma) qui ne fina hui
De moi proier au lonc du jor
Que je li donaisse m'amor,
Et me dist que mout a lonc tens
Qu'il a esté en cest porpens :
Onques mès ne le m'osa dire
Et je me porpenssai, biaus sire,
Tantost que je le vous diroie.
Et si puet estre chose vraie
Qu'il ait pieça a ce penssé :
De ce qu'il a aillors amé
Novele oïe n'en avon.
Si vous requier en guerredon
Que vostre honor si i gardoiz
Com vous savez que il est droiz. »
Li dus, a cui samble mout grief,
Li dist : « *J'en vendrai bien a chief,*
Et mout par tens, si com je cuit. »

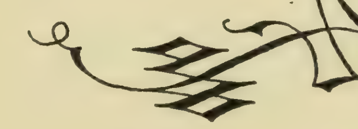


je ne sais à quoi tend ce propos; mais je suis hors de cause, car pour rien au monde je ne garderais parmi mes familiers un traître, le sachant tel.

— Haïssez donc, fait-elle, celui (et elle le nomma) qui tout au long de cette journée n'a cessé de me prier d'amour ! Et voilà bien longtemps, disait-il, qu'il méditait de le faire, mais il n'osait pas. Et moi, je me suis promis, beau sire, que je vous le redirais aussitôt. Et c'est peut-être vrai qu'il y ait dès longtemps pensé, car, s'il aime ailleurs, le fait est que nous n'en avons jamais ouï dire nulle nouvelle. Aussi je vous requiers en grâce de pourvoir à votre honneur, comme vous savez qu'on doit faire en pareil cas. »

Le duc, à qui le coup semble rude, lui dit :

« Je tirerai bien la chose au clair, et ce ne sera pas long, je pense. »



3.



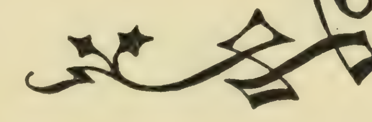
MALAISE fu cele nuit
Li dus, n'onques dormir ne pot
Por le chevalier qu'il amot
Qu'il croit que il eüst mesfait
Par droit que s'amor perdue ait,
Et por ce toute nuit veilla.
L'endemain par matin leva,
Et fist celui a soi venir
Que sa fame li fet haïr
Sanz ce que de rien ait mespris.
Maintenant l'a a reson mis
Seul a seul, ne furent qu'aus deus :
« Certes, dist il, ce est granz deus
Quant proesce avez et beauté,
Et il n'a en vous leauté !
Si m'en avez mout deceü,
Que j'ai mout longuement creü
Que vous fussiez de bone foi

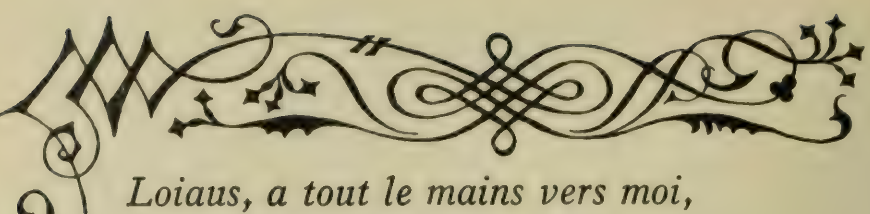


Il passa la nuit en grand malaise. Il ne put s'endormir, à cause du chevalier, qu'il aimait, et qui, par son méfait, a bien mérité, croit-il, de perdre son amitié : et c'est pourquoi il resta éveillé toute la nuit.

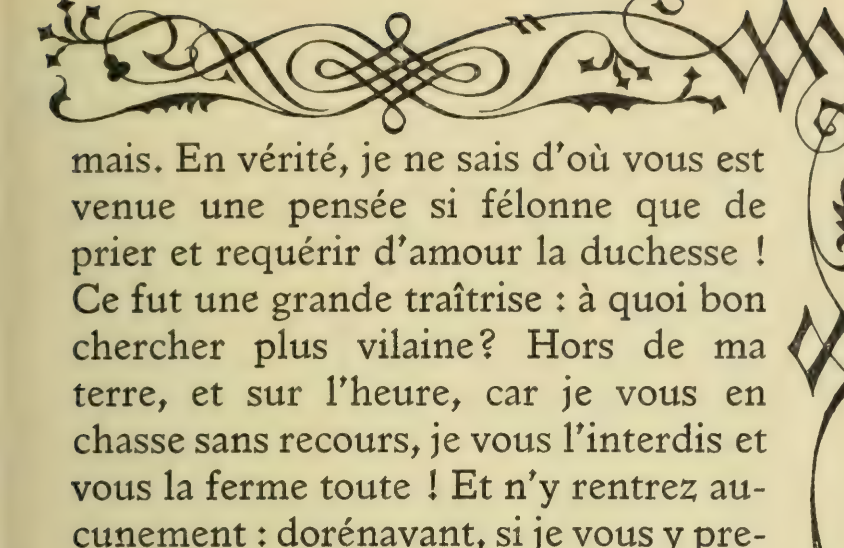
Le lendemain, il se leva tôt, et fit venir celui que sa femme lui apprend à haïr, et qui pourtant ne lui a manqué en rien. Aussitôt, il le prend à partie, seul à seul, sans témoins.

« Certes, fait-il, c'est grand'pitié qu'il y ait en vous de la prouesse et de la beauté, mais de loyauté point. En quoi vous m'avez fort déçu, car très longtemps je vous ai cru fidèle et loyal, à tout le moins envers moi, qui vous ai-





Loiaus, a tout le mains vers moi,
Que j'ai vers vous amor eüe.
Si ne sai dont vous est venue
Tel penssee et si trahitresse,
Que proïe avez la duchesse
Et requise de druerie ;
Si avez fet grant tricherie,
Que plus vilaine n'estuet querre !
Issiez errant hors de ma terre !
Quar je vous en congié sanz doute
Et la vous vé et desfent toute ;
Se n'i entrez ne tant ne quant,
Que, se je dès ore en avant
Vous i pooie fere prendre,
Sachiez, je vous feroie pendre ! »
Quant li chevaliers ce entent,
D'ire et de mautalent esprent
Si que tuit li tramblent si membre,
Que de s'amie li remembre
Dont il set qu'il ne puet joïr
Se n'est par aler et venir
Et par reperier ou païs



mais. En vérité, je ne sais d'où vous est venue une pensée si félonne que de prier et requérir d'amour la duchesse ! Ce fut une grande traîtrise : à quoi bon chercher plus vilaine? Hors de ma terre, et sur l'heure, car je vous en chasse sans recours, je vous l'interdis et vous la ferme toute ! Et n'y rentrez aucunement : dorénavant, si je vous y prenais, sachez que je vous ferais pendre ! »

Quand le chevalier l'entend, il brûle de colère, frémit de détresse; il en tremble de tous ses membres. C'est qu'il pense à son amie, dont il sait bien qu'il ne peut jouir s'il ne demeure, maître de ses allées et venues, au pays d'où le duc a voulu qu'il fût banni. Et d'autre part il lui est bien dur que son seigneur le tienne, et sans raison, pour un traître déloyal. Si grand est son déconfort qu'il lui semble qu'on l'a frappé à mort en trahison.

Dont li dus vout qu'il fust eschis ;
Et d'autre part li fet mout mal
Ce qu'a trahitor desloial
Le tient ses sires, et a tort ;
Si est en si grant desconfort
Qu'a mort se tient et a trahi.
« Sire, fet il, por Dieu merci,
Ne creez ja ne ne penssez
Que je fusse onques si osez :
Ce que me metez a tort seure
Je ne penssai ne jor ne eure,
S'a mal fet qui le vous a dit.
— Ne vous vaut riens li escondit,
Fet li dus, ne point n'en i a :
Cele meïsme conté m'a
En quel maniere et en quel guise
Vous l'avez proïe et requise,
Comme trahitres envious ;
Et tel chose deïstes vous,
Puet estre, dont ele se test.
— Ma dame a dit ce que li plest,
Fet cil, qui mout estoit mariz.



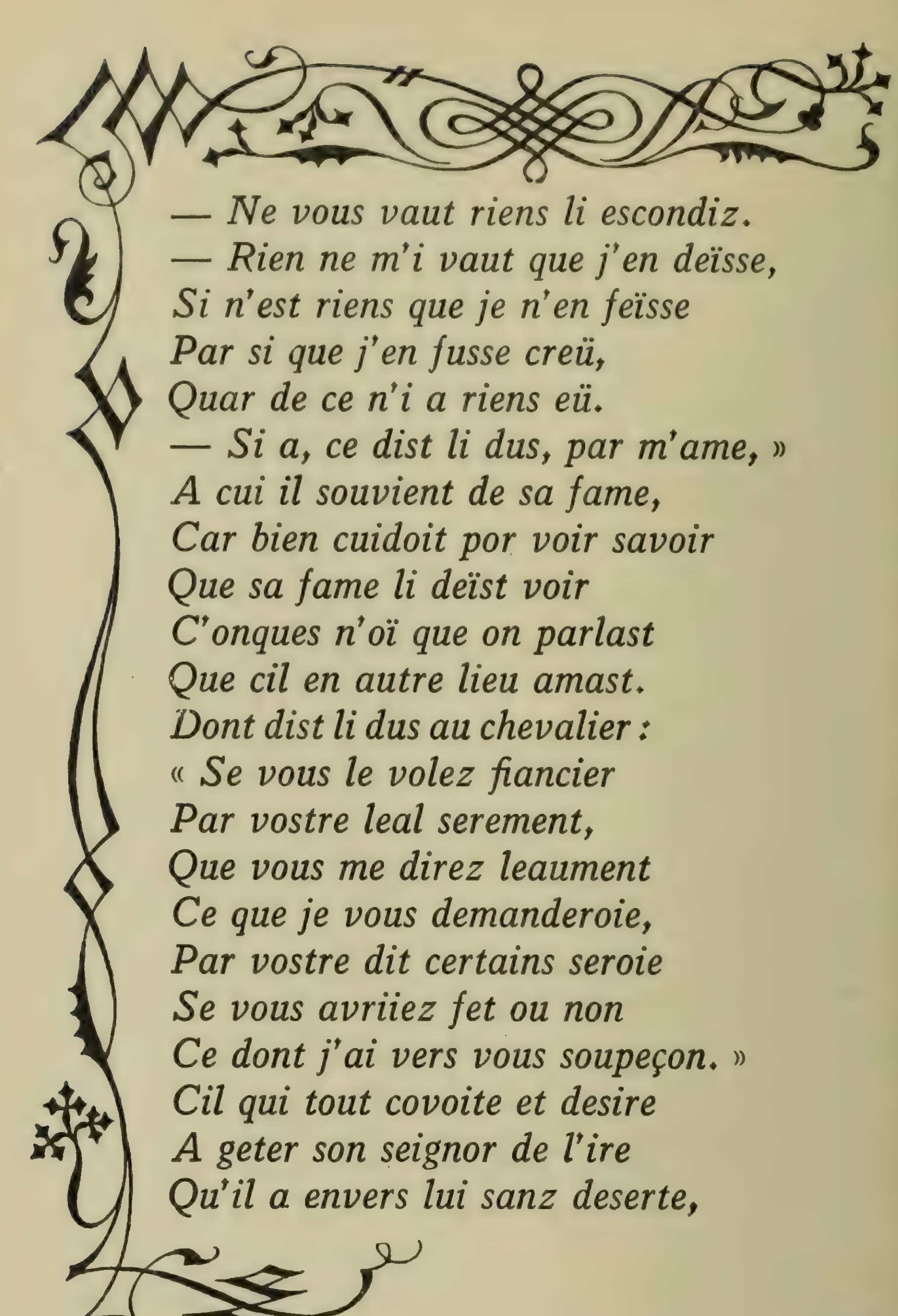
« Sire, fait-il, par le Dieu de miséricorde, ne croyez pas, ne pensez pas un instant que j'aie jamais été si osé ! Ce dont, bien à tort, vous me faites reproche, je n'y ai songé à nulle heure de ma vie. Et qui m'a accusé près de vous a mal fait.

— A quoi bon nier? fait le duc; il n'est point de démenti qui vaille. C'est elle-même qui m'a raconté en quelle manière vous l'avez priée et requise, comme un traître convoiteux; et peut-être lui avez-vous tenu par surcroît tels propos dont elle se tait.

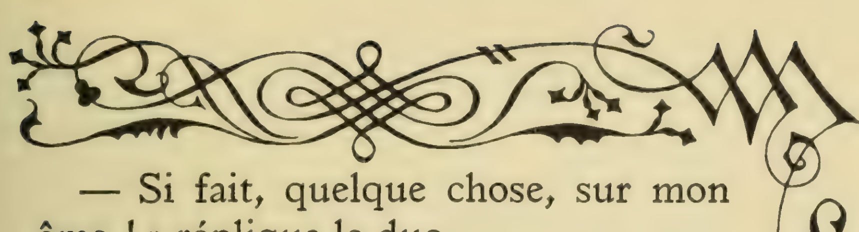
— Ma dame a dit ce qu'il lui plaît de dire, fait-il, désemparé.

— Il n'est point de démenti qui vaille.

— Non, il n'est point de paroles qui vaillent ; mais il n'est point une action que je ne sois prêt à accomplir pour qu'on me croie, quand je dis que, de tout cela, il n'y a rien eu.



— Ne vous vaut riens li escondiz.
— Rien ne m'i vaut que j'en deïsse,
Si n'est riens que je n'en feïsse
Par si que j'en fusse creü,
Quar de ce n'i a riens eü.
— Si a, ce dist li dus, par m'ame, »
A cui il souvient de sa fame,
Car bien cuidoit por voir savoir
Que sa fame li deïst voir
C'onques n'oï que on parlast
Que cil en autre lieu amast.
Dont dist li dus au chevalier :
« Se vous le volez fiancier
Par vostre leal serement,
Que vous me direz leaument
Ce que je vous demanderoie,
Par vostre dit certains seroie
Se vous avriiez fet ou non
Ce dont j'ai vers vous soupeçon. »
Cil qui tout covoite et desire
A geter son seignor de l'ire
Qu'il a envers lui sanz deserte,



— Si fait, quelque chose, sur mon âme ! » répliqua le duc.

L'un des propos de sa femme lui était revenu à la mémoire : on n'avait jamais ouï personne rapporter que le chevalier eût une autre amour, où que ce fût ; en cela du moins elle avait dit vrai. Aussi dit-il au chevalier :

« Si vous voulez me garantir par votre serment loyal que loyalement vous me direz la vérité sur certaine chose que je vous demanderai, je saurai par votre réponse, et en toute assurance, si vous avez fait ou non ce dont je vous soupçonne. »

Et lui, qui de tout cœur désire, convoite de tirer le duc hors de son injuste colère, et qui redoute la grande perte qu'il fera s'il quitte le pays où est celle qui le plus lui agrée, il répond que, sans y contredire en rien, il fera ce qu'a dit son seigneur. C'est qu'il n'aperçoit



Et qui redoute cele perte
Comme de guerpir la contree
Ou cele est qui plus li agree,
Respont qu'il tout sanz contredit
Fera ce que li dus a dit,
Qu'il ne pensse ne ne regarde
De ce dont li dus se prent garde,
Ne torment ne le lest pensser
Ce que li dus veut demander,
De riens fors de cele proiere.
Le serement en tel maniere
L'en fist, li dus la foi en prist.
Et li dus maintenant li dist :
« Sachiez par fine verité
Que ce que je vous ai amé
Ça en arriere de fin cuer
Ne me lesse croire a nul fuer
De vous tel mesfet ne tel honte
Comme la duchoise me conte ;
Ne tant ne la tenisse a voire,
Se ce ne le me feïst croire
Et me meïst en grant doutance

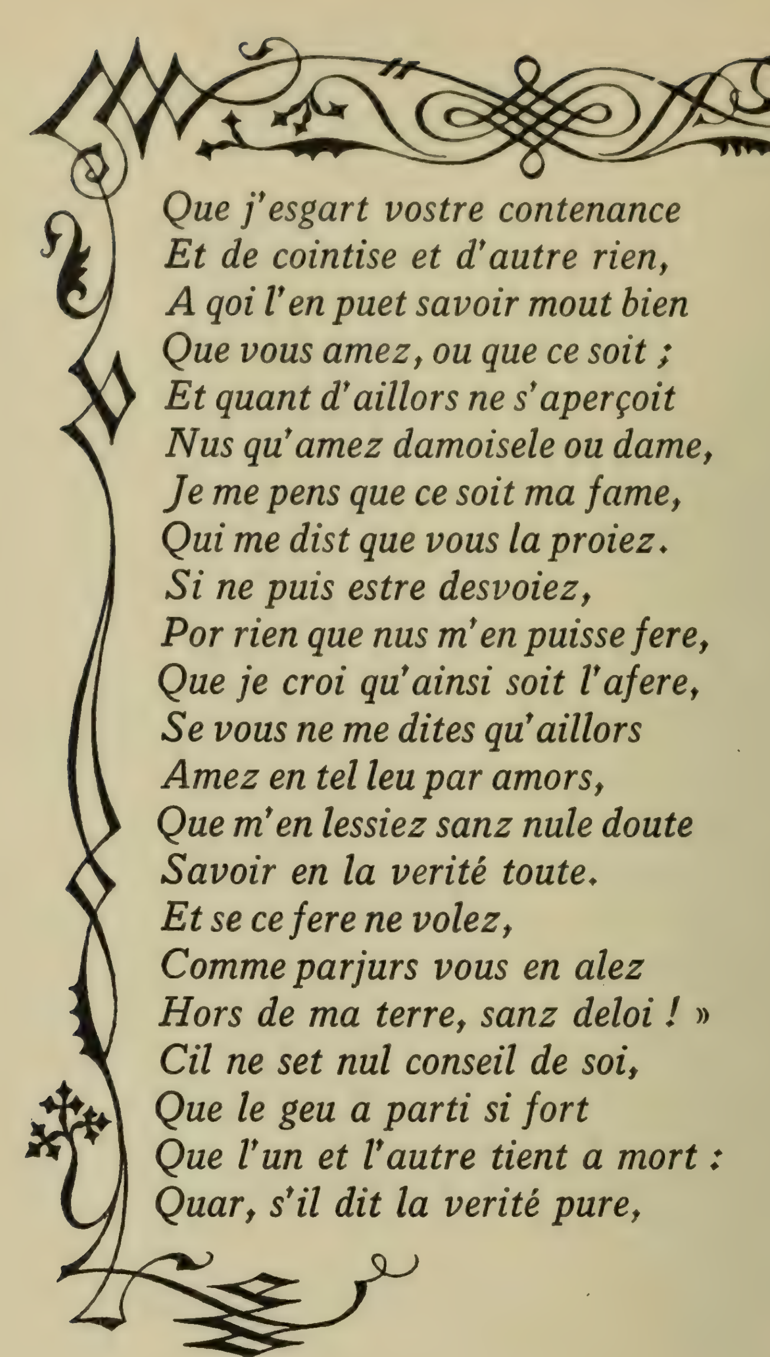


pas ni ne cherche à apercevoir son arrière-pensée : le trouble qui le tourmente l'empêche de deviner ce qu'on veut lui demander. Il ne pense à rien, sinon à la prière qui lui est faite.

Il jura donc, dans les termes requis par le duc, et le duc reçut sa foi.

Aussitôt il lui dit :

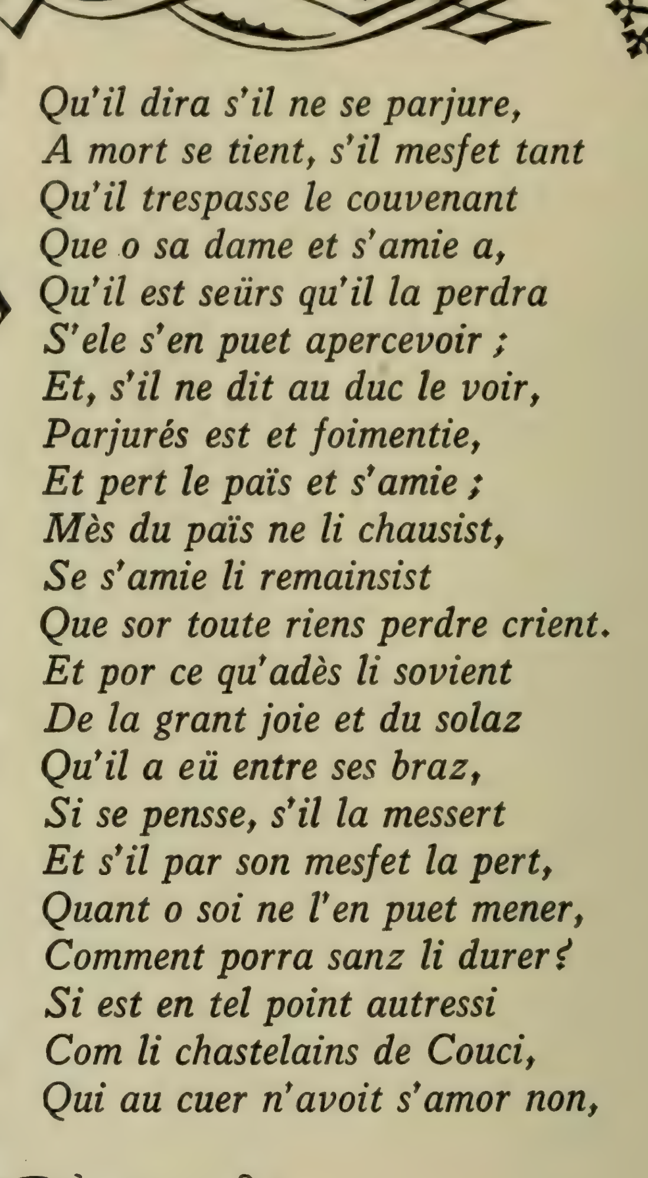
« Sachez-le,— car je veux vous avouer la fine vérité, — l'amitié que naguère encore je vous portais de plein cœur m'interdit, quoi qu'on fasse, de croire que vous ayez pu méfaire aussi honteusement que le rapporte la duchesse ; et je ne la tiendrais pas tant pour véridique, n'était ceci, qui m'incline à accepter son dire et qui me met dans un grand doute. A regarder vos façons de vivre, votre soin à vous attifer et le reste, on reconnaît fort bien que vous avez mis votre cœur en quelque amour, où que ce soit d'ailleurs ; et comme



Que j'esgart vostre contenance
Et de cointise et d'autre rien,
A qoi l'en puet savoir mout bien
Que vous amez, ou que ce soit ;
Et quant d'aillors ne s'aperçoit
Nus qu'amez damoisele ou dame,
Je me pens que ce soit ma fame,
Qui me dist que vous la proiez.
Si ne puis estre desvoiez,
Por rien que nus m'en puisse fere,
Que je croi qu'ainsi soit l'afere,
Se vous ne me dites qu'aillors
Amez en tel leu par amors,
Que m'en lessiez sanz nule doute
Savoir en la verité toute.
Et se ce fere ne volez,
Comme parjurs vous en alez
Hors de ma terre, sanz deloi ! »
Cil ne set nul conseil de soi,
Que le geu a parti si fort
Que l'un et l'autre tient a mort :
Quar, s'il dit la verité pure,

pourtant nul ne découvre aucune damoiselle ni aucune dame que vous aimiez, j'en viens à l'idée que ce peut être ma femme, laquelle précisément m'a dit que vous la priez d'amour. Et donc rien ne pourra me détourner, quoi qu'on puisse faire, de croire qu'il en va ainsi, à moins que vous me disiez que vous aimez ailleurs, en tel lieu, et que vous m'appreniez, de façon qu'aucun doute ne me reste, tout ce qu'il en est de cet amour. Et si vous ne voulez pas, allez-vous en hors de ma terre, sans délai, comme parjure ! »

Mais lui ne sait comment choisir entre les deux partis, si durs qu'il les tient l'un et l'autre pour mortels. Car, s'il dit la vérité pure, — et il la dira, à moins de se parjurer, — autant lui vaut la mort, puisqu'il aura manqué à sa dame, à son amie, si gravement que d'outrepasser leur convention : qu'elle

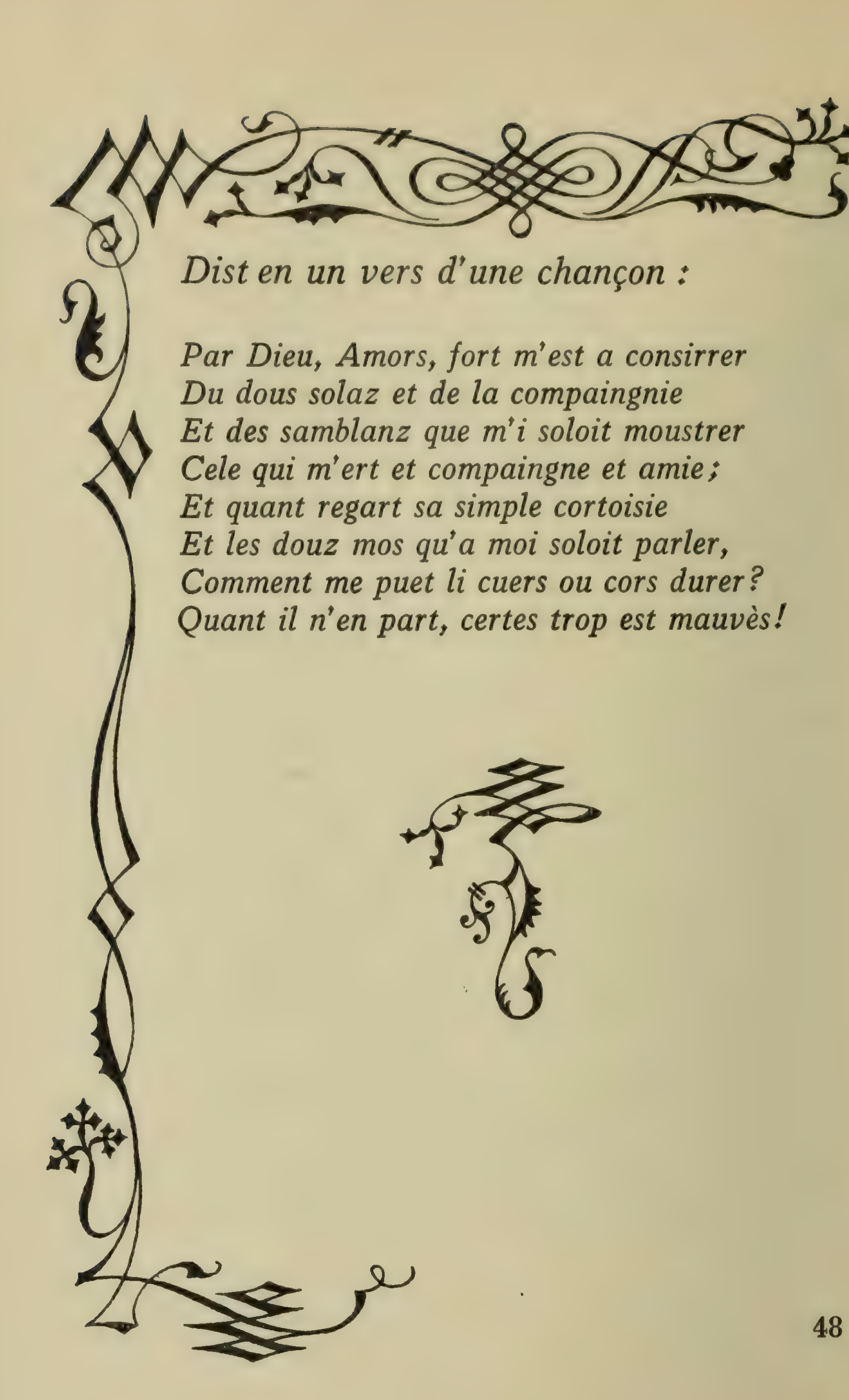


Qu'il dira s'il ne se parjure,
A mort se tient, s'il mesfet tant
Qu'il trespasse le couvenant
Que o sa dame et s'amie a,
Qu'il est seürs qu'il la perdra
S'ele s'en puet apercevoir ;
Et, s'il ne dit au duc le voir,
Parjurés est et foimentie,
Et pert le païs et s'amie ;
Mès du païs ne li chausist,
Se s'amie li remainsist
Que sor toute riens perdre crient.
Et por ce qu'adès li sovient
De la grant joie et du solaz
Qu'il a eü entre ses braz,
Si se pensse, s'il la messert
Et s'il par son mesfet la pert,
Quant o soi ne l'en puet mener,
Comment porra sanz li durer ?
Si est en tel point autressi
Com li chastelains de Couci,
Qui au cuer n'avoit s'amor non,



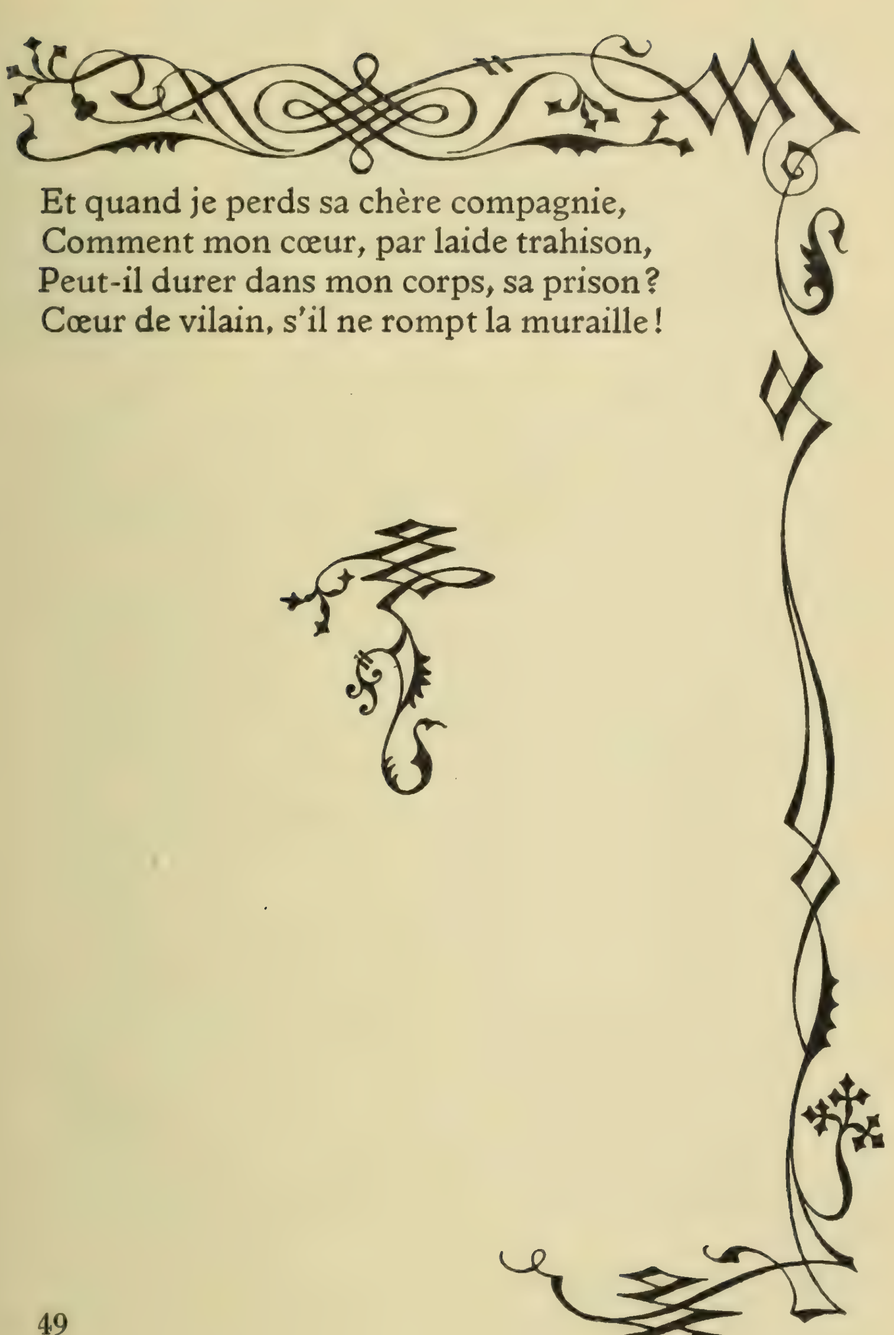
vienne à l'apprendre, il est sûr de la perdre. Et, s'il refuse de confier au duc son secret, ce sera fausser son serment : il perd à la fois son amie et le pays de son amie. Encore du pays se passerait-il bien, si son amie lui restait, que sur toutes choses il craint de perdre. Et parce qu'il lui souvient sans répit de la grande joie et du déduit qu'il a goûtés entre ses bras, il sait ce qu'il lui en coûtera de la desservir et de la perdre par son méfait : il ne peut l'emmener avec lui, et comment durer sans elle? Ainsi en est-il venu au point même que, dans l'une de ses chansons, marque le Châtelain de Coucy, lequel n'avait au cœur rien qu'amour :

C'en est donc fait, Amour! O doux saluts,
O bel accueil, ô simple courtoisie,
Rires, baisers! Je ne reverrai plus
Celle qui fut ma dame et mon amie!



Dist en un vers d'une chançon :

Par Dieu, Amors, fort m'est a consirrer
Du dous solaz et de la compaingnie
Et des samblanz que m'i soloit moustrer
Cele qui m'ert et compaingne et amie;
Et quant regart sa simple cortoisie
Et les douz mos qu'a moi soloit parler,
Comment me puet li cuers ou cors durer?
Quant il n'en part, certes trop est mauvès!



Et quand je perds sa chère compagnie,
Comment mon cœur, par laide trahison,
Peut-il durer dans mon corps, sa prison ?
Cœur de vilain, s'il ne rompt la muraille !



Li chevaliers en tele angoisse
Ne set se le voir li connoisse,
Ou il mente et lest le païs ;
Et quant il est ainsi penssis
Qu'il ne set li quels li vaut mieus,
L'eve du cuer li vient aus ieus
Por l'angoisse qu'il se porchace,
Et li descent aval la face,
Si qu'il en a le vis moillié.
Li dus n'en ot pas le cuer lié,
Qui pensse qu'il i a tel chose
Que reconnoistre ne li ose.
Lors dist li dus isnel le pas :
« Bien voi que ne vous fiez pas
En moi tant com vous devriiez.
Cuidiez vous, se vous me disiez
Vostre conseil celeement,
Que jel deïsse a nule gent ?



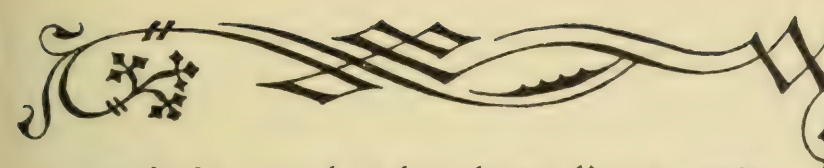
Le chevalier, en cette angoisse, ne sait s'il doit confier au duc la vérité ou se parjurer et quitter le pays. Et tandis qu'il songe, ne sachant lequel vaut mieux, voici que par la force de sa détresse, l'eau du cœur lui vient aux yeux et lui descend le long des joues, tant qu'il en a le visage trempé. Le duc ne s'en réjouit guère, mais se dit qu'il y a là un secret que le chevalier n'ose pas lui avouer.

Alors il lui dit :

« Je vois bien que vous ne vous fiez pas à moi autant que vous devriez. Croyez-vous donc que, si vous me disiez votre secret, j'en dusse faire part à âme qui vive? Plutôt me lais-



Je me leroie avant sanz faute
Trere les denz l'un avant l'autre!
— Ha! fet cil, por Dieu merci, sire.
Je ne sais que je doie dire
Ne que je puisse devenir ;
Mès je voudroie mieus morir
Que perdre ce que je perdroie
Se le voir dit vous en avoie ;
Quar, s'il estoit de li seü
Que l'eüsse reconneü
A jor qui just a mon vivant... ! »
Lors dist li dus : « Je vous creant
Seur le cors et l'ame de moi
Et sor l'amor et sor la foi
Que je vous doi sor vostre hommage,
Que ja en trestout mon eage
N'en ert a creature nee
Par moi novele racontee
Ne samblant fet, grant ne petit. »
Et cil en plorant li a dit :
« Sire, jel vous dirai ainsi ;
J'aim vostre niece de Vergi,



serais-je arracher les dents l'une après l'autre!

— Ah! fait-il, sire, par la merci de Dieu! que dois-je dire? que puis-je devenir? Je ne sais, mais j'aimerais mieux endurer la mort que perdre ce que je perdrais à vous en dire la vérité, car si elle apprenait que je l'eusse jamais décelée!... »

Alors le duc dit :

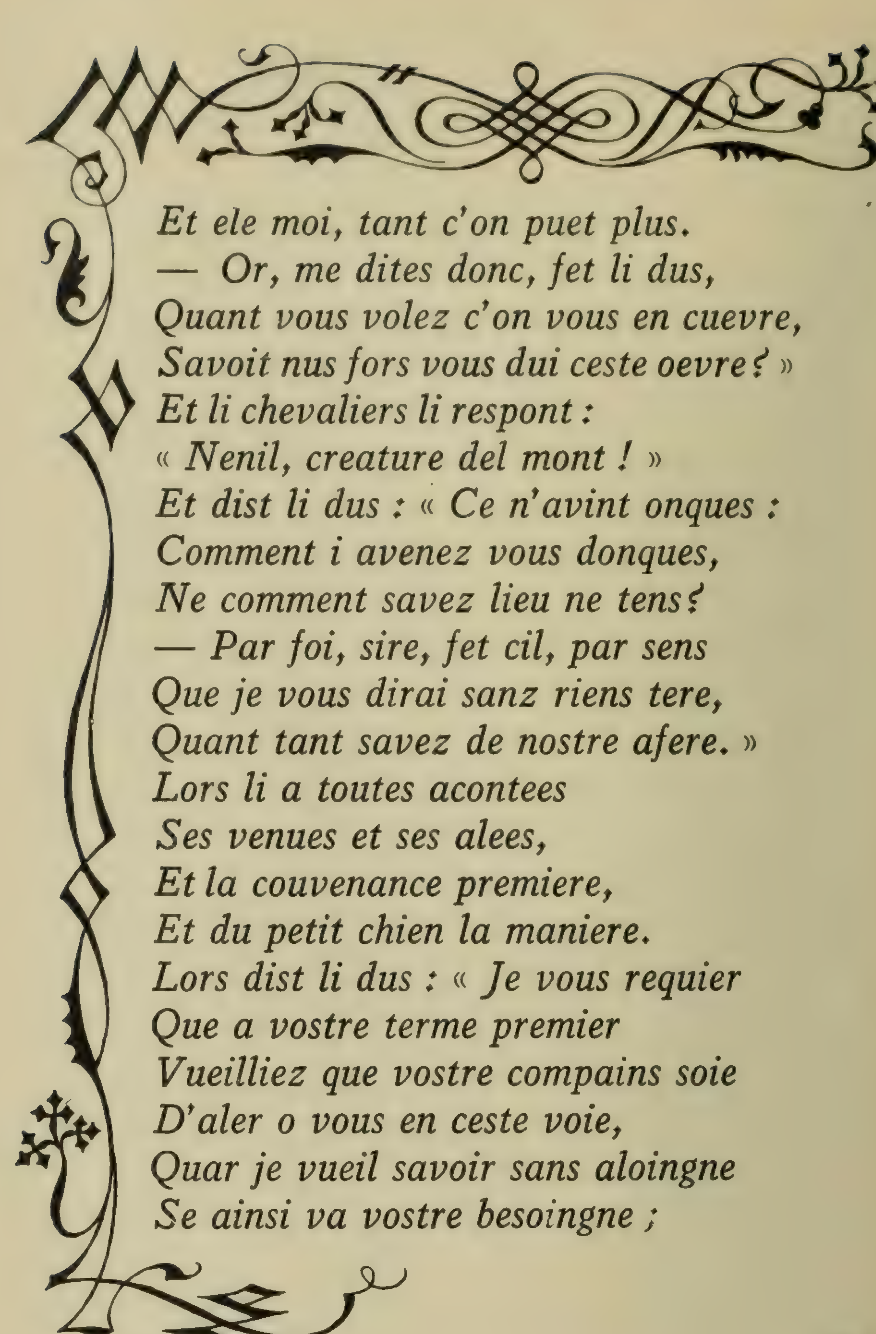
« Sur mon corps et sur mon âme, et sur la foi que je vous dois en retour de votre hommage, je vous le jure : de toute ma vie pas une créature au monde n'en apprendra de moi la nouvelle, ni par un mot ni par le moindre signe! »

Et le chevalier, en pleurant :

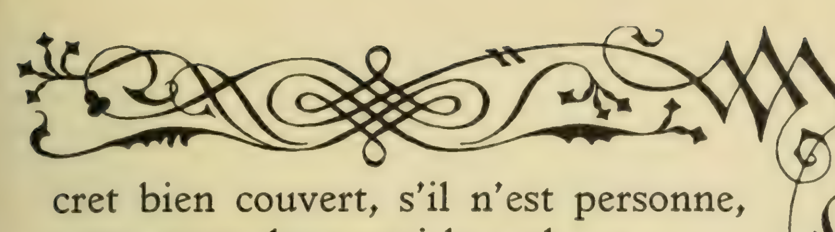
« Sire, je vous le dirai ainsi : j'aime votre nièce de Vergy, et elle m'aime ; on ne peut s'aimer mieux.

— Dites-moi donc, fait le duc, puisque vous voulez qu'on garde votre se-





Et ele moi, tant c'on puet plus.
— Or, me dites donc, fet li dus,
Quant vous volez c'on vous en cuevre,
Savoit nus fors vous dui ceste oevre ? »
Et li chevaliers li respont :
« *Nenil, creature del mont !* »
Et dist li dus : « *Ce n'avint onques :*
Comment i avenez vous donques,
Ne comment savez lieu ne tens ?
— Par foi, sire, fet cil, par sens
Que je vous dirai sanz riens tere,
Quant tant savez de nostre afere. »
Lors li a toutes acontees
Ses venues et ses alees,
Et la couvenance premiere,
Et du petit chien la maniere.
Lors dist li dus : « *Je vous requier*
Que a vostre terme premier
Vueilliez que vostre compains soie
D'aler o vous en ceste voie,
Quar je vueil savoir sans aloingne
Se ainsi va vostre besoingne ;



cret bien couvert, s'il n'est personne, outre vous deux, qui le sache. »

Et le chevalier lui répond :

« Non, pas une créature en ce monde. »

Et le duc dit :

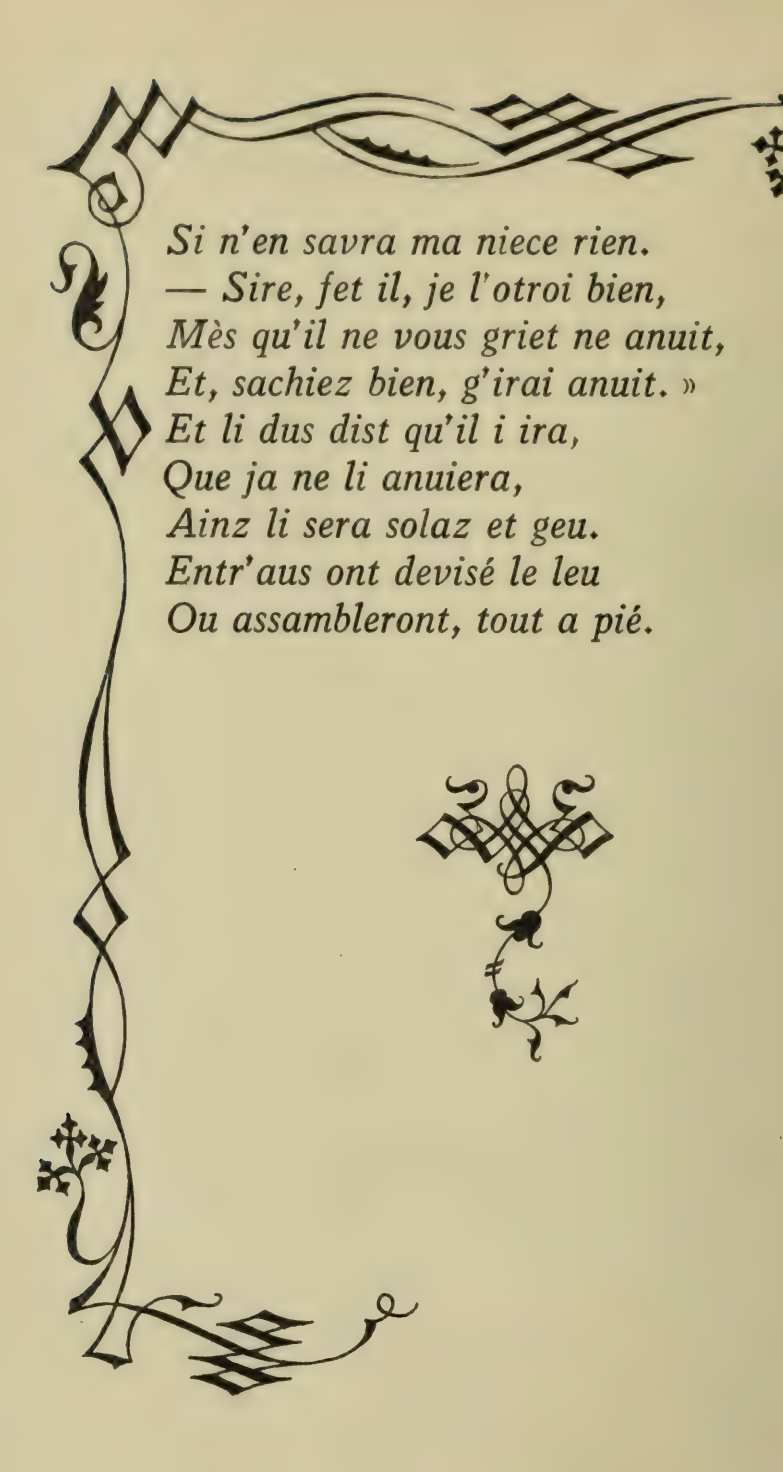
« Voilà qui ne se vit jamais! Comment faites-vous donc pour vous rencontrer? Comment savez-vous où ce doit-être? et quand?

— Sur ma foi, sire, c'est grâce à une ruse très sage, que je vous dirai, sans rien taire, puisque déjà vous en savez si long. »

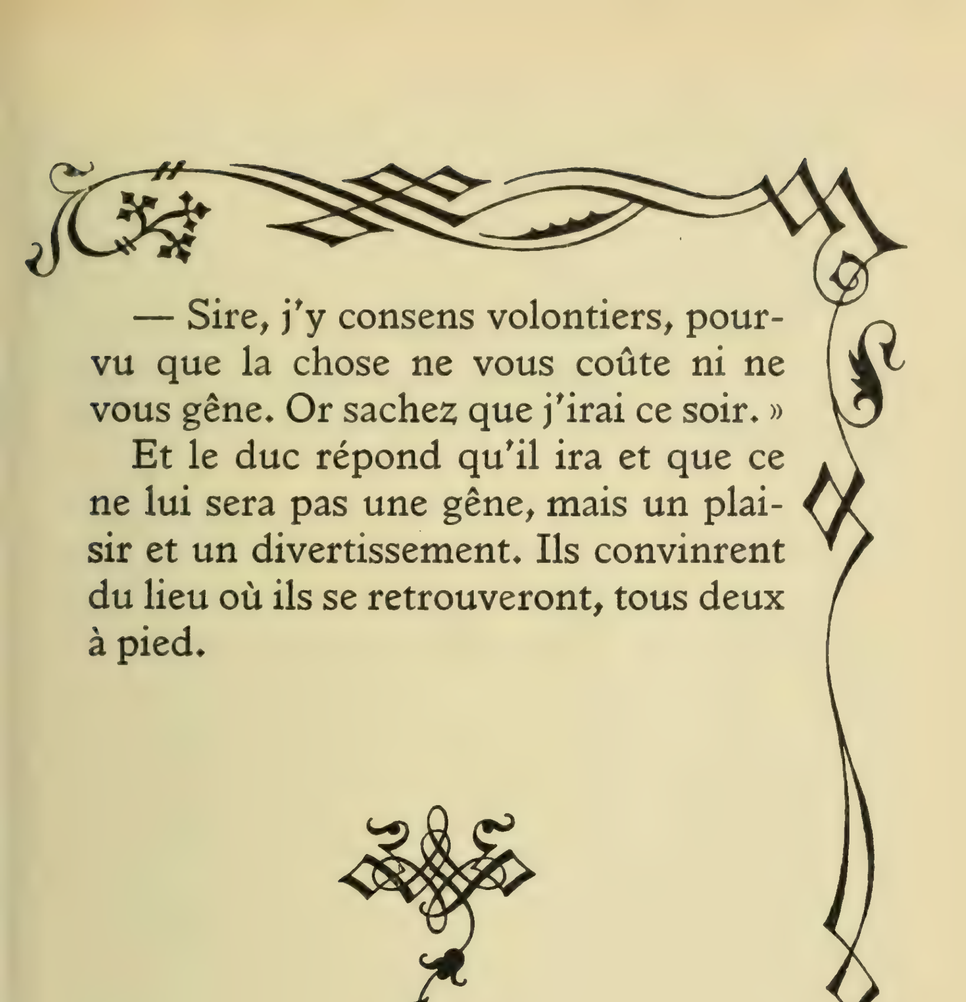
Alors il lui conta tout leur manège, et leur pacte du premier jour et le jeu du petit chien.

Le duc lui dit :

« Je vous requiers de permettre qu'au jour convenu pour votre plus prochaine rencontre je me fasse votre compagnon de route, car je veux apprendre au plus tôt s'il en va comme vous dites. Et ma nièce n'en saura rien.



Si n'en savra ma niece rien.
— Sire, fet il, je l'otroi bien,
Mès qu'il ne vous griet ne anuit,
Et, sachiez bien, g'irai anuit. »
Et li dus dist qu'il i ira,
Que ja ne li anuiera,
Ainz li sera solaz et geu.
Entr'aus ont devisé le leu
Ou assambleront, tout a pié.



— Sire, j'y consens volontiers, pourvu que la chose ne vous coûte ni ne vous gêne. Or sachez que j'irai ce soir. »

Et le duc répond qu'il ira et que ce ne lui sera pas une gêne, mais un plaisir et un divertissement. Ils convinrent du lieu où ils se retrouveront, tous deux à pied.



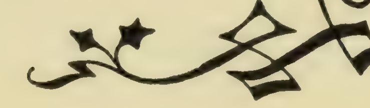
Si tost comme il fu anuitié,
Que assez près d'iluec estoit
Ou la niece le duc manoit,
Cele part tienent lor chemin
Tant qu'il sont venu au jardin,
Ou li dus ne fu pas grant piece,
Quant il vit le chienet sa niece
Qui s'en vint au bout du vergier
Ou il trova le chevalier
Qui grant joie a fet au chienet.
Tantost a la voie se met
Li chevaliers et le duc lait,
Et li dus après lui s'en vait
Près de la chambre, et ne se muet ;
Iluec s'esconsse au mieus qu'il puet ;
D'un arbre mout grant et mout large
S'estoit couvers com d'une targe
Et mout entent a lui celer.



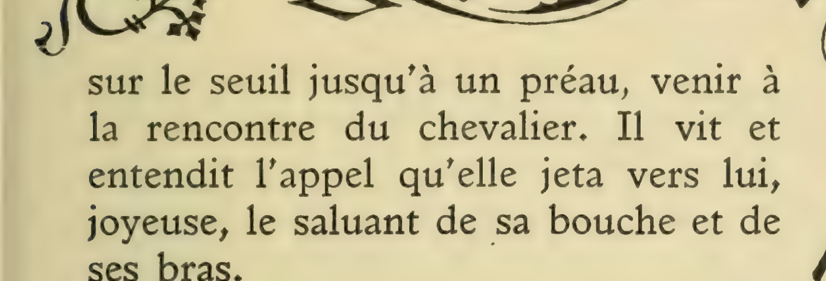
DÈS que la nuit fut close, — la nièce du duc demeurait très près de là, — ils cheminent vers son manoir et les voici dans le verger.

Le duc n'attendit pas longtemps : il voit le petit chien de sa nièce s'en venir au bout du verger, où il découvrit le chevalier, qui lui fit fête. Sur l'instant, le chevalier quitte le duc, se met en route; le duc le suit, s'arrête aux abords de la chambre, et ne bouge. Il s'est caché de son mieux derrière un grand arbre au large tronc, dont il se couvre comme d'une targe.

De là, veillant bien à n'être pas aperçu, il vit le chevalier entrer dans la chambre, et sa nièce, s'avançant



D'iluec vit en la chambre entrer
Le chevalier, et vit issir
Sa niece et contre lui venir
Hors de la chambre en un prael,
Et vit et oï cel apel
Comme ele li fist par solaz
De salut de bouche et de braz,
Si tost comme ele le choisi.
De la chambre vers lui sailli,
Et de ses biaus braz l'acola
Et plus de cent fois le besa
Ainz que feïst longue parole.
Et cil la rebese et acole,
Et li dist : « Ma dame, m'amie,
M'amor, mon cuer, ma druerie,
M'esperance et tout quanques j'aim,
Sachiez que j'ai eü grant faim
D'estre o vous, si comme ore i sui,
Trestoz jors puis que je n'i fui. »
Ele redist : « Mon douz seignor,
Mes douz amis, ma douce amor,
Onques puis ne fu jor ne eure



sur le seuil jusqu'à un préau, venir à la rencontre du chevalier. Il vit et entendit l'appel qu'elle jeta vers lui, joyeuse, le saluant de sa bouche et de ses bras.

Du plus loin qu'elle l'avait vu, elle s'était élancée : elle l'accole de ses beaux bras, le baise plus de cent fois, sans plus longues paroles. Et lui l'accole et lui rend ses baisers, et lui dit :

« Ma dame, mon amie, mon amour, mon cœur, mon ivresse, mon espérance et mon tout ce que j'aime, sachez que j'ai eu grand'faim d'être avec vous comme j'y suis à cette heure, et cela sans trêve, depuis que je n'y fus ! »

Et elle, à son tour :

« Mon doux sire, mon doux ami, mon doux amour, pas un jour n'a passé depuis lors, pas une heure, que l'at-

Que ne m'anuiast la demeure ;
Mès ore de riens ne me dueil,
Quant j'ai o moi ce que je vueil,
Quant ci estes sains et haitiez,
Et li trés bien venuz soiez ! »
Et cil dist : « Et vous bien trovee ! »
Tout oï li dus a l'entree,
Qui mout près d'aus apoiez fu ;
Sa niece a la voiz bien connu,
Si bien, et a la contenance,
Que il est or fors de doutance,
Et si tient de ce la duchesse
Que dit li ot a menteresse ;
Et mout li plest : or voit il bien
Que cil ne li a mesfet rien
De ce que il l'a mescreü.
Ilueques s'est issi tenu
Toute la nuit, endementiers
Que la dame et li chevaliers
Dedenz la chambre en un lit furent
Et sanz dormir ensamble jurent,
A tel joie et a tel deport



tente ne m'ait pesé ; mais maintenant plus rien ne me pèse, puisque j'ai à moi ce que je veux et que vous êtes là, sain et sauf et joyeux, et soyez le très bien venu !

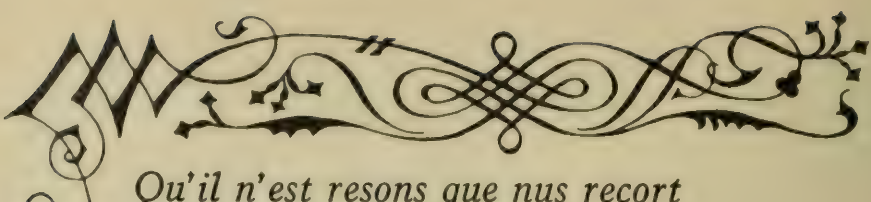
— Et vous, dit-il, la très bien trouvée ! »

A l'entrée, appuyé contre l'arbre, fort près d'eux, le duc a tout entendu. A la voix, à la démarche, il a si bien reconnu sa nièce que le voilà délivré de son doute et qui tient le dire de sa femme pour mensonger : et bien lui plaît qu'il en soit ainsi.

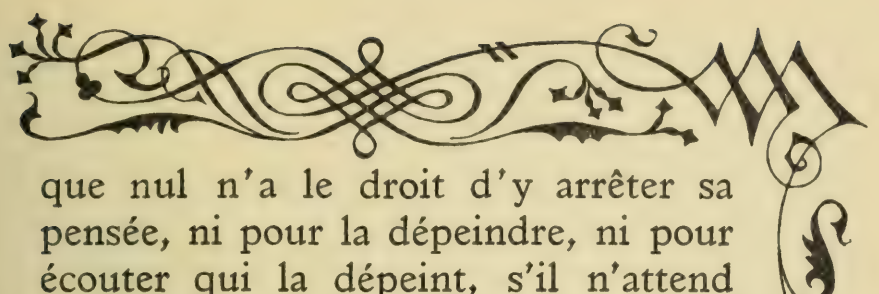
Il voit à plein désormais que le chevalier ne lui a manqué en rien et qu'il l'a méconnu.

Il se tint là toute la nuit, tandis que dans la chambre la dame et le chevalier, couchés au même lit, sans dormir, goûtaient une si grande joie





Qu'il n'est resons que nus recort
Ne ne la die ne ne l'oie,
S'il n'atent a avoir tel joie
Que Amors aus fins amanz done,
Quant sa paine reguerredone.
Quar cil qui tel joie n'atent,
S'il l'ooit or, riens n'i entent,
Puis qu'il n'a a Amors le cuer :
Que nus ne savroit a nul fuer
Combien vaut a tel joie avoir,
S'Amors ne li fesoit savoir.
Ne teus biens n'avient mie a toz,
Que ce est joie sans corouz
Et solaz et envoiseüre ;
Mès tant i a que petit dure,
C'est avis a l'amant qui l'a :
Ja tant longues ne durera,
Tant li plest la vie qu'il maine,
Que, se nuis devenoit semaine
Et semaine devenoit mois,
Et mois uns anz, et uns anz trois,
Et troi an vint, et vint an cent,



que nul n'a le droit d'y arrêter sa pensée, ni pour la dépeindre, ni pour écouter qui la dépeint, s'il n'attend pour lui-même la pareille, celle qu'Amour donne aux vrais amants, quand il les récompense de leur peine. Car qui n'attend pas cette joie, s'il écoute qui la dépeint, il n'y comprendra goutte, puisqu'il n'a pas donné son cœur à Amour et qu'il ne saurait concevoir ce qu'elle vaut que si Amour le lui révélait.

Or un tel bien n'est pas octroyé à tous, car c'est une joie sans mélange, une aise, une félicité ; mais tant y a qu'elle dure peu, du moins si l'on en croit l'amant qui la possède : si longtemps durerait-elle, tant lui plaît la vie qu'il mène que, quand la nuit deviendrait une semaine, et la semaine un mois, et le mois une année, et l'année trois années, et trois années vingt, et vingt années cent,

5

Quant vendroit au definement,
Si voudroit il qu'il anuitast,
Cele nuit, ainz qu'il ajornast.
Et en itel penssé estoit
Icil que li dus atendoit ;
Quar ainz jor aler l'en covint,
Et s'amie o lui a l'uis vint.
La vit li dus au congié prendre
Besier doner et besier rendre,
Et oï forment souspirer
Et au congié prendre plorer.
Iluec ot ploré mainte lerme,
Et si oï prendre le terme
Du rassambler iluec arriere.
Li chevaliers en tel maniere
S'en part, et la dame l'uis clot ;
Mès, tant comme veoir le pot,
Le convoia a ses biaus ieus,
Quant ele ne pot fere mieus.
Quant li dus vit clorre l'uisset,
Tantost a la voie se met,
Tant que le chevalier ataint



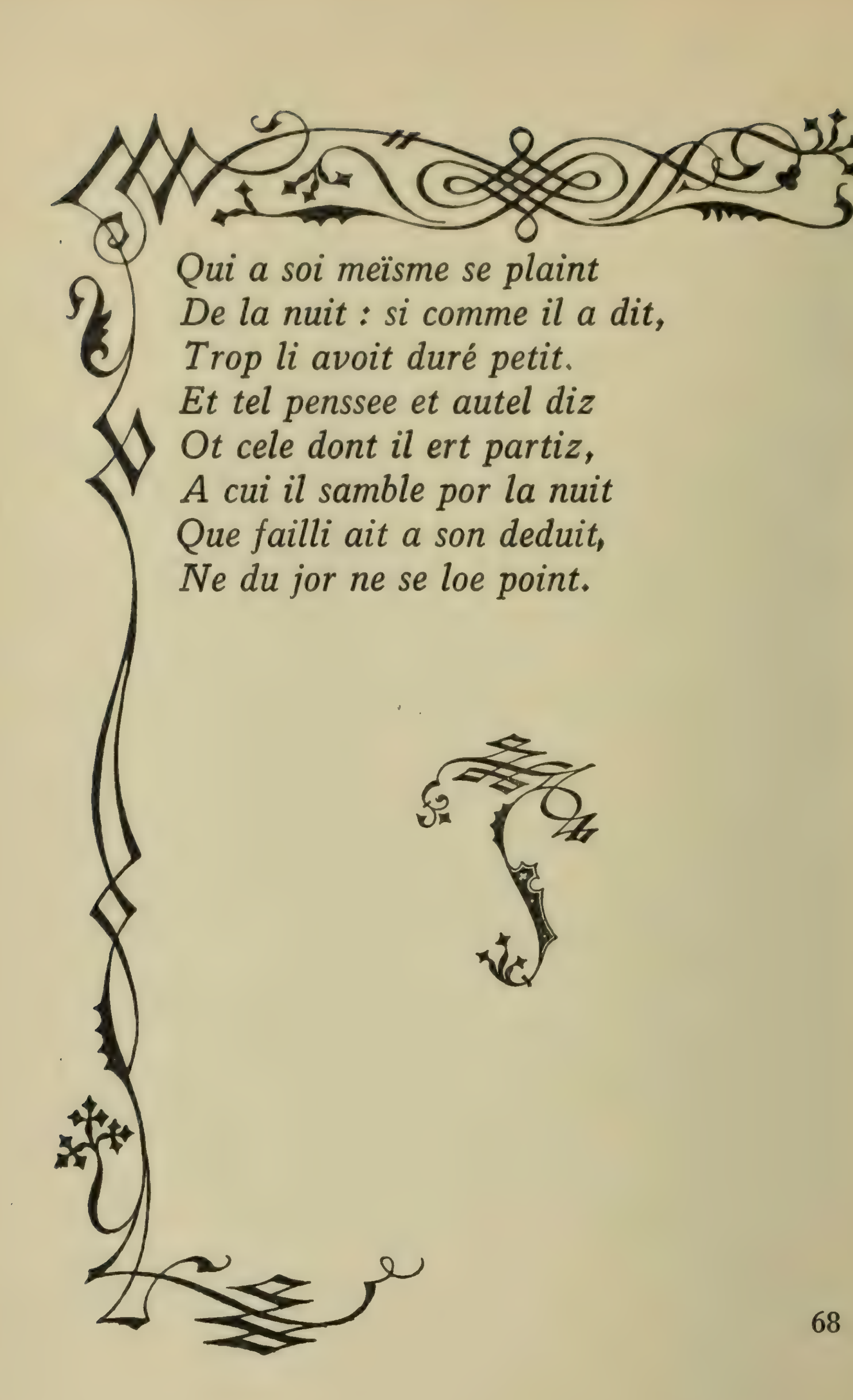
venu au terme, il voudrait que la nuit commençât à peine et que pas encore ne se levât le jour.

C'est bien ce que se disait celui qu'attendait le duc, car il lui fallut s'en aller avant l'aube. Son amie vint avec lui jusqu'à la porte. Baisers donnés et baisers rendus, soupirs profonds, larmes à l'instant de l'adieu, le duc a tout vu : et bien des pleurs coulèrent. Il les entendit choisir le jour où ils se retrouveraient.

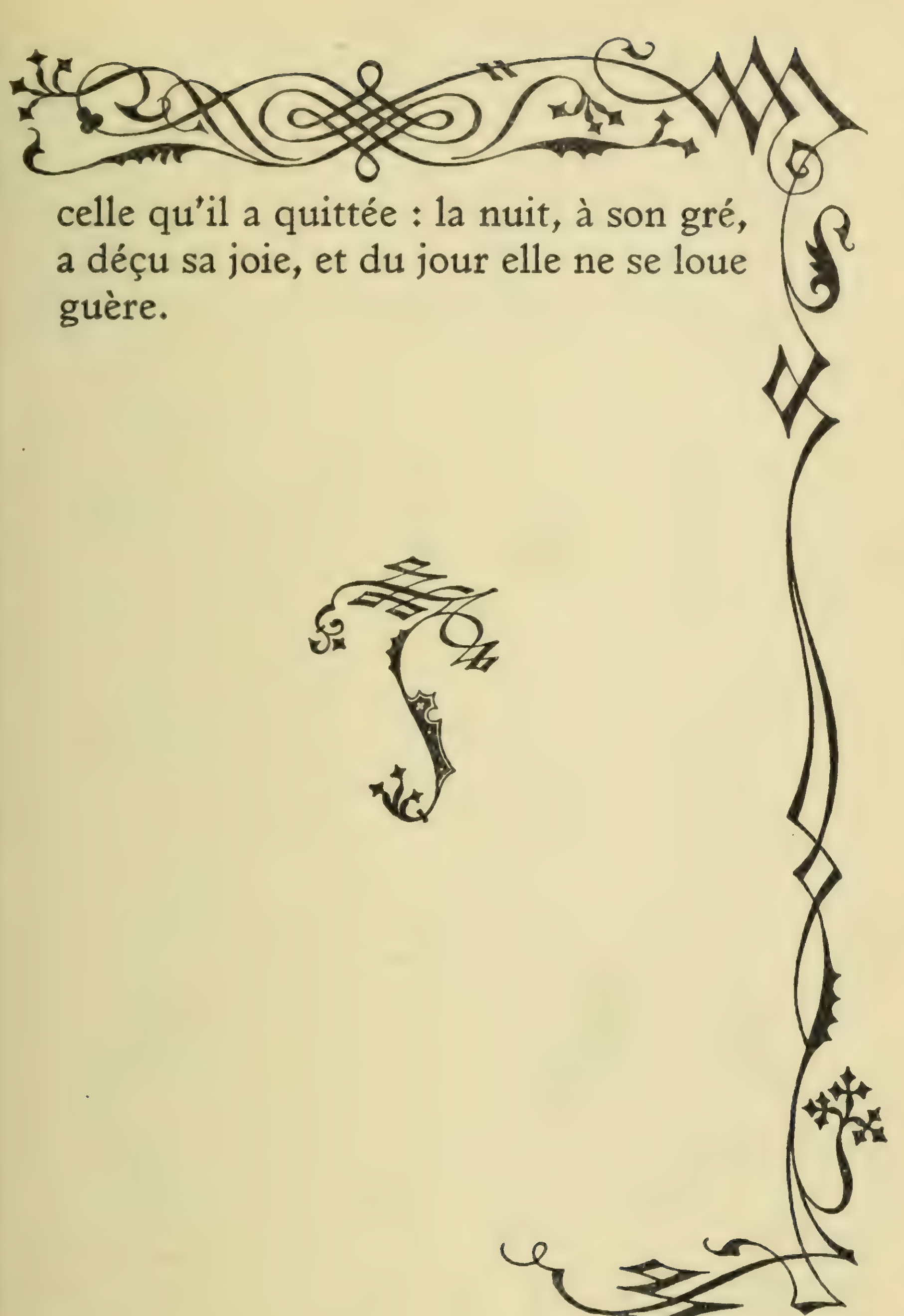
Ainsi s'en fut le chevalier, et la dame ferme la porte ; mais, aussi loin qu'elle put, elle lui fit cortège de ses beaux yeux, faute de mieux.

Le duc a vu refermer la porte ; il se met à la voie, tant qu'il rejoint le chevalier, qui se plaint à lui-même de la nuit : elle a trop peu duré, dit-il. Telle est aussi la pensée, telle la plainte de





Qui a soi meïsme se plaint
De la nuit : si comme il a dit,
Trop li avoit duré petit.
Et tel penssee et autel diz
Ot cele dont il ert partiz,
A cui il samble por la nuit
Que failli ait a son deduit,
Ne du jor ne se loe point.



celle qu'il a quittée : la nuit, à son gré, a déçu sa joie, et du jour elle ne se loue guère.



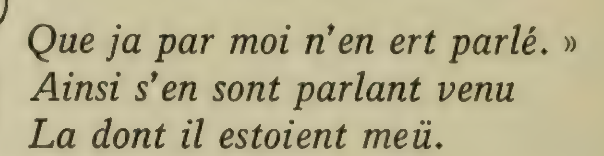
Li chevaliers ert en tel point
Et de penssee et de parole,
Quant li dus l'ataint, si l'acole
Et li a fet joie mout grant,
Puis li a dit : « Je vous creant
Que toz jors mès vous amerai
Ne ja mès jor ne vous harrai,
Quar vous m'avez de tout voir dit
Et ne m'avez de mot mentit.
— Sire, fet cil, vostre merci !
Mès por Dieu vous requier et pri
Que cest conseil celer vous plaise,
Qu'amor perdroie et joie et aise
Et morroie sanz nule faute,
Se je savoie que nul autre
Ice savroit, fors vous sanz plus.
— Or n'en parlez ja, fet li dus ;
Sachiez qu'il ert si bien celé



Le chevalier en était à ce point de ses pensées et des propos qu'il se tenait à lui-même, quand le duc, l'ayant rejoint, le serre dans ses bras, lui fait grand'fête, puis lui dit :

« Je vous promets que toujours je vous aimerai, que jamais je ne vous prendrai en haine, car en tout vous m'avez dit vrai, vous ne m'avez pas menti d'un mot.

— Sire, fait le chevalier, grand merci ! Mais, pour Dieu ! je vous requiers et supplie qu'il vous plaise garder ce secret, car je perdrais mon amour, ma joie, ma félicité, et je mourrais à coup sûr, si j'apprenais qu'un autre que vous le connût.



Que ja par moi n'en ert parlé. »
Ainsi s'en sont parlant venu
La dont il estoient meü.

Et cel jor, quant vint au mengier,
Moustra li dus au chevalier
Plus biau samblant qu'ainz n'avoit fait,
Dont tel corouz et tel deshait
En ot la duchoise sanz fable
Qu'ele se leva de la table
Et a fet samblant par faintise
Que maladie li soit prise.
Et li dus, quant il ot mengié
Et lavé et bien festoié,
Si l'est tantost alez veoir
Et la fist sus son lit seoir,
Et a commandé que nului
Ne remaingne leenz for lui.
L'en fet tantost ce qu'il commande,
Et li dus errant li demande
Comment cist maus li est venu
Et que ce est qu'ele a eü.



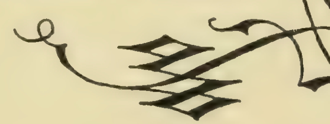
— Laissez, répond le duc. Sachez qu'il sera bien gardé : jamais je n'en sonnerai mot. »

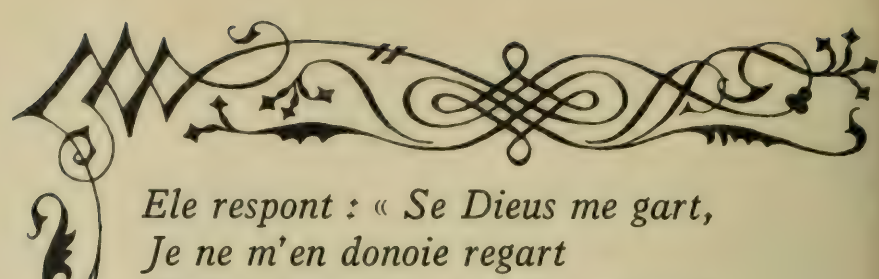
Tout en devisant de la sorte, ils revinrent au lieu d'où ils étaient partis.

Ce même jour, quand vint le repas, le duc montra au chevalier meilleur visage encore qu'il n'avait jamais fait : dont la duchesse ressentit tant de colère et de douleur qu'elle se leva de table, feignant d'être prise de maladie. Et le duc, après avoir mangé, s'être lavé les mains et s'être récréé à loisir, s'en fut la trouver. Il la fait asseoir sur son lit et commande qu'on les laisse seuls. On obéit, et le duc aussitôt lui demande comment ce malaise lui vint et ce qu'elle eut.

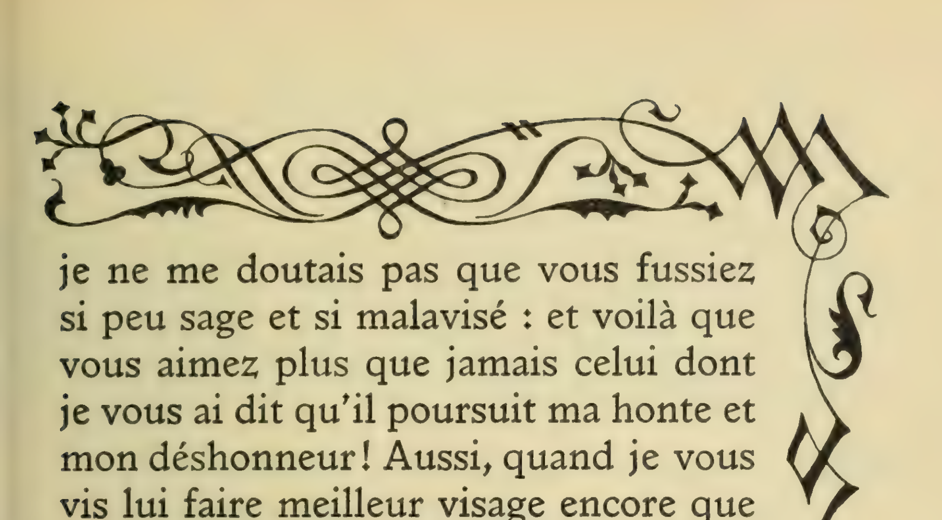
Elle répond :

« Dieu me pardonne! tout à l'heure encore, quand je me suis mise à table,





Ele respont : « Se Dieus me gart,
Je ne m'en donoie regart
Orains, quant au mengier m'assis,
Que greignor sens et plus d'avis
N'avez en vous que je n'i vi,
Quant vous tenez plus chier celui
Que je vous ai dit qui porchace
Qu'il a moi honte et despit face ;
Et quant vi que plus biau samblant
Li feïstes que de devant,
Si grant duel et si grant ire oi
Qu'ilueques demorer ne poi.
— Ha ! fet li dus, ma douce amie,
Sachiez, je n'en croiroie mie
Ne vous ne autre creature
Que onques por nule aventure
Avenist ce que vous me dites ;
Ainz sai bien qu'il en est toz quites,
N'onques ne penssa de ce fere,
Tant ai apris de son afere :
Si ne m'en enquerez ja plus.



je ne me doutais pas que vous fussiez si peu sage et si malavisé : et voilà que vous aimez plus que jamais celui dont je vous ai dit qu'il poursuit ma honte et mon déshonneur! Aussi, quand je vous vis lui faire meilleur visage encore que devant, j'en fus si peinée et si courroucée que je ne pus rester.

— Ah! fait-il, ma douce amie, jamais, sachez-le bien, vous ne me ferez accroire, ni vous, ni personne, que rien de ce que vous m'avez dit soit arrivé. Il en est bien innocent, jamais il n'y a seulement pensé : je le sais pour en avoir appris assez long sur son compte. Mais ne demandez pas que je vous en dise plus! »





Atant se part d'iluec li dus;
Et ele remest mout penssive,
Que ja mès jor que ele vive,
Une eure a aise ne sera
Devant que plus apris avra
De ce que li dus li desfent
Qu'ele ne li demant noient ;
Que ja ne l'en tendra desfensse,
Quar en son cuer engin porpensse
Qu'ele le porra bien savoir,
S'ele le sueffre jusqu'au soir,
Qu'ele ait le duc entre ses braz,
Qu'ele set bien qu'en tel solaz
En fera, ce ne dout je point,
Mieus son voloir qu'en autre point.
Por ce adonc atant se tint,
Et quant li dus couchier se vint,
A une part du lit s'est traite ;

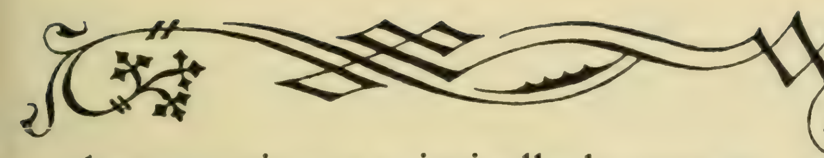


LA-DESSUS, il s'en va. Elle reste, anxieuse. Elle n'aura plus de sa vie une heure d'agrément qu'elle n'en ait appris davantage : et le duc, qui lui fait défense de l'interroger ! Mais la défense ne la gênera guère; déjà elle arrange en son cœur une ruse. Qu'elle sache patienter jusqu'au soir! Alors, quand elle tiendra le duc entre ses bras, elle fera mieux de lui son vouloir : elle le sait, et je n'en doute pas.

Elle se contient donc, et, quand le duc vint se coucher, elle fait retraite à l'autre bord du lit, en signe que sa venue ne lui plaît guère. Elle le sait bien, la vraie voie pour prendre avantage sur son mari, c'est de faire montre



Samblant fet que point ne li haite
Que li dus o li gesir doie,
Qu'ele set bien ce est la voie
De son mari metre au desouz
Par fere samblant de corouz.
Por ce se tint en itel guise
Que ele mieus le duc atise
A croire que mout soit irie ;
Por ce, sanz plus, qu'il l'a besie,
Li dist ele : « Mout estes faus
Et trichierres et desloiaus,
Qui moi moustrez samblant d'amor,
N'oncques ne m'amastes nul jor !
Et j'ai esté lonc tens si fole
Que j'ai creü vostre parole,
Que soventes foiz me disiez
Que de cuer loial m'amiiez !
Mès hui m'en sui aperceüe,
Que j'en ai esté deceüe ! »
Et li dus dist : « Et vous, a qoi ?
— Ja me deïstes, par ma foi,
Fet cele qui a mal i bee,



de ressentiment ; ainsi elle le persuadera mieux de sa grande colère, et, parce qu'il lui a pris un baiser, sans plus, elle lui dit :

« Bien faux êtes-vous, et trompeur et déloyal, vous qui me faites de beaux semblants d'amour et qui jamais ne m'avez aimée ! Et je fus longtemps assez folle pour vous en croire, quand si souvent vous disiez m'aimer de loyal cœur. Mais aujourd'hui, j'ai bien reconnu la tromperie !

— Et à quoi donc ? fait le duc.

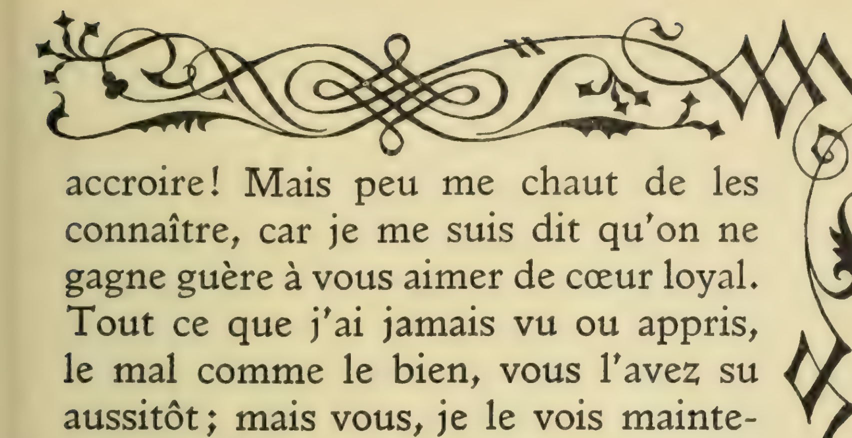
— A ce que vous m'avez dit, répond-elle, attentive à son mauvais dessein, de n'être pas si osée que de vous demander quoi que ce fût sur ce que vous savez bien.

— Mais sur quoi, belle sœur ? Pour Dieu, dites-le !

— Sur les menteries et sur les billevesées qu'il vous a mises en tête et fait



Que je ne fusse si osee
Que je vous enqueïsse rien
De ce que or savez vous bien.
— De quoi, suer, savez vous, por Dé?
— De ce que cil vous a conté,
Fet ele, mençonge et arvoire,
Qu'il vous a fet pensser et croire.
Mès de ce savoir ne me chaut,
Que j'ai penssé que petit vaut
En vous amer de cuer loial :
Que c'onques fust ou bien ou mal,
Mes cuers riens ne vit ne ne sot
Que ne seüssiez ausi tost ;
Et or voi que vous me celez,
Vostre merci, les voz penssez.
Si sachiez ore sanz doutance
Que ja mès n'avrai tel fiance
En vous, ne cuer de tel maniere
Com j'ai eü ça en arriere. »
Lors a commencié a plorer
La duchoise et a souspirer,
Et s'esforça plus qu'ele pot.
Et li dus tel pitié en ot



accroire! Mais peu me chaut de les connaître, car je me suis dit qu'on ne gagne guère à vous aimer de cœur loyal. Tout ce que j'ai jamais vu ou appris, le mal comme le bien, vous l'avez su aussitôt; mais vous, je le vois maintenant, vous me cachez vos pensées ! Sachez donc que désormais je ne mettrai plus en vous la même confiance et que je ne vous aimerai plus du même cœur! »

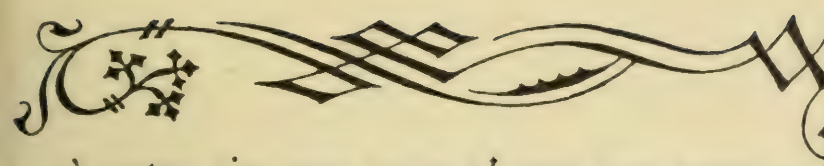
Sur quoi elle se mit à pleurer et à pousser des soupirs, s'y efforçant tant qu'elle put. Le duc en fut si attendri de pitié qu'il lui dit :

« Belle sœur, pour rien au monde je ne voudrais vous peiner ni vous fâcher; mais, sachez-le, ce que vous voulez que je vous dise, je ne puis le dire sans faire une trop laide vilenie.

— Ne le dites donc pas, réplique-t-elle à l'instant. Certes, je le vois bien



Qu'il li a dit : « Ma bele suer,
Je ne soufferroie a nul fuer
Ne vostre corouz ne vostre ire ;
Mès, sachiez, je ne puis pas dire
Ce que volez que je vous die
Sanz fere trop grant vilonie. »
Ele respont isnel le pas :
« Sire, si ne m'en dites pas,
Quar je voi bien a cel samblant
Qu'en moi ne vous fiez pas tant
Que celaisse vostre conseil ;
Et sachiez que mout me merveil :
Ainc n'oïstes grant ne petit
Conseil que vous m'eüssiez dit,
Dont descouvers fussiez par moi ;
Et si vous di, en bone foi,
Ja en ma vie n'avendra. »
Quant ce ot dit, si replora ;
Et li dus si l'acole et bese,
Et est de son cuer a malese,
Si que plus ne se pot tenir
De sa volenté descouvrir.
Puis se li a dit : « Bele dame,



à votre air, que vous n'avez pas assez de confiance en moi pour croire que je me tairais; mais j'en suis très surprise, je l'avoue : avez-vous jamais ouï dire qu'un seul des secrets, grands ou menus, que vous m'avez dits, ait été livré par moi? Et, sur ma foi! c'est ce qui n'arrivera de ma vie. »

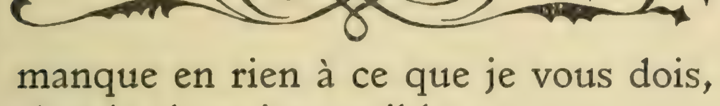
Elle dit, et se remet à pleurer. Le duc la prend dans ses bras, lui donne des baisers, et le désarroi de son cœur est si grand qu'il se sent à bout : sa volonté va désarmer.

« Belle dame, dit-il, sur mon âme, je ne sais que faire. Non, telle est ma confiance en vous! je ne dois rien vous cacher de ce que je sais ou apprends. Mais, je vous en prie, n'en soufflez mot! Sachez, et je ne vous en dis pas plus, que, si vous me trahissez, vous recevrez la mort.

— Marché conclu! dit-elle; que je



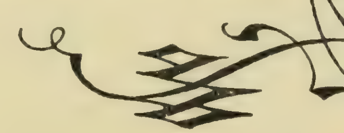
Je ne sai que face, par m'ame,
Que tant m'afi en vous et croi
Que chose celer ne vous doi
Que li miens cuers sache ne ot ;
Mès, je vous pri, n'en parlez mot :
Sachiez, et itant vous en di,
Que, se je sui par vous trahi,
Vous en receverez la mort. »
Et ele dist : « Bien m'i acort !
Estre ne porroit que feïsse
Chose dont vers vous m'espreïsse. »
Cil qui l'aime por ce le croit
Et cuide que veritez soit
De ce que li dist, puis li conte
De sa niece trestout le conte,
Comme apris l'ot du chevalier,
Et comment il fu el vergier
En l'anglet ou il n'ot qu'eus deus,
Quant li chienès s'en vint a eus ;
Et de l'issue et de l'entree
Li a la verité contee,
Si qu'il ne li a riens teü
Qu'il i ait oï ne veü.



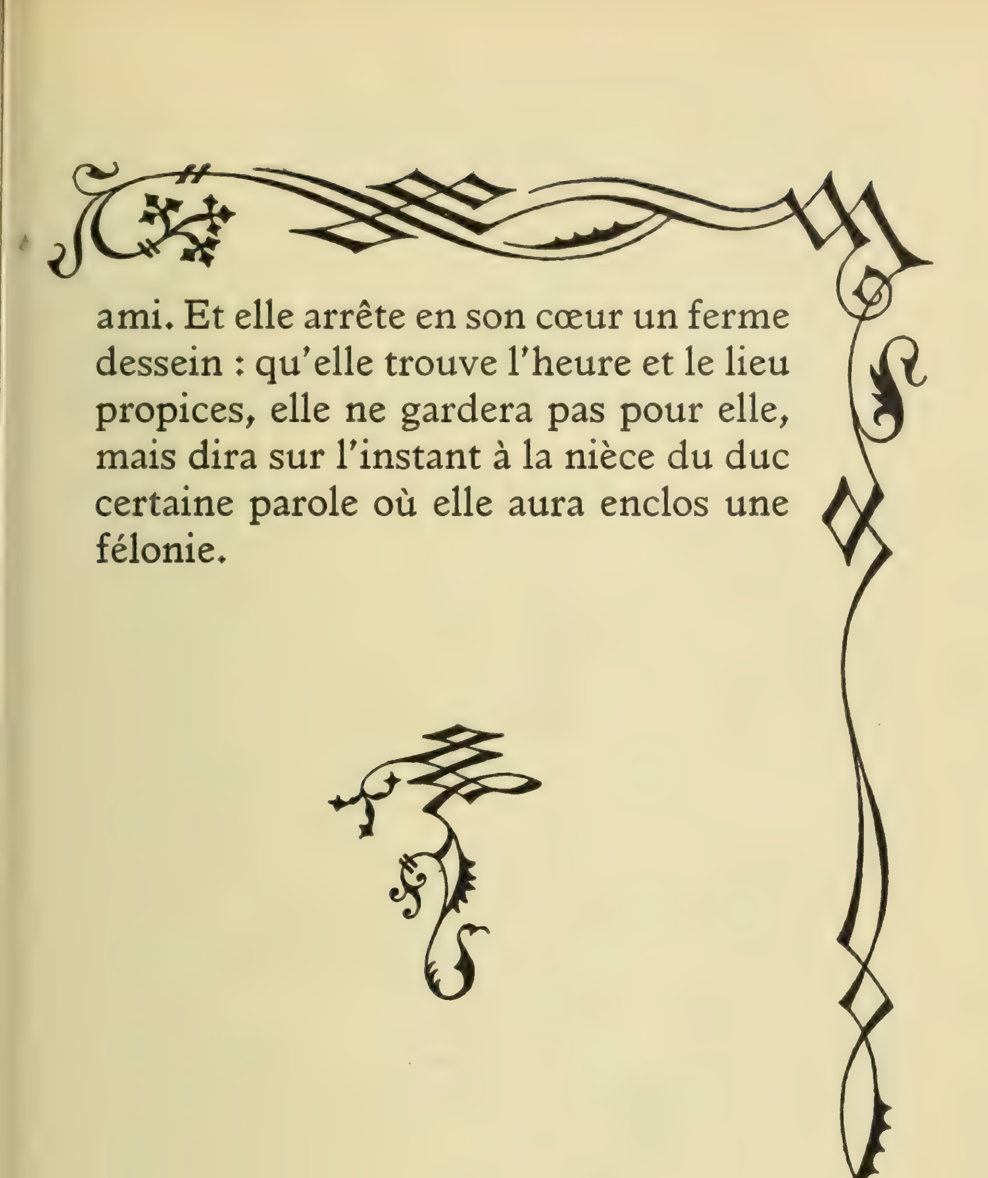
manque en rien à ce que je vous dois, c'est là chose impossible. »

Il l'aime, donc il l'en croit. Alors, il lui raconte toute l'aventure de sa nièce, telle qu'il l'a apprise du chevalier, et comment lui-même s'en fut au verger dans la cachette où ils n'étaient qu'eux deux, et la venue du petit chien, et tout leur manège, sans rien taire de ce qu'il a vu ou entendu. Quand la duchesse l'apprend, que celui qui a refusé de l'aimer aime en plus bas lieu, elle se tient pour morte et honnie. Mais, loin d'en laisser rien paraître, elle octroya et promit au duc qu'elle tiendrait la chose secrète : si elle la dévoile, qu'il la pende à une hart!

Cependant il lui tarde déjà de parler à celle qu'elle a prise en haine, depuis qu'elle la sait l'amie de celui dont elle juge qu'il lui a fait affront et honte, rien que pour n'avoir pas voulu devenir son



Et quant la duchoise l'entent
Que cil aime plus bassement
Qui de s'amor l'a escondite,
Morte se tient et a despite ;
Mès ainc de ce samblant ne fist,
Ainçois otroia et promist
Au duc a si celer ceste oevre
Que, se c'est qu'ele le descuevre,
Que il la pende a une hart !
Et se li est il ja mout tart
D'aceli parler qu'ele het,
Dès icele eure qu'ele set
Que ele est amie a celui
Qui li fet et honte et anui
Por itant, ce li est avis,
Qu'il ne vout estre ses amis.
Si afferme tout son porpens
Que, s'ele voit ne lieu ne tens
Qu'a la niece le duc parolt,
Qu'ele li dira ausi tost,
Ne ja ne celera tel chose
Ou felonie avra enclose.



ami. Et elle arrête en son cœur un ferme dessein : qu'elle trouve l'heure et le lieu propices, elle ne gardera pas pour elle, mais dira sur l'instant à la nièce du duc certaine parole où elle aura enclos une félonie.



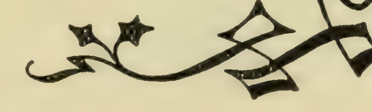
MÈS ainc en point n'en lieu n'en vint
Tant que la Pentecouste vint
Qui après fu, a la premiere
Que li dus tint cort mout pleniere,
Si qu'il envoia par tout querre
Toutes les dames de la terre,
Et sa niece tout premeraine
Qui de Vergi ert chastelaine.
Et quant la duchoise la vit,
Tantost toz li sans li fremist
Com cele del mont que plus het.
Mès son corage celer set,
Se li a fet plus bel atret
C'onques devant ne li ot fet;
Mès mout ot grant talent de dire
Ce dont ele ot au cuer grant ire,
Et la demeure mout li couste.
Por ce, le jor de Pentecouste,
Quant les tables furent ostees,

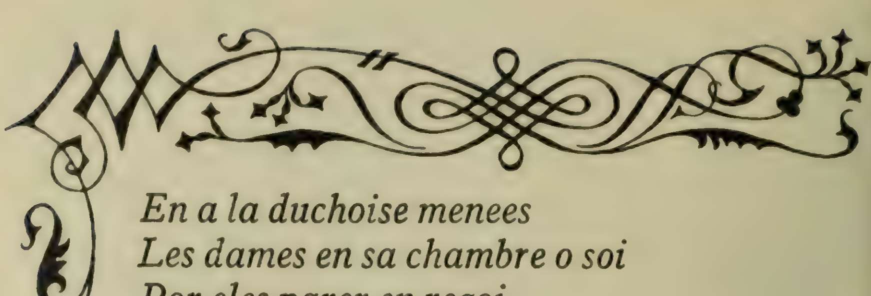


MAIS il lui fallut attendre, et jusqu'à la Pentecôte. Ce fut la première fête où le duc tint une cour si plénière qu'il y manda toutes les dames de la contrée : et celle qu'il envoya quérir avant les autres fut sa nièce, la châtelaine de Vergy.

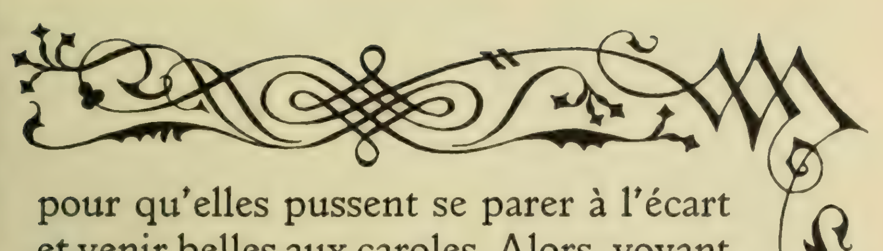
La duchesse l'a vue. Aussitôt, tout son sang frémit : c'est celle qu'elle hait le plus au monde. Mais elle sait feindre et lui fait plus bel accueil que jamais. Elle brûle pourtant de dire ce qu'elle a sur le cœur, et l'attente lui coûte.

Or, le jour de la Pentecôte, une fois les tables levées, la duchesse emmena avec elle les dames dans sa chambre,





En a la duchoise menees
Les dames en sa chambre o soi
Por eles parer en reqoi
Por venir cointes aus caroles.
Lors ne pot garder ses paroles
La duchoise, qui vit son leu,
Ainz dist, ausi comme par geu :
« Chastelaine, soiez bien cointe,
Quar bel et preu avez acointe ! »
Et cele respont simplement ;
« Je ne sai quel acointement
Vous penssez, ma dame, por voir,
Que talent n'ai d'ami avoir
Qui ne soit del tout a l'onor
Et de moi et de mon seignor.
— Je l'otroi bien, dist la duchesse,
Mès vous estes bone mestresse,
Qui avez apris le mestier
Du petit chienet afetier ! »
Les dames ont oï le conte,
Mès ne sevent a quoi ce monte ;
O la duchoise s'en revont
Aus caroles que fetes ont.



pour qu'elles pussent se parer à l'écart et venir belles aux caroles. Alors, voyant venu l'instant, elle ne put se contenir, mais dit, comme par jeu :

« Châtelaine, faites-vous bien belle, car vous vous êtes accointée d'un bel et preux ami. »

Et la châtelaine, innocemment :

« Je ne sais vraiment pas, ma dame, de quelle accointance vous voulez parler; mais je ne désire avoir un ami que s'il me fait honneur en tout point, ainsi qu'à mon seigneur.

— D'accord, dit la duchesse; mais vous êtes bonne dresseuse, vous qui apprîtes le métier d'éduquer le petit chien! »

Les dames ont entendu, mais sans comprendre. Elles repartent avec la duchesse vers les caroles, qui se forment.





Et la chastelaine remaint :
Li cuers li trouble d'ire et taint,
Et li mue trestoz el ventre.
Dedenz une garderobe entre
Ou une pucelete estoit
Qui aus piez du lit se gisoit,
Mès ele ne la pot veoir.
El lit s'est lessie cheoir
La chastelaine mout dolente ;
Iluec se plaint et se gaimente
Et dist : « Ha ! sire Dieus, merci !
Que puet estre que j'ai oï,
Que ma dame m'a fait regret
Que j'ai afetié mon chienet ?
Ce ne set ele par nului,
Ce sai je bien, fors par celui
Qui j'amoie et trahie m'a ;
Ne ce ne li deïst il ja



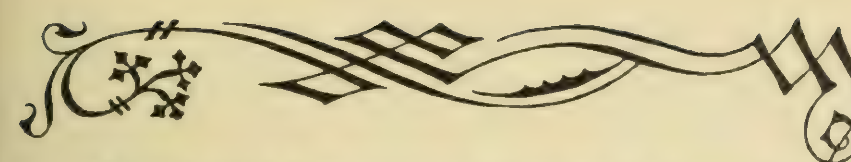
Et la châtelaine reste. Son cœur se trouble d'angoisse, s'assombrit, se fait vain dans sa poitrine. Elle entre dans une chambre voisine, où l'on serrait les robes.

Une fillette, mais qu'elle ne put voir, était là, couchée au pied du lit. Elle se laisse choir sur le lit, la très dolente châtelaine. Elle se plaint et gémit :

« Ah! sire Dieu, ayez pitié de moi! Si ma dame m'a fait reproche d'avoir dressé mon petit chien, qu'est-ce à dire? Elle n'a pu l'apprendre de personne, je le sais trop, si ce n'est de celui que j'aimais et qui m'a menti sa foi; et comment le lui aurait-il dit, s'il



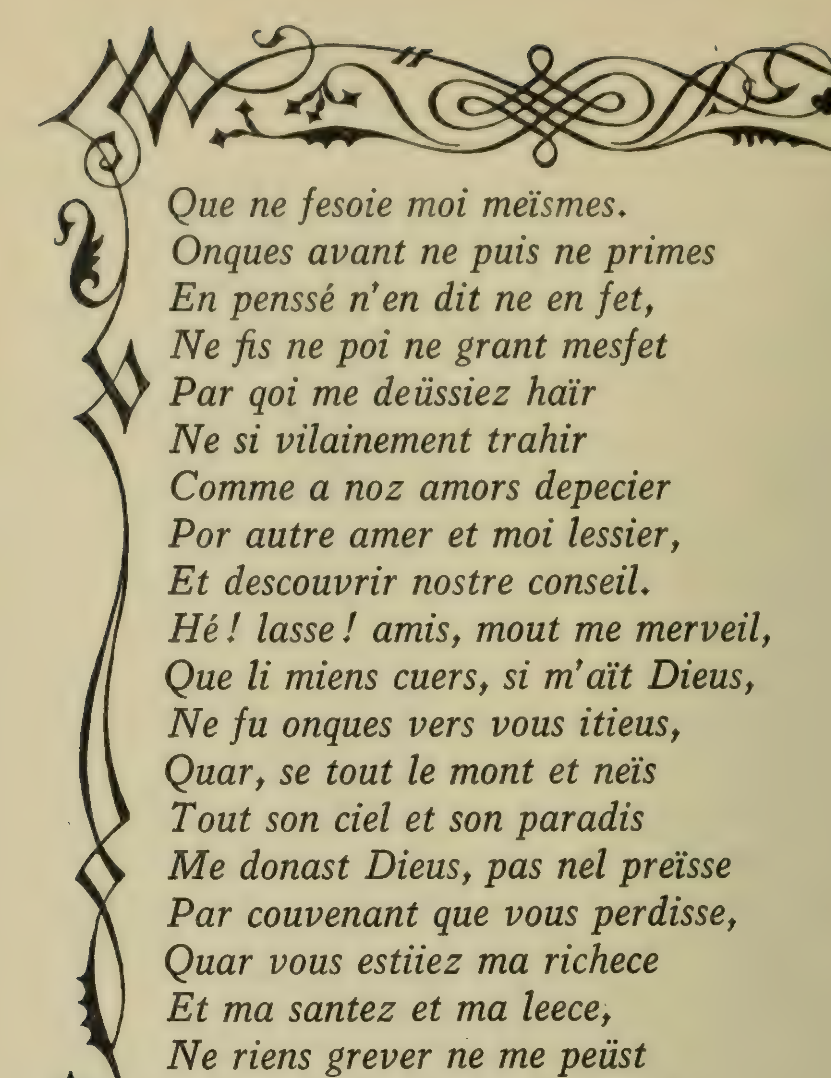
S'a li n'eüst grant acointance,
Et s'il ne l'amast sanz doutance
Plus que moi qui il a trahie.
Bien voi que il ne m'aime mie,
Quant il me faut de couvenant,
Douz Dieus ! et je l'amoie tant
Comme riens peüst autre amer,
Qu'aillors ne pooie pensser,
Nis une eure, ne jor ne nuit :
Quar c'ert ma joie et mon deduit,
C'ert mes delis, c'ert mes depors,
C'ert mes so az, c'ert mes confors.
Comment a lui me contenoie
De pensser, quant je nel veoie !
Ha ! amis, dont est ce venu ?
Que poez estre devenu,
Qui vers moi avez esté faus ?
Je cuidoie que plus loiaus,
Me fussiez, se Dieus me conseut,
Que ne fu Tristans a Yseut ;
Plus vous amoie la moitié,
Se Dieus ait ja de moi pitié,



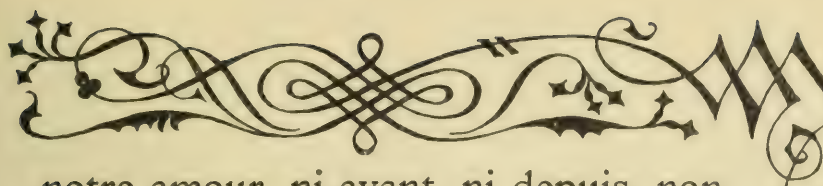
n'était déjà fort avancé dans sa privauté et s'il ne l'aimait plus que moi, qu'il a trahie? Il ne m'aime pas, je le vois, puisqu'il rompt notre pacte, et moi, doux Dieu ! je l'aimais tant, autant qu'on peut aimer, et je ne pouvais, fût-ce une heure, ni le jour, ni la nuit, penser à rien qu'à lui : c'était ma joie et mon jeu, mon aise et mon délice, c'était ma félicité, c'était mon réconfort.

Quand je ne le voyais pas, comme je restais serrée contre lui par la pensée! Ah! comment fut-ce possible, ami, et que faut-il que vous soyez devenu pour m'avoir trahie? Je vous croyais, Dieu m'assiste! plus loyal envers moi que ne fut Tristan envers Yseut; et, en retour, — si je mens, que Dieu me refuse sa merci! — je vous aimais au double de moi-même.

Jamais, ni aux premières heures de



Que ne fesoie moi meïsmes.
Onques avant ne puis ne primes
En penssé n'en dit ne en fet,
Ne fis ne poi ne grant mesfet
Par qoi me deüssiez haïr
Ne si vilainement trahir
Comme a noz amors depecier
Por autre amer et moi lessier,
Et descouvrir nostre conseil.
Hé! lasse! amis, mout me merveil,
Que li miens cuers, si m'aït Dieus,
Ne fu onques vers vous itieus,
Quar, se tout le mont et neïs
Tout son ciel et son paradis
Me donast Dieus, pas nel preïsse
Par couvenant que vous perdisse,
Quar vous estiiez ma richece
Et ma santez et ma leece,
Ne riens grever ne me peüst
Tant comme mes las cuers seüst
Que li vostres de riens m'amast.
Ha ! fine Amor! et qui penssast



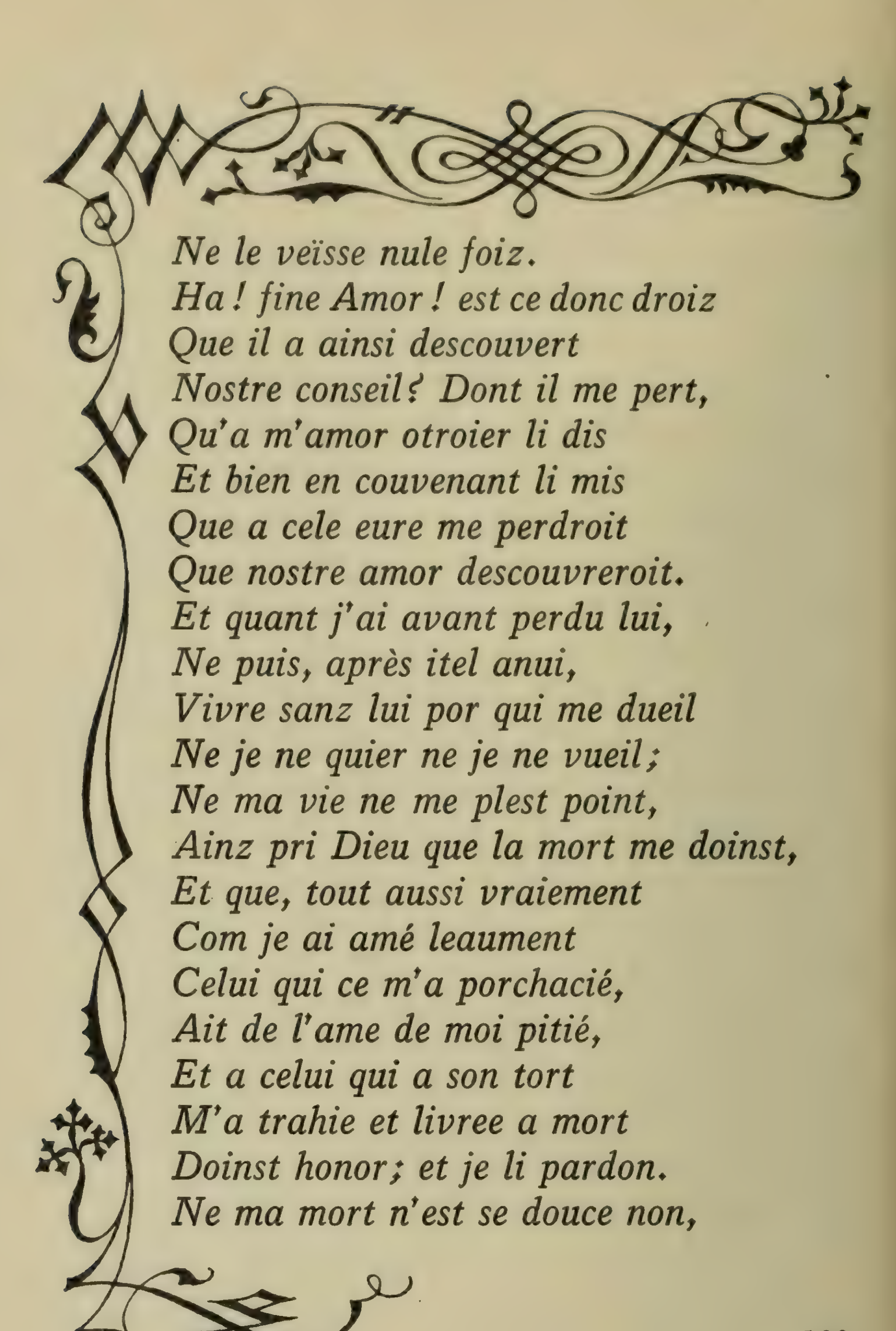
notre amour, ni avant, ni depuis, non, jamais, ni en pensée, ni en paroles, ni en action, je n'ai commis une faute, grave ou petite, qui dût me valoir votre haine et la vilaine traîtrise par quoi vous mettez en pièces nos amours pour en aimer une autre, pour me délaisser et pour livrer notre secret. Hélas! ami, c'est grande merveille, car mon cœur ne fut jamais tel envers vous, et si Dieu m'avait donné toute la terre et même tout son ciel et son paradis, et qu'il m'eût fallu vous perdre, je n'aurais pas voulu : vous étiez ma richesse, ma santé, ma liesse, et aussi longtemps que mon pauvre cœur aurait su que le vôtre l'aimait, si peu que ce fût, rien n'eût pu m'affliger.

Hélas! Amour, qui donc l'aurait cru, qu'il dût jamais m'offenser, lui qui disait, quand je l'avais avec moi



Oue cist feïst vers moi desroi,
Qui disoit, quant il ert o moi
Et je faisoie mon pooir
De fere trestout son voloir,
Qu'il ert toz miens et a sa dame
Me tenoit et de cors et d'ame ؟
Et le disoit si doucement
Que le creoie vraiement,
Ne je ne penssaisse a nul fuer
Qu'il peüst trover en son cuer
Envers moi corouz ne haïne
Por duchoise ne por roïne,
Qu'a lui amer estoit si buen
Qu'a mon cuer prenoie le suen !
De lui me penssoie autressi
Qu'il se tenoit a mon ami
Toute sa vie et son eage ;
Quar bien connois a mon corage,
S'avant morust, que tant l'amaisse
Que après lui petit duraisse :
Estre morte o lui me fust mieux
Que vivre si que de mes ieus

et que je faisais de mon mieux pour combler ses désirs, qu'il était tout mien et que, de tout son corps et de toute son âme, il me tenait pour sa dame? Et si doucement le disait-il que je l'en croyais et jamais je n'aurais pensé que, pour duchesse ni pour reine, il pût un jour trouver en son cœur de la colère, de la haine contre moi : il faisait si bon l'aimer, quand mon cœur prenait le sien! Je me disais que, lui aussi, il se réputait mon ami pour toute la durée de son âge, car, s'il était mort avant moi, je sais que je l'aurais aimé assez pour ne durer guère après lui : certes, il m'eût été moins cruel de mourir avec lui que de vivre sans jamais le revoir de mes yeux. Hélas! Amour, se peut-il qu'il ait ainsi livré notre secret? Par là, il me perd, puisque, en lui octroyant mon amour, je lui ai dit, je lui ai imposé cette clause qu'à l'heure



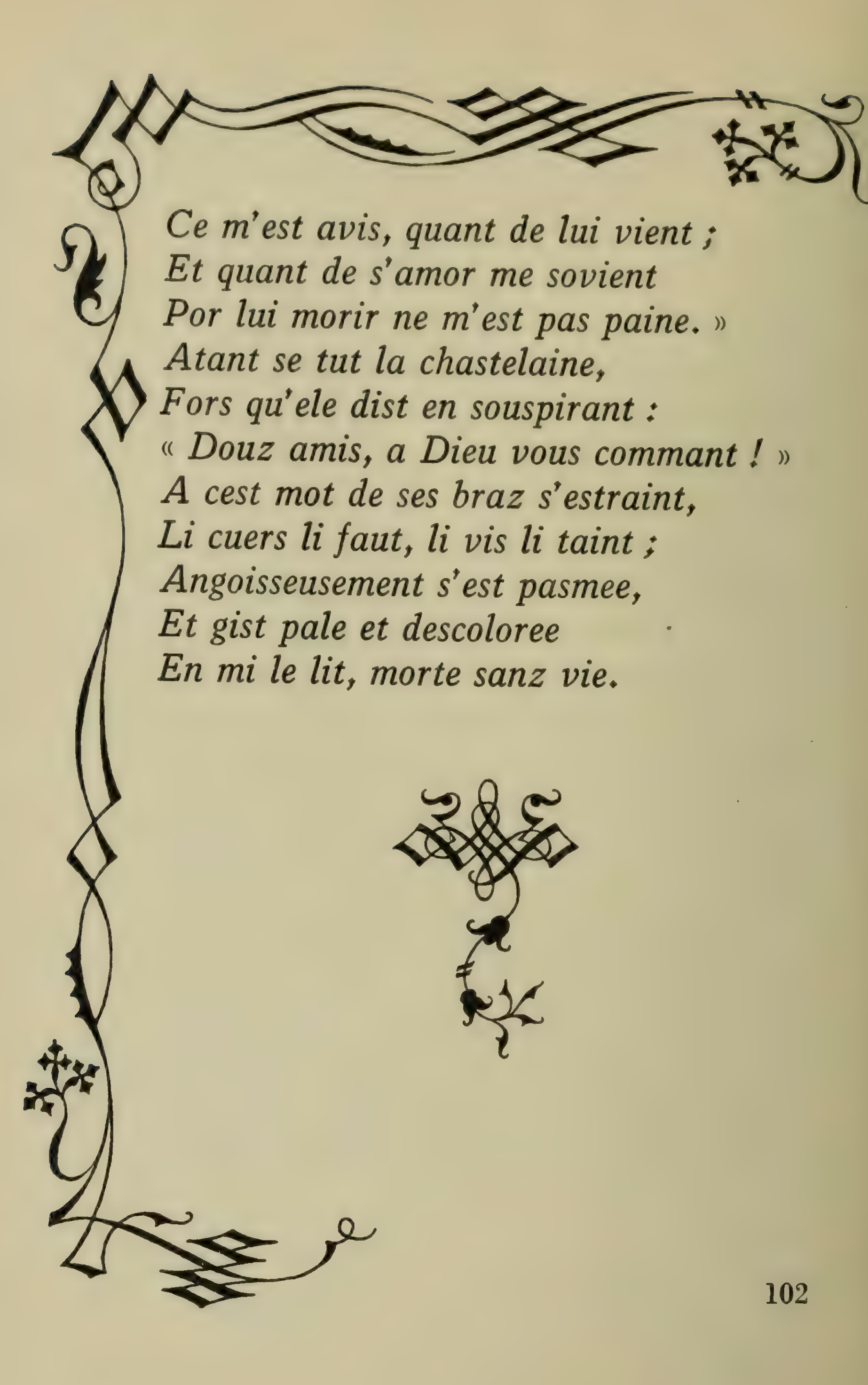
Ne le veïsse nule foiz.
Ha ! fine Amor ! est ce donc droiz
Que il a ainsi descouvert
Nostre conseil? Dont il me pert,
Qu'a m'amor otroier li dis
Et bien en couvenant li mis
Que a cele eure me perdroit
Que nostre amor descouvreroit.
Et quant j'ai avant perdu lui,
Ne puis, après itel anui,
Vivre sanz lui por qui me dueil
Ne je ne quier ne je ne vueil;
Ne ma vie ne me plest point,
Ainz pri Dieu que la mort me doinst,
Et que, tout aussi vraiement
Com je ai amé leaument
Celui qui ce m'a porchacié,
Ait de l'ame de moi pitié,
Et a celui qui a son tort
M'a trahie et livree a mort
Doinst honor; et je li pardon.
Ne ma mort n'est se douce non,

même où il le révélerait, il me perdrait. Or, voici que je l'ai perdu avant qu'il m'ait perdue : dans une telle infortune, je ne puis, ni ne désire, ni ne veux vivre sans lui, que je pleure ; la vie ne m'est plus que déplaisir, et je prie Dieu de m'octroyer la mort.

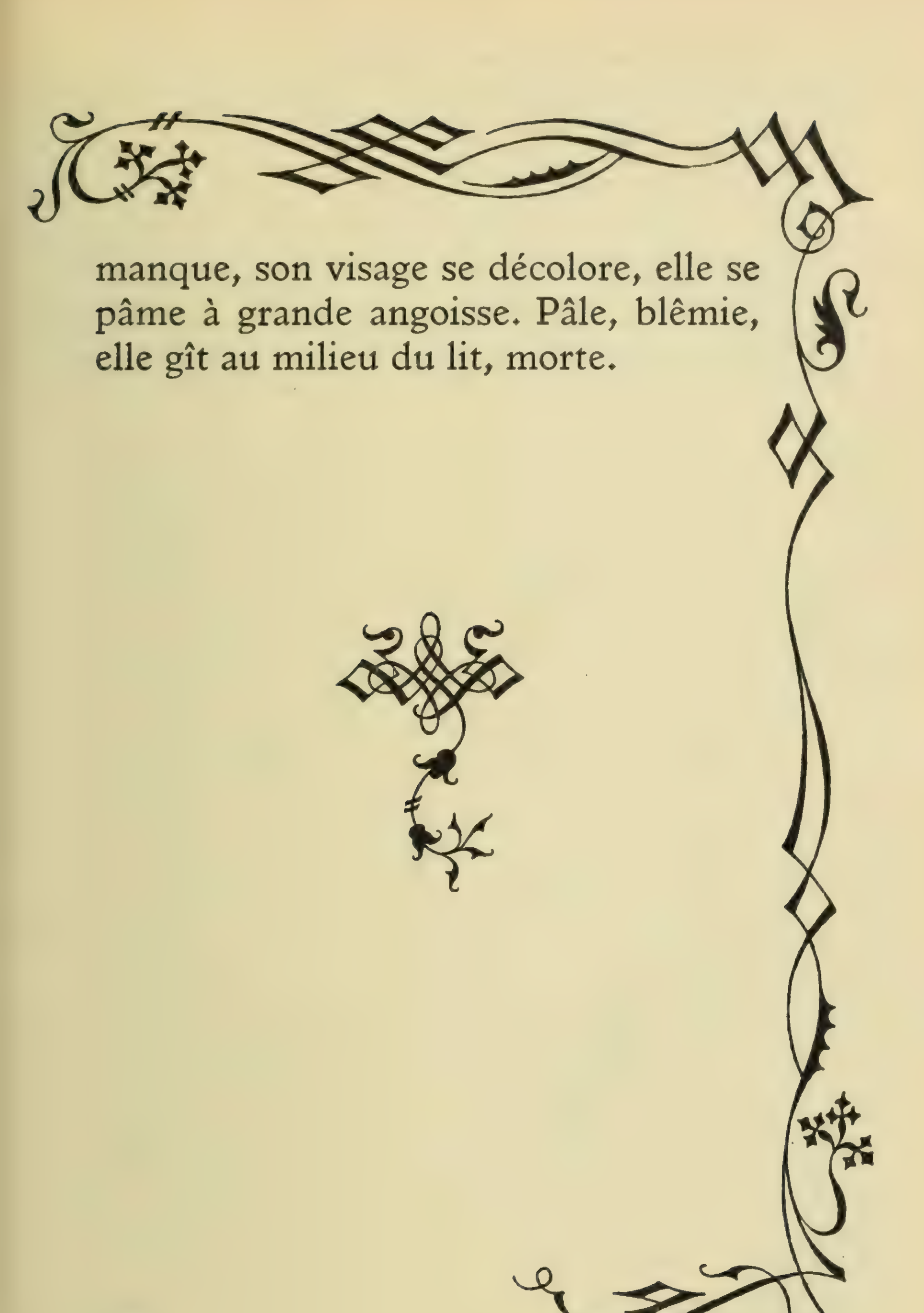
Autant que je suis certaine de l'avoir loyalement aimé, lui qui a tramé ma misère, autant puissé-je être assurée que Dieu aura pitié de mon âme et qu'il accordera tous les biens à celui qui sans droit m'a trahie et condamnée à mourir ! Et je lui pardonne. En ma mort, puisqu'elle vient de lui, je ne trouve que douceur. Il m'a aimée : à ce souvenir, mourir pour lui ne m'est pas une souffrance. »

La châtelaine s'est tue. Elle ne dit plus qu'un mot, dans un soupir : « Doux ami, Dieu vous garde ! » Elle étreint sa poitrine de ses deux bras. Le cœur lui





Ce m'est avis, quant de lui vient ;
Et quant de s'amor me sovient
Por lui morir ne m'est pas paine. »
Atant se tut la chastelaine,
Fors qu'ele dist en souspirant :
« Douz amis, a Dieu vous commant ! »
A cest mot de ses braz s'estraint,
Li cuers li faut, li vis li taint ;
Angoisseusement s'est pasmee,
Et gist pale et descoloree
En mi le lit, morte sanz vie.



manque, son visage se décolore, elle se pâme à grande angoisse. Pâle, blêmie, elle gît au milieu du lit, morte.



Mès ses amis ne le set mie
Qui se deduisoit en la sale
A la carole et dansse et bale ;
Mès ne li plest riens qu'il i voie,
Quant cele a cui son cuer s'otroie
N'i voit point, dont mout se merveille ;
Si a dit au duc en l'oreille :
« Sire, qu'est ce que vostre niece
Est demoree si grant piece
Que n'est aus caroles venue ?
Ne sai se l'avez mise en mue. »
Et li dus la carole esgarde,
Qui de ce ne s'estoit pris garde.
Celui a soi par la main trait,
Et droit en la chambre s'en vait ;
Et quant ilueques ne la trueve,
Au chevalier commande et rueve
Qu'en la garderobe la quiere,

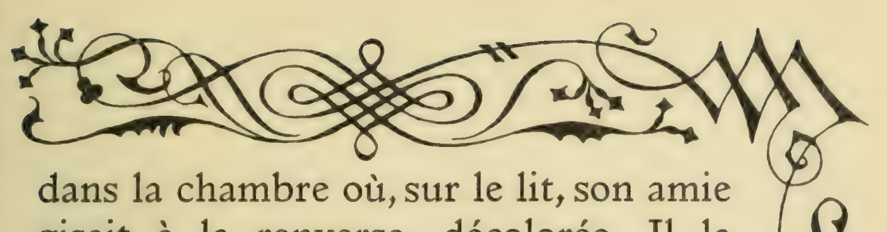


OR son ami ne sait rien, qui dans la salle se livre aux danses, caroles et baleries. Mais rien qu'il y voie ne lui agrée, puisqu'il n'y voit pas celle à qui son cœur s'est donné. Surpris, il dit au duc :

« Sire, pourquoi votre nièce tarde-t-elle si longuement à venir aux caroles ? L'auriez-vous mise en pénitence ? »

Le duc, qui n'avait pas remarqué son absence, jette les yeux sur la carole. Il prend le chevalier par la main, l'emmène droit à la chambre. N'y trouvant pas la châtelaine, il le prie d'aller la quérir dans la chambre voisine : il le veut ainsi pour leur donner quelque joie, celle d'une étreinte ou d'un baiser. Le chevalier, qui lui en sait gré, entre

Quar il le veut en tele maniere
Por leenz entr'eus solacier
Com d'acoler et de besier.
Et cil, qui li en sot hauz grez,
Est en la garderobe entrez
Ou s'amie gisoit enverse
El lit, descoloree et perse.
Cil maintenant l'acole et baise,
Qui bien en ot et lieu et aise ;
Mès la bouche a trovee froide
Et partout bien pale et bien roide,
Et au samblant que li cors moustre
Voit bien qu'ele est morte tout outre.
Tantost toz esbahiz s'escrie :
« Qu'est ce? las ! est morte m'amie? »
Et la pucele sailli sus
Qui aus piez du lit gisoit jus,
Et dist : « Sire, ce croi je bien
Qu'ele soit morte, qu'autre rien
Ne demanda puis que vint ci,
Fors le corouz de son ami
Dont ma dame l'ataïna



dans la chambre où, sur le lit, son amie gisait à la renverse, décolorée. Il la serre dans ses bras, lui donne un baiser : c'est l'instant, croit-il. Il a rencontré la bouche froide, déjà raidie. Les membres, il le voit, ont toutes les apparences de la mort. Plein d'horreur, il s'écrie :

« Qu'est-ce? Hélas! est-elle morte, mon amie? »

Alors la fillette couchée au pied du lit se leva et lui dit :

« Oui, sire, elle doit être morte, car depuis qu'elle est entrée céans, elle n'a parlé que de sa mort et de la peine qui lui venait de son ami, dont ma dame lui a fait reproche, ainsi que d'un petit chien : de là, une douleur mortelle. »

Le chevalier a compris : c'est ce qu'il a dit à son seigneur qui l'a tuée. Il dit, en son désespoir :

« Hélas! mon doux amour, la plus courtoise, la meilleure et la plus loyale



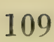
Et d'un chienet la ramposna,
Dont li corouz li vint morteus. »
Et quant cil entent les mos teus,
Que ce qu'il dist au duc l'a morte,
Sanz mesure se desconforte :
« *Ha ! las ! dist il, ma douce amor,*
La plus cortoise et la meillor
C'onques fust et la plus loial,
Comme trichierres desloial
Vous ai morte ! Si fust droiture
Que sor moi tornast l'aventure,
Si que vous n'en eüssiez mal ;
Mès cuer avïez si loial
Que sor vous l'avez avant prise.
Mès je ferai de moi justise
Por la trahison que j'ai fete. »
Une espee du fuerre a trete
Qui ert pendue a un espuer,
Et s'en feri par mi le cuer.
Cheoir se lest sor l'autre cors ;
Tant a sainié que il est mors.



qui ait jamais été, c'est moi, un traître, un félon, qui vous ai livrée à la mort! Il eût été juste que mon tort retombât sur moi, sans vous nuire ; mais vous l'avez avant moi pris sur vous, tant votre cœur était loyal! Du moins je ferai de moi bonne justice, en châtiment de ma traîtrise. »

Il y avait là, suspendue à un croc, une épée. Il la tire du fourreau, s'en frappe en plein cœur et se laisse tomber sur l'autre corps. Son sang se répand, tant qu'il en meurt.







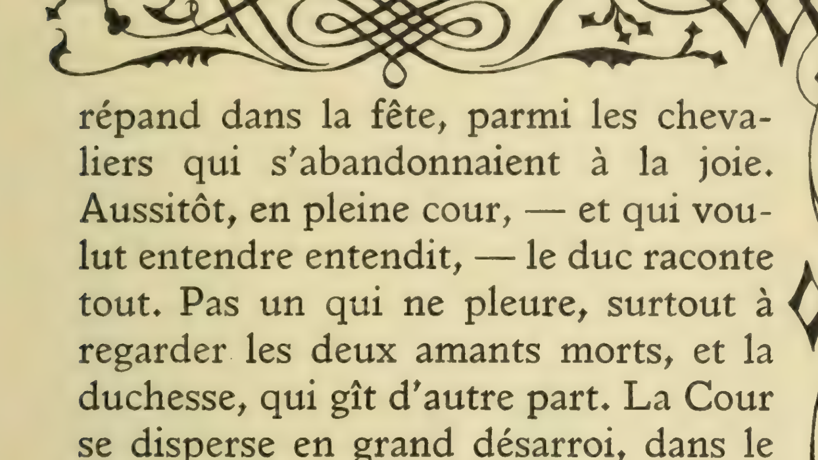
Et la pucele est hors saillie,
Quant ele vit les cors sanz vie:
Hidor ot de ce que les vit.
Au duc qu'ele encontra a dit
Ce qu'ele a oï et veü,
Si qu'ele n'i a riens teü,
Comment l'afere ert commencié,
Neïs du chienet afetié
Dont la duchoise avoit parlé.
Ez vous le duc adonc dervé.
Tout maintenant en la chambre entre,
Au chevalier trest fors du ventre
L'espee dont s'estoit ocis ;
Tantost s'est a la voie mis
Grant oirre droit a la carole,
Sanz plus tenir longue parole,
De maintenant a la duchesse,
Se li a rendu sa promesse,



A LA vue des deux corps sans vie, la fillette s'est jetée au dehors, éperdue. Elle trouve le duc, lui dit, depuis le commencement, ce qu'elle a vu et ouï, sans rien omettre, non pas même le propos de la duchesse sur le petit chien bien dressé.

Voilà le duc hors de lui. Il pénètre dans la chambre, retire de la poitrine du chevalier l'épée dont il s'est tué, marche aussitôt à grands pas vers la chaîne des danseurs, va droit à la duchesse et lui tient parole : l'épée qu'il tenait nue, il la lui assène sur la tête, sans un mot, en sa colère. La duchesse tombe à ses pieds, sous les regards de tous ceux de la contrée. Le trouble se

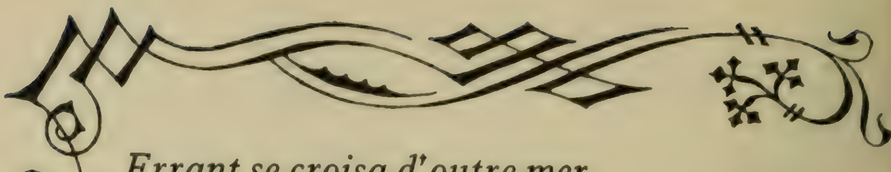
Que el chief li a embatue
L'espee que il tenoit nue,
Sanz parler, tant estoit iriez.
La duchoise chiet a ses piez,
Voiant toz ceus de la contree :
Donc fu la feste mout troublee
Des chevaliers qui la estoient,
Qui grant joie menee avoient.
Et li dus trestout ausi tost,
Oiant toz, qui oïr le vost,
Dist tout l'afere en mi la cort.
Lors n'i a celui qui n'en plort,
Et nommeement quant il voient
Les deus amanz qui mort estoient,
Et la duchoise d'autre part ;
A duel et a corouz depart
La cort et a meschief vilain.
Li dus enterrer l'endemain
Fist les amanz en un sarqueu,
Et la duchoise en autre leu ;
Mès de l'aventure ot tel ire
C'onques puis ne l'oï on rire ;



répand dans la fête, parmi les chevaliers qui s'abandonnaient à la joie. Aussitôt, en pleine cour, — et qui voulut entendre entendit, — le duc raconte tout. Pas un qui ne pleure, surtout à regarder les deux amants morts, et la duchesse, qui gît d'autre part. La Cour se disperse en grand désarroi, dans le deuil et l'horreur.

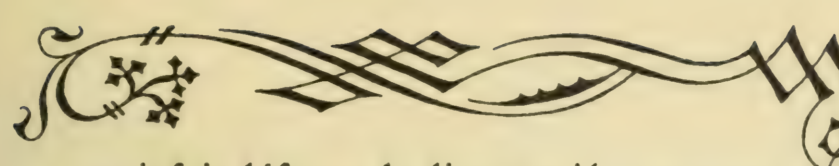
Le lendemain le duc fit enterrer les amants, ensevelis dans un même cercueil, et la duchesse en un autre lieu. Mais sa douleur était si grande que jamais plus on ne l'entendit rire. Il prit aussitôt la croix d'outre-mer et s'en fut, pour ne plus revenir. Là-bas, il se fit Templier.

Ah! Dieu! tous ces encombres, toutes ces infortunes vinrent de ce que le chevalier avait eu le malheur de révéler ce qu'il devait celer, ce que son amie lui



Errant se croisa d'outre mer,
Ou il ala sanz retorner,
Si devint ilueques Templier.

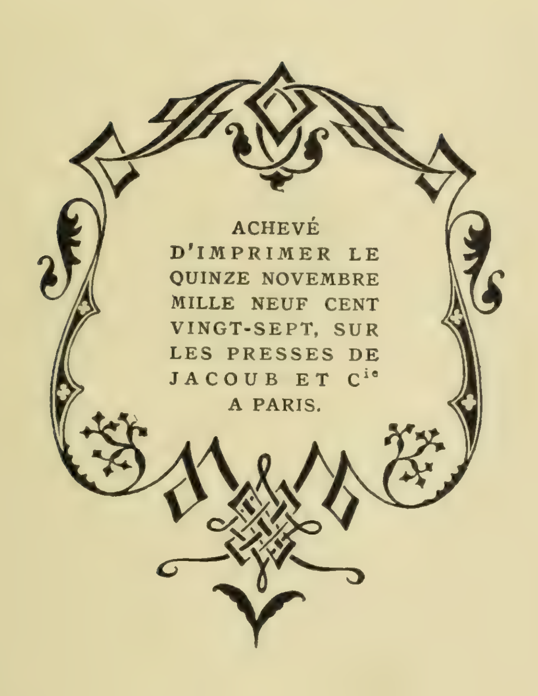
A ! Dieus ! trestout cest encombrier
Et cest meschief por ce avint
Qu'au chevalier tant mesavint
Qu'il dist ce que celer devoit
Et que desfendu li avoit
S'amie qu'il ne le deïst,
Tant com s'amor avoir vousist.
Et par cest example doit l'en
S'amor celer par si grant sen
C'on ait toz jors en remembrance
Que li descouvrirs riens n'avance
Et li celers en toz poins vaut.
Qui si le fet, ne crient assaut
Des faus felons enquereors
Qui enquierent autrui amors.



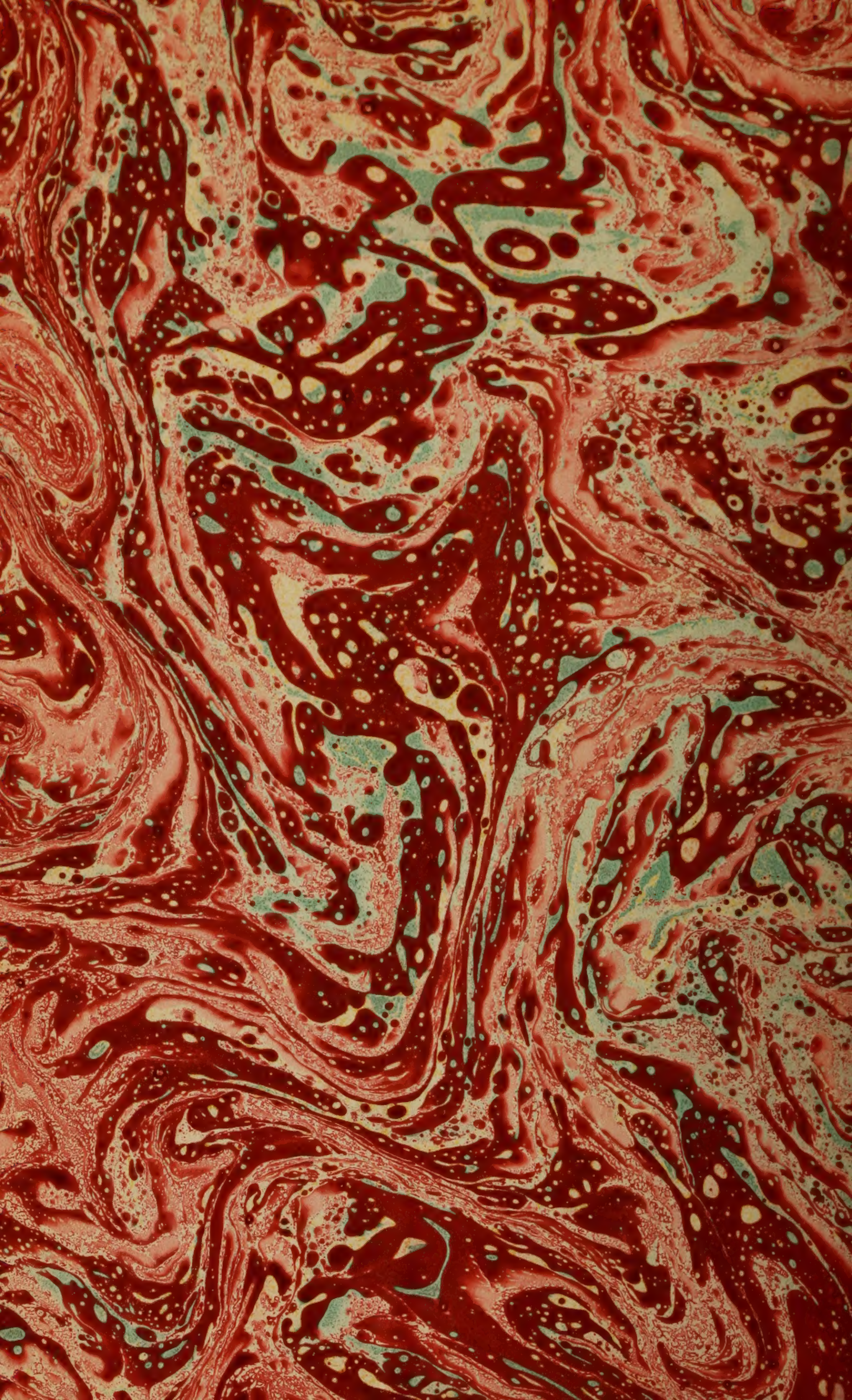
avait fait défense de dire aussi longtemps qu'il voudrait garder son amour. Et par cet exemple on voit qu'il faut tenir sagement ses amours secrètes et se rappeler sans cesse qu'on ne gagne jamais rien à les découvrir, qu'en toute occurence mieux vaut les cacher. Qui fait ainsi ne craint pas l'assaut des faux et félons guetteurs, qui épient les amours d'autrui.

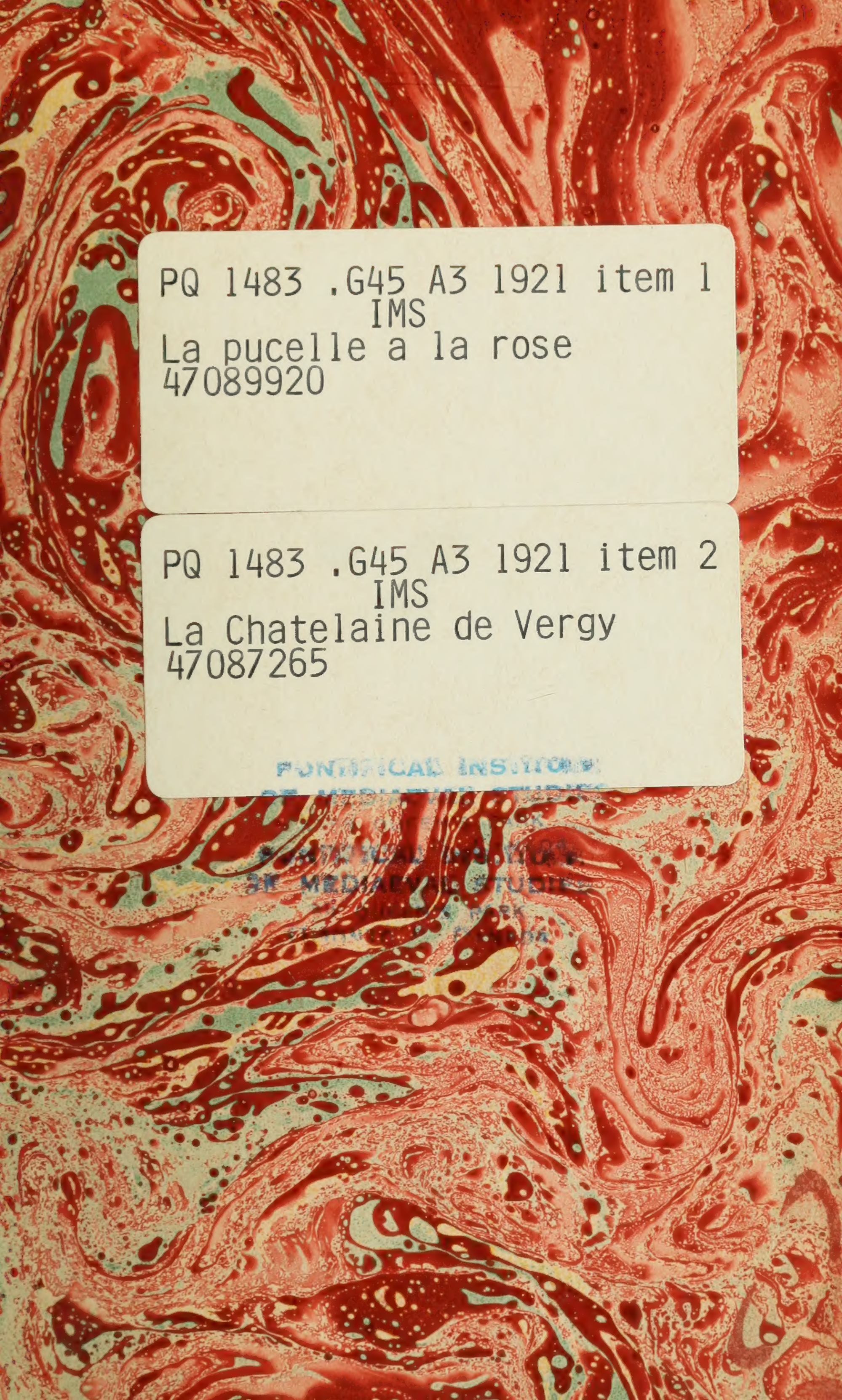



IL A ÉTÉ TIRÉ
100 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
JAPON CONTENANT
UNE SUITE DES
BOIS SUR VELIN ET
301 EXEMPLAIRES
NUMÉROTÉS SUR
VERGÉ DE RIVES.


ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE
QUINZE NOVEMBRE
MILLE NEUF CENT
VINGT-SEPT, SUR
LES PRESSES DE
JACOUB ET C[ie]
A PARIS.






PQ 1483 .G45 A3 1921 item 1
IMS
La pucelle a la rose
47089920
PQ 1483 .G45 A3 1921 item 2
IMS
La Chatelaine de Vergy
47087265
PONTIFICAL INSTITUTE

